

le Patron fut dire au bon Prud'homme l'Évêque de Lisbonne & son neveu qui son Chapelain étoit, il leur dit : Seigneurs, sachez qu'il y a un Seigneur au Château, lequel vous mande qu'incontinent montiez là-haut pour lui parler. Quand l'Évêque entendit le Patron, il répondit que volontiers feroit son commandement, il le quitta, & lui & son neveu montèrent les degrés pour parvenir jusqu'au Château, bien fort s'émerveillèrent de la beauté du Château & du riche ouvrage dont ledit Château étoit fait & compassé; ils vinrent vers Huon, qui vers la porte de la salle les attendoit. Quand ils furent près de lui, bien humblement le saluèrent. Seigneurs, dit Huon, Dieu vous garde, je vous prie de me dire d'où vous êtes & de quel pays vous venez à présent.

FIN.

PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté accordée le 31 mai 1726, signée De Saint-Hilaire, & scellée; il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, les Livres intitulés: *l'Histoire de Huon de Bordeaux, des Quatre Fils Aymon, de Valentin & Orson, des Conquêtes du Grand Charlemagne, des Aventures de Fortunatus, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, &c.

Registré sur le Registre VI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 341, fol. 345, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris, le 4 juin 1726.

D. MARIETTE, Syndic.



20R
55
2

LIVRE SECOND

DE HUON

DE BORDEAUX,

PAIR DE FRANCE, DUC DE GUIENNE,

CONTENANT ses Faits & Actions Héroïques, mis en deux Livres aussi beaux & divertissans que l'on ait jamais lu.

Revu & corrigé de nouveau.



A TROYES,
Chez la veuve GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

AVEC PERMISSION.



SECON D LIVRE
DU NOBLE ET VAILLANT DUC
HUON DE BORDEAUX,
PAIR DE FRANCE.

Comme le bon Evêque poussé par le vent, vint aborder au Château de l'Aymant, où il trouva Huon de Bordeaux, & de la conversation qu'ils eurent ensemble.

SIRE, dit l'Evêque, puisqu'il vous plaît de savoir la vérité, je vais vous la dire: apprenez que je suis né de Bordeaux, dont je suis Evêque depuis vingt ans, il me prit dévotion de faire le voyage du St. Sépulture, mais il ne plût pas à Dieu de nous y laisser parvenir; car quand nous partîmes de Lisbonne, une tourmente s'éleva si fort, que notre vaisseau qui étoit riche & chargé de beaucoup de monde, vint échouer contre un rocher où il se brisa en pièces, tous ceux qui étoient dedans périrent, excepté mon neveu & moi, nous nous mîmes tous deux sur le mât de notre vaisseau & nous étions en grand danger de périr, quand par la grace de Dieu, le Patron du vaisseau, qui est dans le port, arriva à l'endroit où le nôtre étoit péri, je le priai de nous aider à nous sauver. Le Patron qui est un honnête homme eut

pitié de nous & nous mit dans son vaisseau, il nous fit partage de ses biens comme si nous eussions été ses frères.

Je vous ai raconté toute notre aventure. Quand le Patron nous eut mis sur son bord, je lui dis que j'étois Evêque de Lisbonne; je ne pouvois m'adresser qu'à lui. Je vous prie de m'excuser si je vous regarde si attentivement, c'est qu'il me semble voir devant moi le Duc Sevin de Bordeaux, chez qui je fus élevé dès ma plus tendre jeunesse, & si vous n'étiez pas si jeune, je croirois le voir, tant vous lui ressemblez. De tous ses bienfaits, le premier fut de m'envoyer à Rome vers notre Saint Père dont je suis parent, il m'a rendu de grands services, il m'a donné l'Evêché de Milan. Le duc Sevin est mort, il en est resté deux fils, l'aîné se nomme Huon & l'autre Girard. Huon fut mandé à Paris vers le

Roi Charlemagne, il lui arriva une triste aventure, il tua à son corps défendant & sans le connoître, le fils du Roi; pour cela le Roi de France l'a banni de son Royaume & l'a envoyé vers l'Amiral Gaudisse faire un message de sa part. Il est depuis revenu en France, il a soutenu une grande guerre contre l'Empereur d'Allemagne; je n'en ai rien appris de plus, je suis bien fâché de ne pas savoir ce qu'il est devenu; car mon père qui étoit Abbé de l'Abbaye de Clugny, nourrit long-tems Huon en sa jeunesse, avant que le Duc Sevin son père mourut. Je suis bien fâché qu'on ait pu en avoir de nouvelles depuis sa paix avec le Roi de France. Huon ayant entendu parler le bon Evêque, il lui sauta au col & lui dit en l'embrassant: oui, vous êtes mon cher cousin, je suis Huon qui a passé la mer, j'ai été vers l'Amiral Gaudisse, je l'ai tué, & j'ai emmené sa fille Esclarmonde avec laquelle le Saint Père m'a marié, je l'ai laissée dans la ville de Bordeaux, en une triste situation elle étoit assiégée par l'Empereur d'Allemagne, & je crains bien qu'elle ne soit déjà prise. A ces paroles, le bon Evêque se mit à pleurer; Huon lui dit: Cher Cousin, vous êtes bien heureux que la fortune vous ait conduit auprès de moi, car vous ne seriez jamais sorti de cet endroit. Je dois bien, répondit l'Evêque, remercier Dieu de m'avoir procuré votre rencontre: mais je vous prie de me faire donner à manger, car je suis si fatigué qu'à peine je puis me soutenir. Cousin, dit Huon, s'il plaît à Dieu, je vous mènerai dans un lieu où vous aurez assez à boire & à manger. Alors Huon le prit par la main & le conduisit dans les chambres du Palais. L'Evêque fut surpris de voir les richesses immenses qui y étoient renfermées.

Huon après avoir montré toutes ces choses à son cousin, descendit au cellier où l'Evêque fut étonné de voir que les gens qui y étoient ne disoient pas un seul mot; il passa vers eux en les saluant, Huon & lui passèrent ensuite dans la riche chambre dans laquelle étoit mise la table chargée de toutes sortes de mets, comme Huon l'avoit trouvée. Les domestiques de ce lieu leur présentèrent à laver les mains; ils se mirent tous trois à table, quand ils furent assis, Huon dit à l'Evêque: Je vous conjure au nom de la Prétrise que vous avez reçue, de ne pas être assez hardi vous & votre Chapelain pour manger un seul morceau de viande, en cas que vous ayez un seul péché mortel, ainsi je vous conseille de vous confesser à votre Chapelain & lui à vous, si vous agissez autrement, vous aurez à peine touché à la viande que vous mourrez.

Quand l'Evêque entendit Huon, il fut bien surpris & dit: Cousin, grace à Dieu, je me sens en état d'attendre la mort, car quand je partis de Rome mon neveu & moi, fîmes confessés & absous par le St. Père, & depuis que nous errâmes en mer nous ne nous sentons coupables d'aucun péché depuis. Huon lui répondit: puisque c'est ainsi, vous pouvez boire & manger à votre plaisir, ils se mirent à table, car ils en avoient besoin. Ils furent servis richement & eurent tout ce qu'ils pouvoient désirer. Le bon Evêque but & mangea ainsi que son neveu, ils étoient surpris des merveilles qu'ils voyoient; le chant harmonieux des oiseaux les enchantoit, les herbes & les fleurs répandoient une odeur douce & agréable; leur surprise fut encore plus grande de voir les domestiques garder un profond silence, ils en auroient volontiers demandés le sujet à Huon; mais ils n'osèrent parce qu'il leur avoit

défendu de faire aucune question, ainsi ils dînèrent avec beaucoup de satisfaction, & quand ils eurent dîné ils rendirent grace à Dieu & lavèrent leurs mains. Huon prit ensuite l'Evêque par la main, remontons, lui dit-il, ensuite vous retournerez dans votre vaisseau, & vous direz à ceux qui sont dedans que s'ils ne veulent périr, ils se fassent baptiser; vous ferez mettre de l'eau dans des cuves, vous la bénirez, & s'il y en a quelqu'un qui refuse, j'irai & lui trancherai la tête. Sire, lui répondit l'Evêque, j'y consens. Huon s'arma de pied en cap, & partit du Château avec l'Evêque & son neveu, ils allèrent au vaisseau où ils entrèrent & trouvèrent Climas le Patron qui avoit tant exhorté les Sarrasins, qu'il en avoit converti une partie, à l'exception de dix qui feignoient de se rendre Chrétiens, mais dont la pensée étoit bien différente; car ils avoient résolu ensemble de ne jamais renoncer à loi de Mahomet, pour croire à celle de Jésus-Christ; mais qu'ils se feroient baptiser pour ne pas mourir de faim. Huon avec l'Evêque étant entrés dans le vaisseau, le bon Evêque commença à dire tout haut: Je vous prie de me dire si votre intention est bonne & si vous voulez croire fermement à la loi de Jésus-Christ, & laisser la fausse & détestable loi de Mahomet, qui ne vaut rien, & recevoir le Saint-Sacrement de Baptême. Sire, répondirent-ils, nous vous prions de nous délivrer, car nous mourons de faim & ne pouvons plus nous soutenir. A ces mots Huon remercia Dieu, & fut si content qu'il ne savoit que leur faire. L'Evêque & son Chapelain les confessèrent tous & leur donnèrent l'absolution, ensuite ils furent baptisés & s'écrièrent ensemble: Huon, au nom de Dieu, faites-nous donner à manger. Huon leur répondit: je vais vous en

faire donner autant qu'il en faudra pour vous rassasier. Huon fut bien content & vint avec l'Evêque & son Chapelain pour chercher au Château du vin, de la viande & tout ce qui étoit nécessaire; ils apportèrent tout cela au vaisseau, ils engagèrent tous les marchands à s'asseoir, & quand ils le furent, ils leur distribuèrent des viandes & leur versèrent du vin dans leurs coupes, mais dix des Sarrasins qui avoient reçus le Baptême, eurent à peine touché aux viandes, qu'ils moururent aussi-tôt. Quand les autres marchands virent cela, ils furent bien surpris & n'osèrent plus toucher aux viandes, car ils pensoient tous être morts. Seigneurs, dit Huon, ne soyez pas surpris, car les dix hommes qui sont morts, ne s'étoient fait baptiser que pour avoir des vivres & non pas avec une intention sincère: continuez sans crainte de boire & manger, je vous en ferai apporter dès qu'il vous en manquera.

Quand les marchands entendirent Huon qui leur dit que ceux qui étoient morts, n'étoient pas vrais Chrétiens, ils continuèrent à boire & manger, & quand ils eurent fini, il se levèrent de table & chargèrent toutes leurs richesses & marchandises qui étoient dans le vaisseau, ils les portèrent au Château où quand ils furent venus, ils parcoururent avec un grand plaisir la beauté & la richesse des appartemens du Château, l'or & la richesse brilloient de toutes parts, ils regardèrent les chambres garnies & les lits où ils pouvoient coucher & se reposer si bon leur sembloit, ils furent ensuite au jardin, qui étoit des plus beaux que l'on put voir, & après qu'ils l'eurent bien parcouru, il leur paroissoit très-beau, car le Château & la place avoient une portée de fusil, ils passèrent le reste de la journée à examiner les beautés & quand le soir fut venu, ils

allèrent souper. Huon les conduisit au cellier, ensuite dans la chambre où ils trouvèrent la table garnie de quantité de mets & de vin, après qu'ils eurent soupé suffisamment, ils furent se reposer sur les lits qu'ils trouvèrent dans les chambres du Palais; le lendemain matin le bon Evêque & son Chapelain dirent la messe à laquelle assistèrent Huon & tous ceux qui étoient avec lui, & quand ils vouloient manger ils descendoient au cellier où ils trouvoient tout ce qu'ils pouvoient désirer. Ils passèrent le reste de la journée à se divertir dans le jardin; l'Evêque les prêchoit & les confessoit de tems en tems; ils restèrent l'espace d'un mois avec grande satisfaction; Huon ne partageoit point la joie, au contraire il regrettoit souvent esclarmonde son épouse & Clairette sa fille, disoit dans l'excès de son chagrin: Ah! chère épouse, toutes les fois que je pense au danger dans lequel je vous ai laissé, mon cœur se déchire. Méchant empereur qui me causez tant de maux, je pense que vous avez déjà pris ma ville & mis ma fille & ma femme dans une prison affreuse. Plût à Dieu qu'elles fussent en ce lieu, je n'en sortirois point, & je ne peux le faire qu'avec l'aide de Dieu. Grand Roi Oberon, qui m'avez donné votre Royaume, si vous daigniez me secourir, vous m'aurez bientôt fait sortir de ce lieu, & aidé à détruire ce cruel empereur.

Comme Huon de Bordeaux se fit emporter par le Griffon qu'il tua avec cinq petits Griffons; de la fontaine & du beau jardin qu'il trouva, & du fruit de l'arbre qui étoit près de la fontaine.

HUON se promenoit dans la salle du Château, plongé dans de tristes pensées, il s'approcha d'une fenêtre d'où l'on

découvroit la mer, il jeta la vue de ce côté, & vit venir un oiseau d'une grosseur prodigieuse, qui vint s'abattre sur le mâc du vaisseau, ensuite il le vit descendre dedans & emporter un des dix hommes qui n'avoit pas voulu croire en Dieu, l'oiseau l'emporta aussi légèrement qu'un vautour emporteroit une perdrix.

Huon fut bien surpris & regarda de quel côté le Griffon dirigeoit son vol, il s'aperçut autant que sa vue pouvoit atteindre que l'oiseau s'étoit posé sur un rocher qui lui paroissoit aussi beau que du cristal; il dit alors en lui-même que s'il plaisoit à Dieu que cela fut, il lui sembloit que cet endroit n'étoit point habitable. Il résolu de venir le lendemain pour voir si l'oiseau reviendroit chercher sa proie; il pensa qu'il pourroit sortir du Château, en se faisant emporter par le Griffon, que pour cet effet, il s'armeroit de tous points afin de se défendre s'il en étoit besoin, qu'il iroit se coucher parmi les morts, & que quand il seroit au lieu où étoient les peris du Griffon, il livreroit bataille à celui qui l'auroit apporté; mais auparavant de le faire, il vouloit voir la manière dont agiroit le Griffon, & s'il retourneroit au même endroit; car, disoit-il en lui-même, s'il y retourne, il faut que ce soit terre ferme d'où l'on puisse aller en tel lieu que l'on veut; il ne voyoit point d'autre manière de sortir du lieu où il étoit. Occupé de son dessein, il retourna au jardin où l'Evêque étoit avec les autres. Il ne leur déclara point son intention. L'heure du souper arriva, ils y furent comme à l'ordinaire, & pas un de ceux qui les servoient ne leur dit une parole; ils furent se reposer ensuite & Huon pensa toute la nuit à son entreprise, il lui tardoit que le jour fut venu pour savoir si le Griffon viendroit chercher sa proie comme auparavant

Dés que le jour parut, Huon se leva, entendit la messe, & vint se remettre à la fenêtre comme il avoit déjà fait, il y regarda tant qu'il vit venir le grand Griffon qui vint se poser sur le même arbre où il s'étoit déjà posé, & y fut assez de tems pour voir lequel il emporteroit de ceux qui étoient mort, & pendant le tems qu'il y étoit, Huon le considéra attentivement. Il avoit la tête très-grosse, le bec extrêmement long, les yeux grands & rouges, & des serres affreuses. Il descendit du haut du mâc qu'il rompit par sa pesanteur; mais à peine fut-il descendu dans le vaisseau, qu'il emporta dans ses serres un des cadavres, & s'éleva ensuite si haut, qu'en peu de tems il approcha du rocher où Huon l'avoit vu s'abattre; ce rocher portoit le nom d'Alexandre, parce qu'Alexandre après avoir passé les déserts de l'Inde & parlé aux arbres du Soleil & de la Lune, vint se baigner dans une fontaine qui étoit au pied du rocher & qui s'écoule dans la prairie où Alexandre séjourna quelque tems & vit des choses dignes de remarque. Huon se fortifia dans son premier dessein & décida en lui-même, qu'il se laisseroit emporter par le Griffon, au risque de perdre la vie, plutôt que de rester dans le Château; car il étoit sans cesse tourmenté par le desir qu'il avoit de revoir son épouse & sa chère fille. Quand il vit que le Griffon étoit parti, il retourna auprès de l'Evêque & ses compagnons auxquels il raconta ce qu'il avoit vu & ce qu'il avoit envie de faire. Quand l'Evêque & ceux qui étoient avec lui; entendirent Huon, ils se mirent à pleurer, ils lui disoient: Ne cherchez pas votre mort, attendez la volonté du Seigneur, au nom de Dieu, ne nous quittez pas. Huon leur répondit: Seigneur, quand je pense dans quel danger j'ai laissé ma femme & ma fille, ma

ville, mes Barons, mes Bourgeois & Bourgeoises; je me sens le cœur oppressé. Je vous laisserai ici à la garde de Notre-Seigneur & je vous prie de ne me plus parler de cela. Voyant qu'ils ne pouvoient détourner Huon de son entreprise, ils s'abandonnèrent entièrement à la douleur & passèrent la nuit dans les larmes. Le lendemain Huon se leva, puis vint vers l'Evêque à qui il confessa tous ses péchés & reçut le Corps de Notre-Seigneur, il vint dîner avec les autres, & quand il vit que l'heure de partir s'approchoit, il s'arma d'une excellente cote de maille, mit son casque, ceignit sa bonne épée, quand il fut prêt, il fit ses adieux à l'Evêque & à tous ceux qui étoient avec lui, les recommandant à Dieu. L'Evêque & tous les autres voyant qu'il étoit déterminé à partir, regrettoient un ami si fidele; mais ils n'osoient plus lui parler. Le bon Evêque embrassa Huon & lui dit: Cher Cousin, que Dieu veuille bien vous prendre en sa sainte garde, qu'il vous préserve de ce cruel ennemi.

Sire, dit Huon, le grand desir que j'ai de secourir mon épouse que j'ai laissé en une extrême misère & en danger de sa vie, me contraint de me servir de cette manière pour sortir d'ici & tenir la parole que j'ai donnée à Esclarmonde. Huon se recommanda à Notre-Seigneur & sorti du Château; il vint au vaisseau où il entra, quand il aperçut le Griffon qui venoit du haut des airs, il tira son épée qu'il tint nue & se coucha sur les morts. Le Griffon vint comme à sa coutume s'abaisser sur le mâc qu'il ébranla d'une telle force que Huon qui étoit couché parmi les morts, fut saisi d'une frayeur mortelle, il se recommanda à Dieu, le priant de le secourir par le moyen du Griffon qui du haut du mâc fixoit déjà sa proie; l'animal apercevant Huon qui étoit bien armé, il lui

parut plus grand & plus gros que les autres, ainsi il delira le prendre pour donner à manger à ses faons, il descendit dans le vaisseau & emporta Huon, mais en le prenant il lui enfonça ses ongles dans les côtés d'une telle force que le sang lui découloit sur le corps, mais il n'osoit bouger malgré les douleurs très-aigues qu'il ressentoit. Le Griffon le porta si haut & si loin, qu'en moins de trois heures il le posa sur le rocher. Fatigué d'avoir apporté Huon de si loin, il descendit du rocher & alla boire à la belle fontaine qui étoit au bas. Huon étoit resté sur le rocher, accablé par la fatigue & affoibli d'avoir perdu beaucoup de sang; il pensa que s'il vouloit sauver sa vie il étoit tems de s'armer de courage, il se leva & regardant autour de lui, il vit une forêt qui n'en étoit pas éloignée, se réclamant alors à Dieu; il implora son secours, disant: Seigneur, faites-moi la grace de sortir de ce lieu, afin que je puisse retourner dans mon pays pour favoriser la situation de ma femme & de ma fille, il regarda ensuite vers le Griffon, qui l'ayant vu se lever, venoit à lui le bec ouvert pour le déchirer; mais Huon qui étoit rempli de courage, vint hardiment au-devant de lui & ayant remarqué qu'il avoit levé une de ses pattes pour le déchirer, il lui coupa la patte d'un grand coup d'épée qu'il lui donna. Le Griffon tomba sur le coup & jeta un cri si horrible que la forêt en retentit; à ses cris qui furent entendu par ses faons qui étoient dans leur nid, ils reconnurent que c'étoit leur mère; leur père, depuis peu de tems avoit été tué par un Roi de Perse, qui l'avoit fait détruire par ses chasseurs, parce que l'animal avoit tué un de ses chevaux pour l'emporter à ses faons. Quand les petits eurent entendus les cris que pouffoit leur mère, ils s'élevèrent au nombre de cinq

qui vinrent courir sur Huon, qui quand il les vit venir eut grande peur. Il donna un si grand coup d'épée au premier qu'il lui coupa la tête, un autre vint le tuer par son haubert, il l'auroit enlevé si Huon qui étoit adroit ne lui eut donné un grand coup dont il lui abattit la patte, il se retourna lestement & tua ce Griffon; il en revint un troisième qui donna à Huon un si grand coup d'aile, qu'il le fit tomber presque à terre, il se releva & vint aussitôt contre le Griffon, il leva son épée & lui coupa une de ses ailes & une patte, il coupa la tête au quatrième. Le cinquième vint ensuite, il étoit plus grand & plus gros que les autres, il leva l'épée pour le frapper, mais le Griffon recula & s'éleva sur ses deux pattes de derrière, & se débattant des deux pattes de devant & des ailes, il terrassa Huon qui ne pouvant se relever, se recommanda à Notre-Seigneur, il desiroit être encore au Château de l'Aymant avec ses compagnons qui le regrettoient, car quand ils l'avoient vu descendre dans le vaisseau, ils n'avoient osé attendre que le Griffon vint l'emporter; mais ils furent se cacher dans le Château. Huon qui avoit été abattu par le Griffon, se releva & reprit courage, il vint ensuite contre le Griffon qui se préparoit à se défendre; mais Huon lui appliqua un si grand coup d'épée sur la tête qu'il la lui fendit.

Comme Huon se battit avec le grand Griffon & le tua.

Quand Huon de Bordeaux vis qu'il avoit tue les cinq Griffons, il remercia Dieu des graces qu'il lui avoit faites, il s'assit pour se reposer & mit son épée à terre, croyant être en sûreté; mais le grand Griffon qui l'avoit apporté sur le rocher,

rocher, vint contre Huon en battant des ailes, mais quand il vit ses petits étendus il pouffa des cris si affreux, que la forêt & les vallons d'alentour en retentirent. La peur s'empara de Huon, quand il le vit venir à lui, car il étoit si fatigué, qu'à peine il pouvoit se soutenir; néanmoins il vit bien qu'il étoit tems de se défendre il vint contre le Griffon, pensant le frapper; mais il n'y put réussir, parce que le Griffon vint près de lui en battant des ailes d'une telle force, qu'il renversa par terre. Sa chute fut si violente qu'il laissa tomber son épée, alors se voyant désarmé il crut que c'étoit le dernier jour de sa vie; il se réclama à Dieu, le Griffon cependant le battoit de ses serres & de son bec, la cotte de maille qu'il avoit endossée étoit heureusement pour lui si bien resserée que le Griffon ne pouvoit la rompre, comme il avoit une patte coupée & qu'il avoit perdu beaucoup de sang, il avoit perdu aussi de sa force, sans quoi il auroit fait mourir Huon qui ne pouvoit se lever, il se ressouvint qu'il avoit à son côté un coutelas très-riche qu'il avoit apporté du Château de l'Aymant, il le tira & en frappa à coups redoublés sur le corps du Griffon qui tomba percé de coups sur le carreau. Huon se releva, ôta son casque, & leva les mains au Ciel, il remercia Dieu, de la victoire qu'il lui avoit fait remporter sur le Griffon, il étoit accablé de foiblesse parce qu'il avoit perdu bien du sang, il regarda donc de tous côté pour s'assurer s'il n'y avoit plus de danger à craindre, mais il ne vit plus rien qui lui laissât le moindre doute. Quand il eut examiné tout à l'entour de lui, il regarda en bas du rocher & vit une belle fontaine qui couloit dans la prairie, il y descendit & trouva qu'elle étoit très-claire & d'un travail de maçonnerie très-riche. Il lui prit

envie de boire de l'eau de cette fontaine il ôta un de ses hauberts pour être plus à son aise, mais s'approchant de la fontaine il vit qu'au lieu de gravier, c'étoit des pierres précieuses qui étoient au fond de la fontaine, il ôta son casque, puisa de l'eau & en but à son besoin, à peine en eût-il bu, il fut guéri de toutes les plaies qu'il avoit reçu & se trouva en aussi bon état qu'il étoit le jour qu'il partit du Château de l'Aymant dont il remercia notre Seigneur, cette fontaine étoit nommée la fontaine de Jouvence; elle avoit une si rare vertu que telle maladie que l'on eut on étoit guéri dès qu'on s'y étoit baigné. Huon se désabilla & descendit dans la fontaine pour laver le sang & la sueur dont il avoit le corps tout couvert, quand il se fut netoyé, il remit ses habits, hors un haubert qu'il laissa. Au près de cette fontaine étoit un pommier bien garni de fruits d'une rare beauté, Huon l'ayant aperçu s'en approcha & cueillit une pomme très-grosse & d'un goût admirable, il en fut suffisamment rassasié. Ah Dieu! dit Huon de Bordeaux, je dois bien vous louer & remercier des biens dont vous me comblez en ce jour. Huon jettant les yeux sur sa droite, aperçut un verger emplanté de toutes sortes d'arbres fruitiers, c'étoit un vrai paradis terrestre, il en sortoit une odeur exquisite. Huon dit alors, si je n'eus pas trouvé les Griffons, je croirois être en Paradis. Seigneur, daignez m'aider de vos divins secours.

Comme un Ange apparut à Huon lui dit de cueillir trois pommes sans plus, lui dit des nouvelles d'Esclarmonde & de sa fille, & lui montra le chemin.

Huon parloit ainsi vers la fontaine, il se rapprocha de l'arbre & se disposoit à en manger, il pensa qu'il en cueil-

leroit tant, qu'il en auroit pour vivres six jours, pendant lequel tems il pourroit aller en un lieu où il trouveroit de quoi manger. Comme Huon raisonnoit ainsi, il vit une grande clarté si lumineuse qu'il pensoit être ravi aux Cieux, il entendit une voix Angélique qui lui dit : Huon, je te défends de la part de Dieu, de cueillir davantage de ce fruit, excepté trois que tu garderas avec bien de la circonspection ; ils te feront un très-grand profit, le fruit de cet arbre s'appelle de Jouvence, il a telle vertu, que si un homme en mangeoit & qu'il eut cent ans, il paraitroit aussi jeune qu'à trente. Tu peux aller dans ce verger, y cueillir des fruits & en manger excepté de cet arbre dont tu n'en cueilleras que trois, si tu passes mes ordres, tu payeras bien cher les fruits. Sire, dit Huon à l'Ange, je remercie le Seigneur des biens qu'il a fait à un infortuné comme moi, je n'enfreindrai point ses commandemens, j'aurois mieux mourir que d'aller au contraire de ses volontés, je recommande mon ame à sa divinité. Ami de Dieu, dit Huon, je vous prie de me donner des nouvelles de ma femme Esclarmonde & de ma fille Clairette, que j'ai laissé dans ma Ville de Bordeaux assiégé par l'Empereur d'Allemagne. Je crains bien qu'elle ne soit réduite par la famine, & que mes Barons que j'ai laissés avec elles ne soient morts. La voix lui répondit : apprends que la Ville de Bordeaux est prise, la plupart de tes gens sont tués ou fait prisonniers, ta femme est prisonnière à la tour de Mayence, où l'Empereur la tient très-étroitement resserrée, & ta fille est à l'Abbaye de Clugny, où l'Abbé qui l'aime beaucoup, en prend un soin particulier. Ami, dit Huon, dites-moi, je vous prie comment elle y a été portée ? La voix lui répondit : sache que Bernard ton cousin-

germain l'y a porté. Huon demanda encore Gerasme, Othon & Richard sont-ils morts ? il lui répondit qu'ils avoient été tués à la prise de la Ville ; quand Huon entendit les tristes nouvelles que la voix lui avoit données, il recommença à pleurer & regretter Esclarmonde sa femme & le vieux Gerasme qu'il aimoit tant ; les larmes succédèrent aux regrets. Ami de Dieu dit Huon, je vous prie de me dire si je pourrai sortir d'ici, vu que je suis environné de la mer de tous côtés & ne vois aucun endroit par où je puisse sortir, je desirerois savoir si je retournerai en mon pays pour voir ma femme & ma fille qui sont dans la plus grande affliction. Rassures-toi, lui dit la voix, tu reverras encore ta femme Esclarmonde, & ta fille Clairette, ainsi que ta Ville de Bordeaux ; mais avant que tu puisse y parvenir, tu auras bien des peines à souffrir. L'Empereur Thyerry a conquis Gironville & la Ville de Bordeaux & tout ton pays. Alors Huon fit serment que si Dieu lui faisoit la grace de retourner sain & sauf dans son pays, il seroit mourir l'Empereur. Messager de Dieu, dit Huon, je vous prie de m'enseigner par quel endroit je pourrai sortir de ce lieu ? la voix lui répondit, vas vers cet arbre, cueilles trois pommes, & gardes-les bien soigneusement comme je te l'ai recommandé, tu en recevras tant de bien qu'à la fin tu viendras à bout de ton entreprise & seras hors de toute inquiétude. Tu iras par le petit sentier que tu vois à main droite, tu descendras vers un canal d'eau très-claire où tu trouveras un beau vaisseau, tu y entreras ; mais avant d'y entrer, tu iras dans un jardin que tu vois, tu y cueilleras une quantité suffisante de fruits pour te nourrir, tu les porteras dans le vaisseau sur lequel étant monté, tu détacheras la chaîne & le laisseras aller au gré des eaux, il arri-

vera au port où tu dois arriver. Je veux bien que tu saches qu'avant d'arriver, tu auras à essuyer des dangers comme tu n'en as point encore essuyé de ta vie, ainsi, je te laisse & te recommande à la garde de Dieu ; je vous prie, lui dit Huon de me recommander à mon Createur. Huon se mit à genoux & la voix lui dit : rassure-toi Huon, tant que tu seras prud'homme, tu seras secouru de Dieu & viendras au but de tes desirs ; mais auparavant tu auras bien des peines, & ensuite tu seras récompensé par toutes sortes de biens.

Huon l'ayant entendu, fut bien content, mais il étoit inquiet d'avoir appris que sa femme Esclarmonde étoit prisonnière dans la Ville de Mayence, & que Gerasme & tous les Barons étoient morts ; il résolut en lui-même que l'Empereur lui payeroit bien cher. Alors Huon alla au jardin où il cueillit des fruits en quantité pour porter dans le vaisseau, il vint ensuite à la fontaine auprès de laquelle étoit le pommier, il y cueillit ensuite trois pommes comme lui avoit ordonné l'Ange de Dieu, il vint à la fontaine où il se décala, il partit & prit par le petit sentier que l'Ange lui avoit enseigné, il étoit entre le jardin & le ruisseau qui couloit & tomboit dans le canal où étoit le vaisseau. Quand il y fut entré, il trouva des pierres les plus belles & les plus riches que l'on put voir, en n'en pouvoit estimer la valeur tant elles étoient brillantes, les pierres qui étoient dans le ruisseau jéttoient un éclat si resplendissant sur le rocher, que Huon en étoit éb'oui. Huon regarda le vaisseau qu'il trouva très-beau, ainsi que le canal sur lequel il étoit. Le Jardin où Huon avoit choisi des fruits de quatre sortes, y aboutissoit, il entra dans le vaisseau & pria Dieu de le conduire à bon port. Il détacha la chaîne & le vaisseau sortit du port ; le ca-

nal sur lequel il voguoit s'appelloit Delaire. Le vaisseau voguoit avec rapidité. Ainsi partit seul dans ce vaisseau Huon, qui ne desiroit autre chose que de tirer Esclarmonde du danger où elle étoit.

Comme Huon étant dans son vaisseau, passa sur un gouffre très dangereux, & comme il arriva dans la Ville de Thauris en perse.

HUON voguoit ainsi dans son vaisseau qui étoit bordé d'ivoire, attaché avec des clous d'or, le pavillon étoit d'un blanc cristallin mêlé d'un riche castidone au-dessus duquel étoit une chambre dont le plafond étoit tout en or & pierreries si brillantes que malgré l'obscurité de la nuit, il y faisoit aussi clair qu'en plein jour ; il y avoit aussi un lit d'un prix considérable. Huon s'ennuyoit beaucoup de se voir sans compagnie dans ce vaisseau, & de naviguer toujours entre deux rochers sans appercevoir ni Villes, ni Châteaux.

Il y avoit déjà trois jours & trois nuits qu'il étoit dans le vaisseau, lorsqu'il aperçut que les deux rochers qui bordoient le canal, commençoient à s'approcher & le couvrir, plus il avançoit & plus il faisoit obscur. Quand il fut monté à une certaine hauteur le vaisseau voguoit avec une rapidité extraordinaire. A une nuit très-obscur succédèrent un vent si violent & une grêle si terrible qu'il sembloit que le vaisseau dût être englouti. Huon fut saisi d'un froid si excessif qu'il ne pouvoit se réchauffer, il entendit plusieurs voix qui gémissaient sur leur sort & qui regrettoient le moment de leur naissance, les éclairs redoublés annoncèrent des coups affreux de tonnerre, il se croyoit au dernier de ses jours. Quand il avoit faim, il mangeoit des fruits qu'il avoit rapporté, il se consolait ensuite

sur ce que lui avoit dit l'Ange, qu'il reverroit sa femme Esclarmonde, & sa fille la belle Clairette. Après qu'il eut été l'espace de trois jours encore dans le vaisseau, il se mit sur le bord, & entendit un bruit si fort, que l'on eut dit que le tonnerre tomboit par éclats & que tous les fleuves de l'univers tombassent du sommet des rochers, cet endroit étoit le gouffre situé entre les mers de Perse & l'Océan, où étoient déjà périés bien des vaisseaux.

Huon, de Bordeaux se voyant dans un si grand danger, se réclama à notre Seigneur Jésus-Christ, disant : Grand Dieu ! je vois bien qu'il faut que je périsse, daignez mettre mon ame en votre sainte garde. Aussitôt que huon eut fini sa prière, il s'éleva une tempête si horrible qu'à ce coup, huon se crut tout-à-fait perdu ; il vit venir des bateaux de fer ardents qui descendoient dans l'eau avec précipitation, leur chaleur faisoit bouillir l'eau & élever l'eau à une hauteur prodigieuse. Huon fut long-tems au passage du gouffre perilleux, le vent poussa son vaisseau avec tant d'impétuosité qu'il le fit sortir du fil de l'eau, & le poussa contre le rivage, & ne put aller plus avant. Huon se voyant arrivé au bord, prit une rame pour sonder combien à peu-près cet endroit pouvoit avoir de profondeur, il trouva qu'il n'y avoit que cinq pieds de profondeur, il jeta une corde pour parvenir au rivage, & quand il y fut, il descendit à terre, & vit autour de lui une si grande lumière qu'il ne savoit que penser, lorsqu'il s'aperçut que c'étoit des diamans qui étoient au fond de la rivière, huon voyant cela prit une rame dont il se servit pour en mettre dans son vaisseau, ce qui l'éclaira plus que dix flambeaux n'auroient pu faire. Quand huon vit que son vaisseau étoit assez chargé, il remonta dessus, reprit son ancre, prit sa rame & vogua au fil

de l'eau, & n'avigua tant, qu'à peine un oiseau pouvoit en suivre la vitesse, il fut dix jours entiers sans pouvoir sortir du gouffre, la faim qui le pressoit l'avoit rendu extrêmement foible, parce qu'il n'avoit mangé que du fruit, enfin le onzième jour huon entra dans la mer de Perse qui étoit très-calme ; il vit le Soleil luire, ce qui lui fit un si grand plaisir, qu'il oublia tous les dangers qu'il avoit essuyés, il y regarda devant lui, & aperçut de loin une Ville dont le port étoit rempli de vaisseaux & de galères, il pensoit que c'étoit une Fôret, il en fut si joyeux, qu'aussi-tôt il se mit à genoux, levant les mains au Ciel, & rendit grâce à notre Seigneur de l'avoir retiré de ce gouffre périlleux. La Ville que huon avoit aperçu s'appelloit Thauris en Perse, dont étoit Seigneur un très-puissant Amiral, qui avoit fait publier que tous Marchands qui voudroient venir dans sa Ville par terre ou par mer, pouvoient y venir sans aucun empêchement ni dommage, & de telle Religion qu'ils fussent. Ce fut à ce port que huon vint débarquer ; on y tenoit alors une foire franche, où quantité d'étrangers arrivoient en foule. Huon se voyant au port ; jeta l'ancre & ravi de se voir en terre ferme, il desira savoir en quel lieu il étoit abordé.

Comme Bernard partit de Clugny, & se mit à la recherche de Huon son cousin qu'il trouva dans la grande Ville de Thauris en Perse.

Après la prise de Bordeaux, Bernard qui étoit cousin de huon, avoit emporté sa fille Clairette en Bourgoigne : & la donna à l'Abbé de Clugny son Parent pour en avoir soin, Bernard ayant resté huit jours dans l'Abaye, commençoit à s'ennuyer, & causant un jour avec l'Abbé,

il lui dit : Sire, j'aurois désiré péris avec mon cousin Gerasme à la prise de Bordeaux. Quand je pense à mon cousin huon & à la Duchesse Esclarmonde qui est dans une situation affligeante, je ne puis que verser des pleurs. Quel sort pour huon lorsqu'à son retour, il verra que sa Ville de Bordeaux est prise, ses hommes mis à mort & sa femme dans une étroite prison, où elle est dans un état déplorable ; j'ignore si elle n'est point morte de chagrin. Je vois que j'ai perdu tout espoir, encore si mon ami huon est vivant & qu'il revint. Sire, je suis si fâché qu'il est parti que je ne m'arrêterai pas que je ne l'aie trouvé & que je n'aie des nouvelles certaines de lui. Cousin, dit l'Abbé, si vous voulez vous charger de cette recherche, vous me ferez un grand plaisir, je vous donnerai dix mille florins pour vous en faciliter l'exécution. Sire, dit Bernard, je vous suis obligé. L'Abbé alla à ses coffres, en tira de l'argent qu'il donna à Bernard, qui lui ayant fait ses adieux, prit la route de Venise, il y trouva un vaisseau prêt à partir pour le Saint Sépulchre, il fut très-satisfait de cette rencontre ; il s'embarqua avec les Pèlerins & ils vinrent à Jaffes où il descendit avec les Pèlerins qui avoient fait ce passage avec lui. Ils s'étoient informés dans tous les ports de mer, si l'on ne connoissoit pas huon ; mais ils n'en eurent aucune nouvelle. Bernard partit de Jaffes & vint à Jérusalem où il resta huit jours ; quand il eut accompli son Pèlerinage, il dirigea sa route vers le Caire, de-là, à Babylonne, & se trouvant à Gazette, près les déserts, il rencontra beaucoup de Marchands. qui alloient à la foire de Thauris. Il s'approcha d'eux & demanda à un, qui étoit Marchand à Gènes, pourquoi tant de gens alloient ensemble en voyage, car ils étoient beaucoup, tant Chrétiens que

Sarrasins, le Marchand Genoïs lui répondit : Sire, je m'aperçois aux questions que vous me faites, que vous êtes François ; vous saurez que dans huit jours il doit y avoir une foire Franche dans la grande Ville de Thauris, où viennent par mer & par terre, plusieurs Marchands tant Chrétiens que Sarrasins, & il n'y a rien au monde de ce que l'on peut désirer qui ne s'y trouve ; on y apprend aussi beaucoup de nouvelles par les étrangers qui s'y rendent en foule. Je vous ai dit où nous allons dites-moi maintenant où vous allez & ce que vous cherchez. Sire, dit Bernard, apprenez que je suis François, je cherche un chevalier de Bordeaux nommé huon, il y a déjà long-tems que je suis parti de mon pays sans avoir pu m'instruire s'il est mort ou vivant. Sire, dit le Genoïs, si vous en voulez savoir des nouvelles certaines, venez avec nous au Royaume de Perse. Bernard lui répondoit : je suis charmé de vous avoir trouvé, je ne vous quitterai pas que vous ne soyez arrivé, car je desirerois bien trouver celui que je cherche. Les Marchands partirent & marchèrent ensemble jusqu'à la Ville de Thauris, lorsqu'ils furent arrivés ils se logèrent chacun particulièrement. Bernard fut pendant huit jours à chercher dans la Ville s'il pourroit trouver huon ; mais voyant ses recherches inutiles, il fut sur le port où il vit un petit vaisseau qui étoit richement décoré, il le trouvoit de plus beau en plus beau, car les pierres qui étoient dedans, répandoient un éclat éblouissant. Bernard fut surpris de n'y voir qu'un seul homme armé, il lui sembla que c'étoit un Chrétien, il s'approcha du vaisseau, salua huon & lui dit : Sire, que Dieu vous donne bonne chance, vous me paraissez être Chrétien. Ami, dit huon, que Dieu vous garde il me semble vous avoir entendu dire que

vous êtes de France, je le pense ainsi, parce que vous en parlez la langue avec beaucoup de facilité, je suis charmé de vous rencontrer, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes, de quel pays, & ce que vous cherchez? Sire, dit Bernard, puisque vous desirez savoir, je vous dirai le sujet de mon chagrin, mais cela ne vous interressera peut-être pas beaucoup. Je suis né de la Ville de Bordeaux, où j'ai abandonné ma maison & mes biens pour chercher un Seigneur qui étoit Prince de la Ville de Bordeaux il se nomme Huon, il est parti de Bordeaux pour aller chercher du secours pendant que la Ville étoit assiégée, on ne fait pas depuis ce qu'il est devenu. Comme à son départ la Ville étoit assiégée par l'Empereur d'Allemagne, & qu'elle manquoit déjà de vivres & de gens, l'Empereur a fait passer au fil de l'épée ceux que Huon y avoit laissés, excepté trois cens prisonniers que l'Empereur a fait conduire à Mayence, il a fait aussi emmener Esclarmonde, femme du Duc Huon de Bordeaux, & l'a fait conduire dans une prison où elle passe de tristes jours. Huon reconnut Bernard à ce triste récit, mais il ne put rien lui répondre, tant il avoit le cœur serré d'avoir appris la prise de Bordeaux, la perte de ses hommes; mais ce qui le chagrinoit davantage, étoit la situation affreuse où étoit sa chère Esclarmonde, cet assemblage de malheurs, les mouvemens que Bernard son cousin s'étoit donné pour le chercher, tout enfin lui avoit tant affecté le cœur qu'il ne put retenir ses larmes; Bernard voyant qu'il ne lui répondoit rien, & qu'il laissoit échapper des pleurs, lui dit je vois bien que vous êtes Chrétien, comme vous me paraissez avoir beaucoup voyagé, je vous prie de me dire si vous n'avez point entendu parler de Huon de Bordeaux, car

je le cherche depuis long-tems en plusieurs pays sans en avoir appris aucunes nouvelles, mais si vous ne m'en donnez, je n'ai plus d'espérance d'en avoir, je ne ferai même aucune recherche pour le trouver, mais je m'en irai dans un desert, où je ferai penitence & prierai Dieu de me pardonner tous mes péchés. Je vous prie au nom de Dieu de me dire qui vous êtes, d'où vous êtes né, & d'où vous avez apporté tant de richesses dans votre vaisseau, car je pense bien qu'on n'en trouveroit pas tant dans toute la France, le Roi même ne seroit pas assez riche pour en payer la valeur, Huon lui répondit: ami, je suis bien surpris de ce que vous venez de me dire, car je ne vois dans mon vaisseau ni or ni argent, je n'y vois que moi & mes armes. Bernard lui dit: Faites attention que si vous voulez vendre ce qui est dans votre vaisseau, vous pourriez l'emplir de pièces d'or, car le trésor que vous avez est d'un prix immense. Huon se prit du discours que lui tenoit Bernard, regarda au fond de son vaisseau & vit que c'étoit des pierreries auxquels il n'avoit pas pris garde, car il n'avoit pensé jeter que du gravier pour lestier son vaisseau, afin de voguer plus en sûreté. Bernard lui demanda ensuite où il avoit trouvé toutes ces pierreries, car poursuivit-il, il n'y en a pas une dont je ne connoisse la qualité, parce que depuis un an j'ai été avec un lapidaire, le meilleur connoisseur qui soit au monde, il m'a enseigné la manière de s'y connoître. Je pense que le lieu où vous les avez trouvés est un lieu saint. Ami, dit Huon, vous saurez la vérité, je vous dirai que le hazard me conduisit au gouffre de Perse, où j'ai eu bien des peines, & dont grâce au Ciel, je suis heureusement sauvé, le vent poussa ensuite mon vaisseau au bord; quand je vis la terre-ferme, je

sortis de mon vaisseau dont je pris une rame pour jeter du gravier dedans afin de l'appesantir, je ne fis pas attention si c'étoit des pierreries, je n'y regardai que pour savoir si j'en avois jetté assez, je rentrai dans mon vaisseau & voguai mieux qu'auparavant, ce fut là où je pris ces pierreries que vous dites être d'un si haut prix. Sire, lui demanda Bernard, à quoi vous sert cette patte d'oiseau que je vois, je ne fais si elle est d'oiseau de dragon ou de quelque autre bête, car elle est bien grosse & hideuse. Je vous le dirai, lui répondit Huon, mais avant ce, je vous prie de me dire quelle est la valeur de ces pierreries, & dans quelle Ville je suis arrivé? Sire, répondit Bernard, cette Ville a nom Eauris, dont est Seigneur un riche Amiral qui est Seigneur de toute la Perse & de Mede, quand il sera prévenu de votre arrivée, il voudra avoir son tribut comme des autres marchandises, mais vous lui donnerez seulement deux de vos pierreries pour son tribut, car l'Amiral est un homme vertueux est très-ferme en sa loi; Huon lui répondit je vous remercie des offres que vous me faites, mais je vous prie de me faire la distinction des pierreries qui sont dans mon vaisseau, nous choisirons toutes les plus belles & les séparerons. Quand Bernard vit qu'Huon le prioit de lui faire connoître les différentes qualités des pierreries, il descendit dans le vaisseau & lui en fit distinguer d'abord six qu'il sépara d'avec les autres, qu'il mit sur l'écu de Huon, il en choisit en suite trente qu'il fit voir à Huon & lui dit: Sire, ces trente pierres que vous voyez, sont d'un prix si considérable, qu'il n'y a point de Roi assez riche pour en payer la valeur, principalement de cinq que j'apperçois. A ces paroles Huon fut bien joyeux, il ôta son casque & questionna encore Bernard.

Comme Huon de Bordeaux & Bernard son cousin se reconnurent & se racontèrent leurs aventures.

Huon n'eut pas plutôt ôté son casque, qu'il devint vermeil comme une rose Bernard fut si charmé de le voir qu'il ne put s'empêcher de lui dire: Sire, j'ignore qui vous êtes, mais vous ressemblez tant à mon Seigneur Huon que je cherche depuis long-tems, que je crois que c'est vous, embrassons-nous, dit Huon, je suis celui que vous cherchez. Ils s'embrassèrent & se témoignèrent l'un à l'autre la joie qu'ils avoient de se retrouver, quand ils eurent cessé leurs embrassemens, Huon demanda à son cousin, qu'il lui raconta toutes les aventures qu'il avoit eu depuis son départ. Sire, lui répondit Bernard, je vous satisferai, mais je vous prie de me dire premièrement celle que vous avez eu depuis votre départ de Bordeaux. Huon lui répondit: Si j'entreprendois de vous raconter toutes mes aventures depuis que je vous quittai, je deviendrois ennuyeux, je vous en dirai seulement les particularités. Huon lui raconta alors comme une tempête avoit tourmenté huit jours durant le vaisseau sur lequel il étoit monté, de la manière dont il parla à Judas, comme ils arrivèrent au Château de l'Aymant, comme les gens y moururent, comme il monta au Château, tua le Serpent, il lui parla de la beauté du Château de la manière dont il s'étoit laissé emporter par le Griffon qu'il tua ainsi que cinq de ses petits & que c'étoit une des pattes du gros Griffon qu'il voyoit dans son vaisseau; il lui parla ensuite de la fontaine de Jouvence & du vaisseau qu'il voyoit dans lequel un Ange lui avoit dit de monter. Il passa ensuite aux dangers auxquels il avoit été exposé en passant au Gouffre de Perse &

la violence du vent l'avoit poussé au bord où il avoit chargé ses pierreries qu'il ne croyoit être que du gravier, & que de cet endroit, il étoit venu au port de la Ville de Thauris où ils venoient de se reconnoître. Quand Bernard l'entendit, il l'embrassa & lui dit tout attendri : Très-vertueux Chevalier, que de courage Dieu vous a donné ! vous devez lui en rendre bien des actions de grâces. Je lui en dois encore de plus grandes du bonheur qu'il m'a procuré de vous voir, j'espère que vous voudrez bien aussi me dire ce qui s'est passé depuis que je suis sorti de Bordeaux. Alors Bernard lui raconta comment la Ville de Bordeaux avoit été prise, le vieux Gerasme tué, Esclarmonde sa femme emmenée par l'empereur aux prisons de Mayence, & comment sa fille Clairette avoit été apportée à l'Abaye de Clugny. Huon fut bien triste au récit de ces nouvelles, il jura de ce moment la perte de l'empereur. Calmez-vous, lui dit Bernard, priez Dieu de vouloir bien vous secourir, c'est le seul moyen de réussir dans vos entreprises, ainsi Bernard consolait Huon qui lui demanda ensuite de quelle vertu étoient les pierreries qu'il avoit séparées ? Bernard lui répondit dans les cinq que vous voyez, celle-ci à la vertu d'empêcher que celui qui la porte, ne puisse être empoisonné, elle a aussi celle de faire que celui qui la porteroit, pourroit sans aucun risque, passer à travers les flâmes sans se brûler, & passer la rivière sans enfoncer dans l'eau. Huon la prit & la retint pour lui ; Bernard en prit une autre qui avoit une telle vertu que celui qui la porteroit n'auroit ni faim ni soif, il ne pourra aussi vieillir, c'est-à-dire qu'il paroîtroit toujours n'avoir que trente ans & que sa santé ne paroîtroit pas s'altérer. Huon la prit & dit qu'il la conserveroit,

bernard lui dit : Voyez cette autre pierre, elle est d'une si grande vertu que celui qui la porteroit, ne pourroit être blessé ni vaincu par son ennemi, que si quelqu'un de la famille de celui qui la porteroit étoit aveugle, & qu'il la touchât, il recouvreroit aussitôt la vue, si au contraire celui qui la porteroit avoit un ennemi, qu'il lui montrât la pierre, son ennemi deviendroit aussitôt aveugle, cette pierre a encore la vertu de guérir une plaie en l'appliquant dessus. Huon la prit encore & dit qu'il la garderoit. Bernard lui en montra encore cinq autres dont la vertu étoit de rendre la santé à telle personne que ce fût, elles ont de plus celle de faire qu'un homme qui seroit en prison, pourroit rompre ses fers, de plus, que celui qui la tiendroit en sa main, auroit le pouvoir de devenir invisible, Bernard la prit & la serra dans sa main, il devint aussitôt invisible aux yeux de Huon qui fut bien surpris & fâché de ce qu'il ne voyoit plus Bernard & dans l'excès de sa douleur, il s'écria : Grand Dieu ! Vous m'aviez fait la grace de retrouver mon cher cousin Bernard, avec qui je pensois retourner en mon pays, mais je vois bien qu'il est parti & perdu pour moi, Bernard qui l'entendoit ne put s'empêcher de rire, Huon qui l'entendit s'avança en étendant les bras & le retint. Bernard se sentant pris, ouvrit la main & reparut aux yeux de Huon qui eut bien du plaisir de voir la vertu dont cette pierre étoit douée, il la prit la mit encore à part, promettant d'en avoir encore plus de soin que des autres. Bernard chercha dans toutes les pierreries & trouva dans le fond une Escarboucle si brillante quelle auroit éclairé autant que deux flambeaux ardents, Bernard la prit la donna à Huon & lui dit : sachez que celui qui portera cette pierre sur lui, pourra passer la rivière sans

sans craindre d'y enfoncer, & s'il veut marcher la nuit, il n'aura pas besoin de se servir d'autre lumière que de la clarté que répand cette pierre ; il pourra aussi aller en bataille sans risquer d'être tué ni son cheval tomber de fatigue. Huon qui avoit entendu Bernard, se mit à rire, il prit cette pierre & la mit avec celles qu'il avoit déjà choisies. Comme ils conversoient ensemble, plusieurs marchands Sarrasins qui examinoient avec attention la beauté de ce vaisseau & la richesse des pierreries qui y étoient, ils disoient entr'eux que ces pierreries valoient plus que toute les marchandises qui étoient dans le port ; ils approchèrent du vaisseau, ils saluèrent Huon, & lui dirent : Sire, voulez-vous nous vendre quelques-unes de vos pierreries, nous sommes venus plusieurs dans le dessein d'en faire acquisition. Huon leur répondit : Je n'en vendrai pas une d'ici à demain matin ; il y vint aussitôt une affluence de Sarrasins & de Payens qui admiroient tous, la beauté du vaisseau de Huon. Cela fit tant de bruit que l'Amiral de Perse en eut des nouvelles, il vint accompagné de ses Barons au port où le vaisseau étoit à l'ancre. Quand l'Amiral fut arrivé au port, il admira la richesse du vaisseau qu'il trouva bien écatant à cause des pierreries qui étoient dedans, il s'approcha du vaisseau où il trouva Huon & Bernard qui se levèrent quand ils virent l'Amiral ; il leur dit : Je vois bien que vous êtes Chrétiens, ainsi il faut me payer le tribut qui m'est dû selon l'usage de ce pays. Huon lui répondit, il est juste de vous payer ce que nous vous devons, recevez ces deux pierres que je vous donne de bon cœur. L'Amiral prit les pierres, les regarda avec attention, remercia Huon & lui dit : vous pouvez désormais aller librement dans la ville pour vendre vos

marchandises, car le préfet que vous m'avez fait, me vaut plus que quatre villes du Royaume. L'Amiral étoit bien charmé d'avoir ces pierres, il en connoissoit les propriétés ; l'une avoit la vertu d'empêcher qu'un homme qui la porteroit sur lui ne fut empoisonné, & que celui qui auroit la méchanceté de l'entreprendre, seroit lui-même empoisonné & mourroit sur-le-champ devant celui qui porteroit cette pierre sur lui ; l'autre avoit la propriété de faire que celui qui la porteroit ne pourroit périr ni par le feu ni par l'eau. Vassal, dit l'Amiral de Perse, je vous donne, pour le plaisir que vous me venez de me faire, la liberté d'aller tant en Perse qu'en Mède, sans que personne vous empêche de vendre vos pierreries. Je desirerois bien savoir par quelle aventure vous êtes arrivé dans ce pays & dans quel lieu vous avez trouvé tant de pierres précieuses, j'entendrai bien ce que vous me direz, car je connois que vous êtes Français, parce que j'ai été assez longtemps en France, j'ai même servi la Cour du Roi Charlemagne, sans y être connu.

Comme l'Amiral de Perse rémoigna bien des amitiés à Huon de Bordeaux, & l'emmena dans son Palais où il fut bien traité.

HUON voyant l'air respectable de l'Amiral, lui dit Sire, comme vous me paroissez être sincère & franc, vous saurez au juste l'histoire de mes aventures. Je suis Français, né dans une ville que l'on nomme Bordeaux, dont je suis parti il y a deux ans, j'ai eu depuis bien des misères à supporter. J'avois emmené avec moi sept Chevaliers, mais nous étions à peine en haute mer, qu'une tempête affreuse qui s'éleva, nous fit entrevoir notre

dernière heure, nous fîmes dix jours entiers flottans entre la crainte & l'espérance; le onzième jour, enfin nous arrivâmes à un gouffre où nous pensions périr; mais Dieu qui n'oublie jamais ceux qui mettent en lui toute leur confiance, nous fit aborder au port du Château de l'Aymant. Alors il raconta à l'Amiral toute la beauté du Château, comme ses gens y moururent presque tous de faim; de ceux qu'il laissa dans le Château: il lui raconta ensuite de quelle manière il en étoit sorti; du Griffon qui l'emporta, & comme il lui coupa la patte en combattant contre lui, comme il tua ses petits Griffons; il montra ensuite à l'Amiral la patte du grand Griffon, qu'il avoit suspendue dans son vaisseau; il lui parla de la fontaine dans laquelle il s'étoit baigné; du beau verger & de l'arbre qui étoit auprès de la fontaine; de la vertu du fruit, comme il en cueillit, & comme l'Ange lui défendit d'en prendre davantage; comme après s'être baigné dans la fontaine, il fut guéri de toutes les blessures que les Griffons lui avoient faites. Sire, continua-t-il, sachez que de cet arbre dont je vous ai parlé, j'en ai cueilli trois pommes par le commandement de l'Ange, je les ai mises ensuite dans mon sein; l'Ange m'a montré le chemin pour descendre du rocher, au-dessous duquel je trouvai une rivière sur laquelle je vis ce vaisseau que vous voyez, dans lequel j'entraî. Il s'éleva un vent qui fit aller le vaisseau avec rapidité & le poussa jusqu'au gouffre de Perse, où il avoit été dix jours, & que c'étoit dans cet endroit qu'il avoit ramassé ces pierres; enfin, dit-il, grâces au Seigneur, j'en suis échappé sain & sauf. L'Amiral ayant entendu Huon, dit qu'il n'avoit de sa vie entendu raconter tant de merveilles & dit à Huon: tout ce que vous venez

de me dire me surprend beaucoup, car depuis que le monde existe, on n'a pas entendu dire qu'il en soit échappé un seul de ce gouffre affreux; vous pouvez croire bien fermement que vous êtes aimé de Dieu que vous adorez, puisqu'il vous a retiré sain & sauf de ce gouffre périlleux. Votre Dieu est bien puissant, il aime bien ceux qui le servent, puisqu'il les préserve de pareils dangers; il vous a sauvé du gouffre, ensuite du Château de l'Aymant dont personne ne peut sortir; il vous a fait remporter la victoire sur les Griffons & vous devez bien aimer le Dieu qui vous fait tant de grâces. Je désirerois être baptisé & embrasser votre loi, je pense que si mes Barons le favoient; ils me feroient bientôt mourir, car je ne pourrois résister contre eux. Sire, dit Huon, pour que vous soyez plus ferme & plus convaincu de la solidité de notre Religion, j'ai trois pommes qui ont une si grande vertu que si vous voulez croire en Jésus-Christ, je vous en donnerai une à manger, aussi-tôt que vous l'aurez mangée, vous paroîtrez aussi jeune que si vous n'aviez que trente ans; votre beauté & votre jeunesse reparoîtront dans tout leur éclat, tant âgé soyez-vous, pourvu que vous croyez à la Loi de Jésus-Christ. Vassal, dit l'Amiral, s'il est vrai, comme vous me le dites, que pour manger de cette pomme, je puisse revenir à la jeunesse dans laquelle j'étois à l'âge de trente ans, telle chose qui me doive arriver, je me ferai baptiser, & je croirai à la Loi de Jésus-Christ, pour ne l'abandonner jamais; car la Loi de Mahomet est fautive & détestable. Il n'est pas possible de ne se pas rendre à votre Loi, & je ferai en sorte que tout mon Royaume s'y rende ainsi que moi. Sire, dit Huon, si c'est votre désir, je vous donnerai la pomme que vous mangerez en présence

de tous vos Barons, qui vous voyant rejoindre, ne pourront certainement s'empêcher de croire en Dieu & de renoncer à la loi de Mahomet. Vassal, dit l'Amiral, je crois que ce que vous me dites est vrai, j'en veux essayer pour savoir ce que c'est, alors il prit Huon par la main & ils sortirent du vaisseau, Huon y laissa Bernard pour le garder. Tout le peuple sortoit de la ville pour voir le beau vaisseau, il étoit étonné de l'honneur que l'Amiral faisoit à Huon, car il le tenoit toujours par la main jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au Palais, que de regards ils attirèrent en passant par la ville qui étoit remplie alors de gens de toutes sortes de nations; car Huon étoit un des plus beaux hommes que l'on pût voir dans ce tems. Quand ils furent arrivés au Palais, l'Amiral fit préparer un grand festin, il invita Huon à venir se mettre à table où ils furent servis splendidement. Après le repas, l'Amiral fit mander ses Architectes & leur ordonna de faire construire sur une grande place un théâtre extrêmement vaste, paré & tendu de riches tapisseries en soie & or; il ordonna que l'on y placât plusieurs sièges & fit mander tous les Barons & Chevaliers qui étoient venus dans la ville pour voir la Foire & la richesse des marchandises qui étoient arrivées dans Thauris; de se trouver tous à certaine heure prescrite: ce à quoi ils obéirent. Il y en vint de plusieurs nations & ils se trouvèrent au nombre de cent-cinquante mille hommes. Quand ils furent tous arrivés sur la place, l'Amiral prit Huon par la main, ayant plusieurs Barons à sa suite & étant monté sur le théâtre, il avança sur le bord & dit aux Barons & au Peuple. Seigneurs, qui par mes ordres vous êtes ici assemblés, sachez que la confiance que j'ai en vous, m'engage à vous mon-

trer à vous & à moi la voie pour arriver la vie éternelle; car si malheureusement nous venions à mourir actuellement, nous serions perdus vous & moi par la fautive & détestable loi de Mahomet que nous avons embrassée. Je vous conseille & vous prie au nom de l'amitié que vous me portez, de délaisser la loi de Mahomet, & de prendre celle de Jésus-Christ qui est très-sainte par les miracles qu'il a déjà opérés sur ce pauvre Chevalier que vous voyez auprès de moi. Alors l'Amiral raconta au Peuple & aux Barons toutes les aventures d'Huon, comme il avoit été au Château de l'Aymant; comme il avoit été emporté du Griffon qu'il avoit tué ainsi que ses cinq petits; il leur parla ensuite de la fontaine, du verger, du fruit de l'arbre, & comme il avoit passé les deux gouffres où il avoit pris les riches pierres qu'il avoit amené, ce qu'il n'eût pu faire si Dieu ne l'eût secouru, en outre je vous ferai voir les miracles évidens que Jésus-Christ fera sur moi, si je veux embrasser sa loi; car ce Chevalier m'a dit que si je voulois croire à son Dieu, il me feroit manger d'un fruit par lequel je reviendrai à l'âge de trente ans & paroîtrai très-jeune. Seigneurs, si Jésus-Christ me fait cette grâce, je me ferai baptiser. Le Peuple répondit d'une voix unanime & dit, Sire, si ce que vous nous avez dit est véritable & que cette grâce vous soit accordée, nous consentirons tous d'un bon accord d'embrasser la Loi de Jésus-Christ, & nous quitterons celle de Mahomet dans laquelle nous avons été instruit dès notre naissance. Nous avons bien de la peine à croire que cela arrive, car s'il arrivoit ainsi, on n'auroit jamais entendu parler d'un miracle pareil.

Comme l'Amiral après avoir mangé la pomme qu'Huon lui avoit donnée, parut aussi jeune qu'il l'étoit à trente ans; pour cela l'Amiral & tout le Peuple de Perse, & de Mède furent baptisés, & Huon reçut grand honneur.

Quand Huon vit que les Barons étoient contents de quitter leur loi pour croire en celle de Jésus-Christ, il rendit des actions de grâces à Dieu, & dit à l'Amiral: Seigneur, mangez la pomme que je vous ai donnée, afin que le Peuple voye la puissance infinie de mon Dieu; l'Amiral prit la pomme & commença à la manger, insensiblement ses cheveux qui étoient blancs ainsi que sa barbe commencèrent à changer & à devenir blonds, à mesure qu'il mangeoit, sa jeunesse & sa beauté reparoissoient comme à l'âge de trente ans. Alors le Peuple généralement, & tous les Barons d'une voix commune, s'écrièrent & demandèrent baptême; l'Amiral & Huon furent bien satisfaits. L'Amiral ne pouvoit contenir la joie qu'il ressentoit de se voir revenu dans sa première jeunesse, il étoit beau & droit; le Peuple étoit ravi de voir un si beau Prince. L'Amiral prit Huon par la main & lui dit: Mon ami, béni soit le moment où vous êtes venu ici, car vous avez mis mon Peuple & moi dans la voie du salut; pour vous en récompenser, je prétends que dans mon Royaume vous soyez respecté & honoré autant que moi; il embrassa plusieurs fois Huon en lui disant: cher ami, heureuse la mère qui vous a porté dans son sein. Les Payens & Sarrasins qui étoient là, admiroient la beauté de l'Amiral opéré par un grand miracle, ils se disoient entr'eux qu'ils n'avoient jamais entendu de tels discours, ils disoient aussi que celui qui ne quitteroit pas la loi détestable de Mahomet, seroit à jamais

maudit; ils s'écrièrent ensuite: O très-noble & puissant Amiral, priez ce prudent homme qui est auprès de vous de nous faire tous baptiser. Il y en avoit dans cette ville un Evêque de Grèce, qui étoit venu en ambassade auprès de l'Amiral, de la part de l'Empereur de Constantinople, il entendit les clameurs que faisoit le Peuple, il en fut bien aise & vint auprès de l'Amiral & d'Huon qui étoient-là, il leur dit qu'ils pouvoient se faire baptiser par son ministère; il fit alors emplir d'eau quatre cuves & commença à baptiser l'Amiral, il le nomma Huon parce qu'Huon fut le parrain, les Barons & le Peuple furent ensuite baptisés & crurent à la loi de Jésus-Christ. Quand tout le Peuple fut baptisé, l'Amiral bien joyeux retourna avec Huon en son palais, & ce jour fut une fête générale pour toute la ville. Il y avoit des marchands chrétiens qui avoient amenés avec eux des Prêtres au nombre de quinze qui aidèrent à l'Evêque à baptiser un si grand nombre d'hommes, de femmes & d'enfants; l'Amiral étoit en son château où il faisoit de grands honneurs à Huon; il lui dit: Vassal, vous avez bien des grâces à rendre à Notre-Seigneur, qui, par vous, a transmis sa sainte loi dans deux Royaumes qui sont la Perse & le Mède; de plus, apprenez que dans ces deux Royaumes, vous pourrez faire votre volonté, sans qu'il y ait personne assez hardi pour s'y opposer en aucune manière, & pour vous prouver combien je vous estime, si vous n'êtes lié à aucune femme, je n'ai qu'une seule fille, je vous la donnerai en mariage. Sachez que c'est le grand desir que j'ai de vous avoir dans ces lieux, qui m'engage à vous faire cette proposition; car je n'ai qu'elle d'héritière, ainsi après ma mort, vous seriez possesseur de mes Royaumes: pour le présent; je vous donne la moitié

du revenu de mes Royaumes, pour vous engager à rester ici.

Des plaintes que fit Huon contre l'Empereur d'Allemagne, & du secours que l'Amiral de Perse lui promit.

Huon répondit aux instances que lui faisoit l'Amiral, & lui dit: Sire, il y a quarante ans passés que je suis marié avec une femme noble & belle, hélas! lorsque je pense à la situation douloureuse où elle est actuellement, mon cœur se déchire; je vous remercie des offres avantageuses que vous venez de me faire & je prie Notre-Seigneur de vous en récompenser. Huon, lui répondit l'Amiral, puisque vous êtes marié, ma proposition devient de nulle valeur, mais je vous prie de me dire quel est le sujet du malheur de votre épouse, & quel est le prince chrétien qui ose lui faire tant de peine. Sire, répondit Huon, quand je suis sorti de France, je laissai ma ville de Bordeaux, assiégée par l'Empereur d'Allemagne, il s'en est emparé, a fait mourir la plupart de mes gens, fait le reste prisonniers, & a emmené ma femme qu'il a fait enfermer dans une prison où elle est dans une extrême misère, c'est pourquoi toutes les fois que je réfléchis à son triste état, mon cœur est oppressé par la colère & la douleur. L'Amiral le consola & lui dit: Ne vous chagrinez pas davantage & reprenez votre gaîté, je vous promets au nom de la sainte loi dans laquelle vous m'avez initié, que je vous rendrai tel secours & ferai une guerre si sanglante, que l'Empereur qui vous fait tant de maux, sera contraint par force de restituer tout le tort qu'il vous aura fait; car je menerai avec moi tant de soldats que les montagnes & les vallées en seront remplies. Sire, dit Huon, je vous remercie

bien humblement des secours que vous m'offrez; mais s'il plaît à Notre-Seigneur de me préserver des dangers, il m'aidera sans que j'aie besoin de faire la guerre ni de détruire la chrétienté. J'irai premièrement au Saint Sépulcre, je m'en retournerai ensuite dans mon pays où étant arrivé, je ferai en sorte de retirer ma femme Esclarmonde de la peine où elle est. Sire, vous saurez que la femme que j'ai épousée est fille de l'Amiral Gaudisse, qui étoit Roi d'Egypte. Alors Huon lui conta exactement la manière dont il se servit pour avoir la belle Esclarmonde, ce qui attira beaucoup la surprise de l'Amiral; car Huon n'oublia aucune circonstance de son histoire, tous ceux qui en étoient témoins furent bien surpris & se disoient les uns aux autres que, si Huon n'eut pas été aimé de Dieu, il n'auroit jamais pu échapper à tant de dangers qu'il avoit encourus. Huon continua ainsi le détail de ses malheurs: malgré que l'Empereur se soit emparé de ma ville, mais mes gens à mort & fait les autres prisonniers, il a encore envahi mes terres & seigneuries; mais s'il plaît à Dieu, je ferai tant que je les aurai toutes; & si je ne puis, je vous le ferai savoir & j'espère que vous voudrez bien me secourir. L'Amiral lui répondit: chassez toute votre mélancolie, car si vous ne pouvez réussir à combattre cet Empereur, je vous amènerai des forces innombrables, je vous ferai bien rendre votre femme, vos hommes, vos terres & seigneuries, je ferai prendre l'Empereur que je vous remettrai entre vos mains, pour en disposer à votre volonté. Huon lui répondit: Sire, je vous remercie, mais il faut que j'en agisse d'une autre manière, car lorsque je me trouvai au gouffre de Perse, je fis vœu que si par la grâce de Dieu, j'en sortois sain & sauf, j'irois

Saint Sépulcre en pèlerinage, & ferois la guerre aux Sarrasins, mais que je ne la ferois pas aux Chrétiens, car ce n'est pas la loi; je les servirois de bon cœur, car depuis que j'existe, je n'ai point fait la guerre aux Chrétiens. Vous avez eu raison, répondit l'Amiral, mais s'il plaît à Notre-Seigneur, je ferai avec vous le voyage du Saint Sépulcre; je menerai avec moi cinquante mille hommes pour faire la guerre aux Payens & Sarrasins qui ne voudront pas croire en Dieu, & je ferai tous mes efforts pour affermir la loi de Jésus-Christ. Huon lui répondit qu'il feroit des actions méritoires & qu'il s'acquéreroit sur terre une grande réputation & enfin la couronne de la gloire dans le Royaume des Cieux.

Comme l'Amiral de Perse assemble un grand nombre de soldats, s'embarqua avec Huon & vinrent aborder au port de la ville d'Angourie, où il se trouva un grand nombre de Payens & de Sarrasins prêts à défendre le port.

L'Amiral après avoir conversé un certain espace de tems avec Huon, fit écrire des lettres qu'il envoya dans la Perse & la Mède, pour que tous ses gens eussent à se tenir prêts & armés pour partir avec lui; il leur fit savoir qu'ils appareillassent leurs vaisseaux pour pouvoir mettre à la voile; ses ordres furent exécutés comme il le desiroit, ils se rendirent tous au jour qu'il leur avoit assigné. Pendant cet intervalle, Huon & Bernard se promenoient souvent ensemble dans la ville de Thauris, où ils étoient comblés d'honneurs, dont ils rendoient grâces à Dieu; l'Amiral de Perse assemble une grande armée qu'il fit embarquer avec des armes & des chevaux. Huon qui desiroit

en toutes choses obliger l'Amiral, fit avancer son vaisseau & fit décharger les riches pierreries qui étoient de çà, il les fit mettre dans un vaisseau que l'Amiral lui avoit donné; il vint à lui & lui dit: Sire Amiral, je fais bien que le vaisseau sur lequel je suis venu, n'est pas propre à aller en guerre, ainsi je vous prie de le recevoir en présent, l'Amiral remercia Huon du vaisseau qu'il lui avoit donné, car il n'y en avoit pas au monde de plus beau ni de plus riche.

Quand Huon eut donné son vaisseau à l'Amiral, il en fit tirer dehors toutes les pierreries, il en donna beaucoup à l'Amiral & aux Barons qui l'en remercièrent, il ne lui en resta que trois cents. Quand il eût donné à l'Amiral & aux Barons les pierreries, il monta sur le vaisseau de l'Amiral, alors les Barons & les soldats entrèrent dans les vaisseaux qui étoient fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire tant en vivres qu'en autres munitions. L'Amiral ayant pris congé de sa fille & toutes ses troupes étant embarquées, il fit lever l'ancre & mettre à la voile, le vent qui souffloit avec force, les éloigna bientôt du port. C'étoit une belle chose à voir que leur départ, on entendoit retentir le bruit de plusieurs instrumens, qui étoit répété par les échos. Huon & Bernard étoient bien joyeux des grâces que Dieu leur faisoit; ils voguèrent tant qu'ils descendirent dans la mer Caspienne: ils découvrirent de loin une ville bâtie sur le bord de la mer, que l'on nommoit Angourie, dans laquelle étoit un Amiral très-riche; comme il étoit dans ce moment monté sur une des tours de son palais, il apperçut venir la puissante flotte qui venoit descendre au port de sa ville, il fut bien surpris, & reconnut aux pavillons qui étoient arborés que c'étoit des vaisseaux

de Perse, mais il fut surpris de voir au-dessous de la proue, des grands pavillons blancs sur lesquels étoient empreintes des croix; il descendit de la tour & dit à ses Barons qu'il s'étonnoit beaucoup à qui pouvoit être cette flotte, il dit ensuite que depuis que sa ville avoit été prise par Regnaut de Montauban, il n'avoit point vu de Chrétien arriver à son port, il se trouvoit encore plus étonné des enseignes qu'il voyoit aux vaisseaux de Perse, il fit aussitôt publier par toute la ville que l'on se mit en armes pour empêcher les Chrétiens de prendre terre sur eux. Alors le bruit des tambours & des trompettes se fit entendre par toute la ville & sur la mer. L'Amiral de Perse & tous ceux qui étoient avec lui, pouvoient les entendre; l'Amiral dit à Huon, qu'ils auroient bien de la peine de descendre au port de la ville. Sire, dit Huon, quels sont les habitans de cette ville, & qui en est le Maître? Huon, lui répondit l'Amiral, sachez que cette ville que vous voyez est grande & peuplée de gens qui ne croient point en Dieu; elle fut prise par un Baron de France, qui se nommoit Regnaut de Montauban, il l'avoit rendue chrétienne, mais depuis elle a été reprise sur les Chrétiens par la fille de l'Amiral qui en étoit alors le Maître, ils sont tous maintenant Payens & Sarrasins qui nous attendent sur la mer pour nous défendre l'entrée de leur port. Nous devons bien, dit Huon, remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il nous donne occasion de combattre les ennemis de la religion chrétienne, & s'il lui plaît, il nous fera la grâce de remporter la victoire sur eux, & de nous faire emporter la ville d'assaut & prendre prisonniers tous les habitans. L'Amiral lui dit: plaîse à Dieu nous faire remporter la victoire, combien d'actions de grâces

nous aurons à lui rendre, si nous avons le bonheur de réussir dans notre entreprise. L'Amiral ordonna à tous les soldats de sa flotte de s'armer & de se tenir prêts, ils s'aperçurent qu'il y avoit à une demi-lieue de la ville un port qui n'étoit nullement défendu, parce que l'Amiral d'Angleterre ne vouloit pas s'éloigner de la ville qu'il n'eût vu la contenance des ennemis qui s'étoient avancés & avoient jettés leurs ancres & mis sur le bord des vaisseaux les arbalétriers pour s'emparer du port, ils s'en emparèrent sans risquer aucun danger. Les vaisseaux s'approchèrent de la terre & firent sortir les armes & les chevaux, l'Amiral & Huon descendirent ensuite & ceux qui étoient avec eux, excepté quelques-uns qui restèrent pour garder les vaisseaux. Quand tous les soldats furent descendus, Huon & l'Amiral montèrent à cheval & firent monter les soldats à cheval & ils furent distribués en trois parties dont la première fut donnée à Huon pour la conduire, elle étoit composée de mille hommes; c'étoit un Baron de Perse qui conduisoit la seconde & qui étoit Maréchal de l'armée; ce fut l'Amiral de Perse qui conduisoit la troisième, il alloit de rang en rang encourageant les soldats, il s'avancèrent insensiblement vers la ville d'Angourie.

Comme l'Amiral & Huon de Bordeaux prirent le port, s'emparèrent de la ville, battirent l'Amiral, & comme Huon s'en fut aux Déserts d'Abillan pour chercher des aventures.

Lorsque l'Amiral d'Angourie s'aperçut que nos gens avoient pris terre, & qu'ils s'avançoient déjà vers la ville, prêts à l'assiéger, il distribua son armée en quatre corps différens, qu'il donna à

conduire à qui bon lui sembla, il le mit en chemin & vint au-devant des Chrétiens avec plus de cinquante mille hommes. Quand les deux armées furent au-devant l'une de l'autre, il n'y eut personne qui ne tremblât pour ses jours. Alors ils piquèrent leurs chevaux de part & d'autre, de manière qu'il s'éleva une poussière si forte que le Soleil en étoit presque obscurci ainsi que par les traits qui voloient en quantité; il y eut en ce combat bien des lances de rompues & beaucoup de Chevaliers tués d'autres blessés qui étoient tombés entre les pieds des chevaux & qui étoient prêts d'expirer. La plaine étoit couverte de chevaux qui couroient les rênes sur le cou, parce que leurs cavaliers étoient renversés dans le sang & la poussière; il y eut cette journée un combat terrible tant de part que d'autre. Huon voloit de rang en rang, & mit à mort un si grand nombre de Payens, qu'ils le redoutoient tous comme leur plus cruel ennemi; il aperçut dans la mêlée le neveu de l'Amiral d'Angorie, qui avoit tué un Chevalier Chrétien, il baissa sa lance & le Payen le fit aussi, ils vinrent l'un contre l'autre avec tant de force que le Payen rompit sa lance sur Huon; mais Huon ne le manqua pas, il frappa le Payen d'un si terrible coup, qu'il lui passa sa lance au travers du corps; il vint aussi contre un autre auquel il donna un si grand coup qu'il lui perça l'écu & le corps tout en outre, il vint au tiers & au quart, il en fit autant comme aux autres; il fit si bien qu'il en tua huit avant que sa lance fut rompue, il tira ensuite sa bonne épée, & se mit dans la mêlée; il faisoit un tel carnage que c'étoit horrible à voir, il leur abattoit la tête, personne n'osoit en approcher & ils le redoutoient comme l'allouette fait de l'épervier. Il perçoit à travers les

escadrons & se faisoit tant appréhender, que tous fuyoient devant lui; car il ne frappoit pas un homme qu'il ne le renversât; d'un autre côté, il y avoit Bernard son cousin qui le suivoit & qui étoit un des forts & vaillans Chevaliers, d'autre côté l'Amiral d'Angorie faisoit tous ses efforts pour détruire nos gens, il aperçut l'Amiral de Perse qui combattoit avec intrépidité & détruisoit beaucoup de ses gens; il vint contre lui la lance à la main, l'Amiral de Perse vint aussi contre lui, ils se luttèrent avec tant de force qu'ils tombèrent tous deux de dessus leurs chevaux, ils se relevèrent aussi-tôt l'épée à la main ne desirant rien autre chose que de se détruire l'un ou l'autre, ce qui seroit arrivé s'ils n'en eussent été empêchés par leurs gens, qui tant Payens que Sarrasins accoururent en foule & les empêcher de s'approcher l'un & l'autre. L'Amiral de Perse qui combattoit à pied commençoit à perdre la force; mais Huon & Bernard vinrent promptement à son secours, ils y avoient été attirés par les clameurs que l'on faisoit autour de lui. Huon & Bernard écartoient la foule à grande course de cheval; quand les Payens les virent venir, ils prirent la fuite, tant ils redoutoient Huon, il n'y en resta pas un seul dans cet endroit. Huon voyant que malgré que l'Amiral de Perse qui étoit seul, à pied l'épée à la main, l'écu au cou, se défendoit très-courageusement, mais que malgré son courage il auroit infailliblement succombé, lui cria le plus haut qu'il lui fut possible: O très-noble Amiral! ne craignez rien, nous volons à votre secours. Huon prit alors une lance d'entre les mains d'un Payen qu'il avoit tué, il en donna un coup si terrible à l'Amiral d'Angorie, qu'il lui passa tout au travers du corps & il mourut sur-le-champ. Les

Payens

Payens & les Sarrasins voyant que leur Amiral étoit mort, perdirent tous leur courage; Huon de Bordeaux qui étoit fort lesté, saisit le cheval de l'Amiral d'Angorie, & le donna à l'Amiral de Perse qui étoit à pied, & lui dit: Sire, montez sur le cheval, car les Payens & les Sarrasins sont vaincus. L'Amiral de Perse lui dit: béni soit l'heure où vous êtes né, car par votre courage je suis sauvé moi & mon armée & mes ennemis vaincus, alors l'Amiral sans rien dire davantage, monta sur le cheval & vint auprès de Huon & de Bernard qui passèrent entre les Payens avec tant de précipitation qu'ils furent obligés de se sauver devant eux; Huon, l'Amiral & Bernard rappoient sur les ennemis avec une si grande fureur, qu'ils les tailloient en pièces, ils les pourlivoient avec tant de précipitation qu'ils les contraignirent à rentrer dans la Ville, où étant entrés avec eux, ils commencèrent à détruire, Payens, Sarrasins, hommes femmes & enfans, c'étoit un spectacle horrible à voir, les corps morts dans les rues, enflés par monceaux, des ruisseaux de sang couloient dans la Ville; enfin par le courage d'Huon & de l'Amiral de Perse, les Payens & Sarrasins furent détruits & la Ville prise. Huon & l'Amiral voyant qu'ils étoient maîtres de la Ville, ordonnèrent aussitôt que l'on cessât le carnage. Ils allèrent dans les temples, les Palais & les maisons où s'étoient retirés les Payens & Sarrasins, tant hommes que femmes & enfans; ils les prirent à merci, leur promettant la vie sauve, en cas qu'ils voulussent quitter la loi de Mahomet pour se rendre à celle de Jésus-Christ: Il y en eut beaucoup qui se rendirent Chrétiens, ceux qui n'y voulurent pas consentir, furent mis à mort. Quand Huon & l'Amiral virent que tous ceux qui étoient dans la Ville s'étoient

rendus Chrétiens, ils mirent des Prévôts, Baillifs & Officiers pour gouverner la Ville, & y mirent une garnison de plus de deux mille hommes pour la garder. Ils séjournèrent pendant huit jours, & le neuvième ils préparèrent toutes les affaires, ravitaillèrent leurs vaisseaux; ils montèrent ensuite dans leurs vaisseaux au son de différens instrumens, alors les matelots levèrent leurs ancres & mirent à la voile; à force de naviguer, ils sortirent de la grande est vaste mer Caspienne, ils descendirent dans le grand fleuve d'Euphrate, ce fleuve descend dans la mer majeure, lorsqu'ils eurent passés ce fleuve, ils eotoyèrent les déserts d'Abillant, le temps étoit frais & clair, la mer étoit calme. Comme ils voguoient avec beaucoup de diligence sur la mer majeure, Huon & l'Amiral s'étoient appuyés sur le bord de leur vaisseau & ils conversoient ensemble touchant les aventures qu'ils avoient eues, ils remercioient notre Seigneur, des graces qu'il avoit bien voulu leur faire. L'Amiral dit ensuite à Huon, je desire bien ardemment savoir cette Sainte Ville où Notre-Seigneur a été crucifié & mis au sépulchre, Huon lui répondit: j'espère que Dieu voudra bien nous secourir jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans cette Ville, j'espère encore qu'il nous fera la grace de nous aider à conquérir & détruire tous ceux que nous trouverons dans notre chemin qui ne voudront pas croire à sa loi, car nous ne devons avoir d'autre desir ni volonté. pendant plus de huit jours nos deux Barons s'entretenirent de ce projet, sans trouver aucune aventure qui soit digne de mémoire. Il arriva un soir que Huon étoit seul & appuyé sur le bord de son vaisseau, s'amusant à regarder la mer qui étoit calme, il lui vint dans l'idée, la triste situation où étoit sa femme Esclarmonde; attristé par ce cruel

D

ressouvenir, des larmes coulèrent le long de son visage, & il disoit : chère Esclarmonde, quand je pense en quel danger je vous ai laissée & dans quel état vous êtes à présent, il n'y a aucun de mes membres qui ne tremble d'horreur & de crainte que j'ai que ce cruel Empereur ne vous fasse mourir. Il se remit ensuite à pleurer. Bernard qui n'étoit pas loin de lui, le regarda, & lui dit : Sire, avez vous donc oublié que dans toutes les aventures qui vous sont arrivées jusqu'à présent, notre Seigneur vous a toujours aidé & secouru, il vous a même préservé du danger de la mort, ainsi consolez-vous, & rendez-lui grâce des afflictions qu'il vous envoie, & si vous avez en lui une parfaite confiance, il vous aidera, car il n'oublie jamais ceux qui le servent de bon cœur. Bernard tâchoit par ses discours de consoler Huon. L'Amiral de Perse vint se mettre auprès de Huon avec lui il lia conversation sur diverses matières, comme ils étoient ainsi à causer ensemble, il s'éleva une tempête si épouvantable que plusieurs voiles furent brisées, la mer étoit dans une tourmente affreuse, ils crurent tous que c'étoit leur dernière heure, ils se recommandèrent à Dieu & le prièrent de vouloir bien les délivrer du naufrage qui les menaçoit. Sire, dit Huon, si nous pouvions aborder à ce rocher que j'aperçois, l'Amiral lui répondit : Sachez que nous sommes arrivés à un mauvais port, car nous sommes près du désert d'Abillant, sur cette grande montagne que vous voyez, demeure un ennemi qui a bien fait périr des vaisseaux en cette mer, dont nous risquons bien de périr, car aucun ne s'est approché de ce rocher qu'il n'ait été étranglé par l'ennemi; alors il n'y eut Baron ni Seigneur qui ne treublât de tous ses membres : au nom de Dieu dit l'Amiral aux matelots, je vous

prie, s'il est possible, de nous écarter bien vite d'ici. Sire dit Huon, il me semble que vous vous épouvantez mal-à propos, car par le Dieu qui me donna, je ne serai jamais content que je ne sois instruit du sujet pour lequel cet ennemi fait noyer tous ceux qui passent par ici, & s'il lui arrive de me contrarier en quelque chose, je lui fendrai la cervelle. L'Amiral dit à Huon, tout ce que vous me dites me surprend beaucoup, car quand vous seriez cinq cens, vous ne pourriez empêcher qu'il ne vous étrangle tous. Sire, répondit Huon, ne craignez rien, car quand je devrois mourir, encore l'irai-je voir & furai-je la cause pourquoi il empêche ce passage; avant qu'il soit trois jours, je lui parlerai à telle fin que j'en doive venir. L'Amiral dit à Huon, puisque vous y êtes résolu, faites donc à votre volonté; mais si vous voulez m'en croire, vous n'entreprendrez point ce voyage, Sire, lui dit Huon en riant, j'ai toute confiance & espoir en Dieu qui m'a toujours préservé, car comme dit un proverbe, personne ne peut nuire à celui sur qui Dieu veut bien veiller. L'Amiral dit à Huon, je prierai le Seigneur de vouloir bien vous préserver de tous accidens & vous faire parvenir sain & sauf en votre pays je vous ai obligation de vos bontés pour moi, répondit Huon à l'Amiral, ensuite il alla s'armer de tout point & prit congé de l'Amiral, des Barons & de Bernard, qui regrettoit beaucoup de voir partir son cousin Huon qui s'en alloit dans le désert sans aucune personne pour l'accompagner.

Huon après avoir fait ses adieux, se fit mettre à terre & dès qu'il y fut, il fit le signe de la Croix, se recommanda à notre Seigneur & monta sur la montagne; mais comme il étoit moitié chemin, il s'éleva sur mer un vent terrible & une tempête

si affreuse que tous les cordages, & même les plus gros cables des vaisseaux furent brisés, ils furent contraints d'errer à l'aventure où le vent & les vagues les conduisoient, ils furent jettés bien loin du rocher, l'Amiral & les Barons furent saisis d'une frayeur mortelle; ils plaignoient beaucoup le sort de Huon qui, seul & sans aucun secours, étoit monté sur le rocher. Comme Huon étoit presque parvenu au sommet avec beaucoup de peine, il jetta ses regards sur la mer, & vit que la tempête avoit jetté les vaisseaux bien loin du rocher; de deux cens vaisseaux dont la Flotte étoit composée, il n'en vit plus que deux ensemble, tous les autres erroient çà, & là en grand danger de périr; alors il commença à regretter sa chère Esclarmonde qu'il ne pensa jamais revoir, car il se voyoit seul & dénué de tout secours dans ce désert, de plus il voyoit que les vaisseaux s'éloignoient, & que n'étant plus en ordre, ils courroient grand risque de périr. Il se mit à genoux & levant les mains au Ciel, il implora le secours de Dieu, afin de pouvoir échapper de ce lieu affreux. Il desiroit que le vaisseau qui étoit si loin, pût ramener ceux qui étoient dedans au lieu d'où il étoit parti, il recommençoit ensuite ses regrets & s'écrioit dans l'excès de sa douleur, O! ma chère Esclarmonde, quand je pense aux peines que vous avez souffertes & que vous souffrez encore pour moi; de combien de douleurs mon cœur n'est-il pas accablé, sur-tout qu'en peu de tems j'aurois pu vous secourir. Mais je ne sens que trop que c'est pour cette fois que nous ne nous reverrons plus, car je vois que mon cousin Bernard & un grand nombre d'autres Barons qui pour moi se sont exposés au danger de périr s'ils ne sont secourus de Dieu, je le prie de tout mon cœur de les faire arriver à bon port, & de

me faire la grace de me retrouver avec eux, afin de pouvoir combattre les Payens & les Sarrasins, & enfin pour embellir la Religion Catholique en plusieurs endroits. Telles étoient les prières que Huon faisoit à Jésus-Christ notre Rédempteur.

Comme Huon partit & se fit passer dans un bateau par l'ennemi auquel il fit croire qu'il étoit Cain, & vint arriver dans une île qui se nommoit Colandres, devant laquelle l'Amiral de Perse & Bernard venoient de mettre le siège.

Huon partit & prit le mail à son col, car il avoit eu grand soin de ne pas l'oublier, il prit le sentier ainsi que Cain lui avoit enseigné. Nous parlerons maintenant de l'Amiral de Perse & de toute son armée qui étoit sur mer, ils furent un jour & une nuit flottans entre la vie & la mort, mais quand le second jour commença à paroître, le vent & la tempête cessèrent, la mer redevint calme, les vaisseaux se rassemblèrent & vinrent ensuite arriver à une Ville que l'on nommoit alors Colandres, c'étoit une très-grande & belle Ville; mais depuis elle fut détruite par le plus noble Duc Oger le Danois quand il alla en Judée. Bernard & les Barons regrettoient beaucoup la perte de Huon, car ils avoient perdu toute espérance de le revoir; Bernard son cousin en avoit un si grand chagrin qu'il eut touché les cœurs les moins sensibles; mais comme le dit le proverbe ordinaire, celui que notre Seigneur Jésus-Christ garde est bien gardé. Huon alors descendoit la montagne pour aller au port dans lequel étoit le bateau sur lequel étoit monté l'ennemi. Quand il y fut arrivé, il regarda & vit que l'ennemi qui étoit dans le bateau étoit si horrible à voir, qu'il ressembloit plutôt à un

diabre qu'à toute autre créature Il avoit la tête plus grosse qu'un gros bœuf, ses yeux rouges & ardens ressembloient à deux charbons embrasés, il avoit de grandes & grosses dents, il étoit si velu qu'il sembloit à Huon que ce fut un ours qui se fut échappé de la forêt, il jettoit feu & flammes par la gorge, on ne doit pas être surpris si Huon de Bordeaux eut à craindre, car quand il vit la figure hideuse de ce monstre, il fut saisi d'horreur & se retira sur le rocher pour mieux l'examiner, il fit lui-même le signe de la Croix & recommanda son ame à la Sainte garde de Dieu, bien lui valut qu'en ce moment l'ennemi ne s'en aperçut. Grand Dieu! dit Huon en lui-même, je vous demande très-humblement de vouloir bien me donner un conseil salutaire sur ce que je dois faire pour me défaire de cet ennemi dont l'aspect est si épouvantable, je suis bien embarrassé de savoir par quel moyen je pourrai lui adresser la parole, je n'ose m'hâsarder à entrer avec lui dans le bateau où il est, tant je crains qu'il ne me veuille jeter dans la mer, ou qu'il ne m'étrangle. Il faut cependant que je me fie à lui, autrement je serai obligé de retourner au désert où je mourrai de douleur & de chagrin, & ne reverrai jamais ma femme ni mon enfant.

Mais puisque c'est ainsi je me livrerai entre les mains de cet ennemi, & s'il plaît à Notre-Seigneur de me délivrer du péril dans lequel je me trouve exposé, je fais vœu de l'aller voir & visiter au Saint Sépulchre où il fut mis après avoir été crucifié, je ferai ensuite la guerre aux Sarrasins qui ne voudront pas croire en Dieu. Huon de Bordeaux reprit courage & vint fièrement au bateau, ayant le mail à son col, il appela l'ennemi & lui dit: Grand Roi qui êtes en ce bateau faites-moi le

le plaisir de me passer à travers la mer. Lorsque l'ennemi vit Huon le mail à son col, qui parloit si fièrement, il regarda & lui demanda où il alloit, qu'elle chose il cherchoit, & comment il avoit été assez hardi pour parvenir jusqu'à cet endroit? il lui dit ensuite tu n'iras pas plus loin, car je te jetterai dans la mer ou je t'étranglerai & traînerai ensuite ton ame dans les enfers. Quand Huon entendit l'ennemi lui parler ainsi d'une voix effroyable, la terreur s'empara aussitôt de tous ses membres, mais il se remit à l'instant, car s'il eût tardé davantage à répondre, sa perte étoit certaine. Mais comme c'étoit un courageux Chevalier & qu'il étoit ferme à la Loi de Jésus-Christ, il répondit à l'ennemi qu'il ne lui fit point de mal, qu'il étoit Caïn qu'il avoit attendu tant de tems. Apprenez, lui dit-il, je suis né de ce tonneau qui alloit en roulant par cette montagne, ainsi je vous prie de me délivrer d'ici & de me faire passer ce bras de mer, car lorsque je serai passé, je ne trouverai ni homme ni femme qui croye à la Loi de Jésus-Christ, que je ne les mette aussitôt à mort, afin que leurs ames descendent aux enfers. Quand l'ennemi entendit Huon parler ainsi, il fut bien aise & lui dit: Ah! Caïn pourquoi m'as-tu tant fait attendre ici, je suis bien réjoui de ton arrivée ici car je n'aurois jamais pu en sortir que tu ne fusses sorti de ce tonneau, ainsi viens & entre dans mon bateau, je te menerai où tu voudras & te passerai très-volontiers au-delà de la mer, afin que tu mette à mort les Chrétiens & Sarrasins pour que leur ames descendent aux enfers. Huon entra alors dans le bateau en se recommandant à la garde de Dieu, & disant à l'ennemi qu'il le passât bien vite, ce qu'il fit, car en moins de deux heures ils se trouvèrent à l'autre

bord. Huon étoit très-surpris d'avoir fait tant de chemin en si peu de tems, il rendit grâces à Dieu de l'avoir sauvé d'un aussi grand danger, il prit congé de l'ennemi, & lui dit de s'en retourner, & qu'avant que trois jours fussent passés il entendroit de ses nouvelles. Alors l'ennemi dit à Huon: Caïn, vas & te dépêches, afin que quand tu seras retourné en enfer tu fasses bonne chère avec nos Maîtres qui desireront ton arrivée avec une grande impatience. Alors Huon partit il étoit toujours en crainte car il pensoit que l'ennemi le poursuivait. Il arriva après une marche assez longue & pénible, à une Ville que l'on nomme Colandres, il fut bien aise de se trouver éloigné de l'ennemi, il marcha si bien qu'il y arriva sur le soir, il entra le mail au col & bien armé dans la Ville de Colandres, dont les habitans tant Payens que Sarrasins, le regardoient passer avec étonnement, à cause qu'ils le voyoient ainsi seul, armé & à pied dans la Ville, il y en eut un d'entr'eux qui lui demanda où il alloit & pourquoi il étoit ainsi à pied seul & armé? Huon lui répondit avec un peu de surprise, je suis Caïn qui par un mouvement de jalousie ai tué mon frère Abel, & Dieu s'est courroucé contre moi, mais avant qu'il soit écoulé peu de tems, j'en prendrai une si grande vengeance, qu'autant que je pourrai trouver d'hommes, de femmes & d'enfans qui croient à la Loi de Jésus-Christ, je les détruirai tous, de manière que les Payens & Sarrasins n'aient plus rien à craindre de leur part. Quand les Payens eurent entendu les discours que leur tenoit Huon, il l'emmènèrent avec eux & lui procurèrent cette nuit, toutes sortes de divertissemens à l'occasion de son arrivée dans leur Ville, & aussi parce qu'ils lui avoient entendu dire qu'il détruiroit tous les Chrétiens qu'il

pourroit rencontrer. Ils se disoient les uns aux autres qu'il étoit arrivé dans une circonstance favorable, puisqu'ils étoient assiégés dès la veille par l'Amiral de Perse. Ils donnèrent un festin somptueux à Huon, ils lui firent servir des mets délicieux & témoignèrent une grande joie de l'avoir avec eux; quand le repas fut fini, on le conduisit dans une chambre qui étoit richement parée, il se coucha & s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Comme Huon témoigna à l'Amiral de Perse, le plaisir qu'il ressentait de le retrouver devant la Ville de Colandres, où il combattoit contre les Payens & les Sarrasins.

Quand l'Amiral de Perse avec sa Flotte eurent quitté Huon qui avoit voulu aller au désert d'Abillant, & qu'après une tempête qu'ils avoient essuyés pendant un jour & demi, la mer fut redevenue calme, ils rassemblèrent leurs vaisseaux & vinrent ensuite arriver au port de la Ville de Colandres, ils furent satisfaits; mais ils regrettoient toujours Huon & principalement Bernard son cousin qui ne pouvoit se consoler, tant il aimoit Huon & tant il craignoit de l'avoir perdu pour ne le revoir jamais; mais il en aura bientôt des nouvelles comme on pourra voir ci-après. Quand l'Amiral & ses gens furent arrivés au port, ils s'armèrent de leur mieux & sortirent de leurs vaisseaux, ils vinrent contre la Ville & livrèrent un très-grand assaut. Les Payens de leur côté s'armèrent aussi & se préparèrent à se défendre. Alors le Gouverneur de la Ville vint vers Huon & lui dit: Allons, Caïn c'est-à-présent qu'il faut que vous montriez ce que vous savez faire, car les Chrétiens sont devant notre Ville, je vous prie de

ne les point épargner, car nous avons une grande confiance en vous. Seigneur, dit Huon, puisque je suis dans votre Ville, vous verrez bientôt ce que je fais faire. Cain, lui dit le Gouverneur, je vous prie de vous mettre à notre tête & nous vous suivrons. Huon lui répondit, Sachez que je les tueraï tous avec le mail que je porte au col; les Payens eurent grande joie, ils se fioient beaucoup à Huon, parce qu'ils croyoient que c'étoit Cain. Huon s'arma & quand il le fut, le Gouverneur lui fit donner un bon cheval sur lequel il monta, ensuite ils sortirent de la Ville & revèrent l'Amiral de Perse qui avoit déjà rangé ses troupes en bataille quand l'Amiral vit que toute l'armée des Sarrasins étoit sortie de la ville, il courut dessus & enfonça les bataillons avec un courage & une intrépidité admirables. Huon voyant que l'Amiral de Perse combattoit si bien, se retira à quartier pour savoir dans quel rang il se mettroit, car il avoit été bien reçu des Sarrasins; mais quand il se fut aperçu que ceux qui étoient débarqués au port étoient de Perse, & qu'il eut reconnu parmi eux l'Amiral de Perse & son cher cousin Bernard, il en eut tant de satisfaction qu'il laissât couler des larmes de joie & remercia N. Seigneur Jésus-Christ de l'heureuse fortune qu'il lui avoit procuré, il dit: Grand Dieu! Je dois bien avoir de la reconnaissance car vous ne refusez jamais votre secours à ceux qui vous aiment & qui vous servent. C'est maintenant que je puis espérer que moyennant votre divin secours je pourrai avoir encore le bonheur de revoir ma chère Esclarmonde que j'ai tant désiré de voir ainsi que Clairette ma chère fille, ainsi parloit Huon en regardant les deux armées.

Comme la Ville de Colandre fut prise par l'Amiral de Perse, après qu'il eut gagné la bataille, & de la grande joie de l'Amiral & de Huon de Bordeaux.

L'Amiral de Perse voyant que tous les Sarrasins étoient sortis de la Ville, fit avancer toutes ces troupes & donna sur eux avec une telle irruption, qu'il y eut de part & d'autre le combat le plus sanglant; mais à la fin, les Sarrasins furent taillés en pièces, car les Chrétiens étoient en plus grand nombre & mieux en ordre que les Sarrasins, ainsi ils furent obligés de céder la victoire à leurs ennemis, ils tournèrent le dos & se sauvèrent tous dans la Ville, Bernard & l'Amiral les poursuivirent & en tuèrent tant que c'étoit une honneur. Enfin, l'Amiral les pressoit si fort qu'il entrât dans la Ville avec eux en frappant sur eux avec tant de fureur que les corps des Payens & des Sarrasins qu'il avoit tués nageoient dans des flots de sang qui couloient dans les rues. Quand l'Amiral vit que la Ville étoit rendue, il ordonna que l'on fit cesser le carnage, & que l'on donnât la vie sauve à ceux qui voudroient croire à la Loi de notre seigneur Jésus-Christ; il y eut un très-grand nombre qui reçurent le Saint Baptême, & il fit tailler en pièces ceux qui ne voulurent pas se rendre. Ainsi fut prise la Ville de Colandres. Huon qui étoit dans la Ville, vint vers le Palais où il trouva l'Amiral, ses Barons & Bernard son cousin, il vint à eux le mail à son col, quand il fut entré dans le Palais, il jeta son casque & salua l'Amiral & toute l'Assemblée. Quand l'Amiral Bernard & les Barons virent Huon, ils ne furent comment lui exprimer la satisfaction & la grande joie qu'ils avoient de le revoir. O! très-heureux & très-vertueux Chevalier! dit l'Amiral à

Huon, votre arrivée m'a tellement réjoui que je n'ose en croire mes yeux, je crains de me tromper. Dieu vous auroit fait la grace de vous tirer du danger auquel vous étiez exposé ainsi que de beaucoup d'autres. Alors l'Amiral embrassa Huon son cousin, Bernard l'embrassa aussi & lui marqua particulièrement le plaisir qu'il avoit de le trouver sain & sauf. L'Amiral lui demanda ensuite qu'il lui fit le plaisir de lui raconter toutes les aventures qu'il avoit eues depuis qu'il avoit quitté leur compagnie. Huon leur raconta particulièrement toutes les circonstances où il s'étoit trouvé, telles que l'on a pu les voir ci-dessus, & la manière dont il s'en étoit retiré sain & sauf.

Quand l'Amiral & les Barons eurent entendu le récit que Huon venoit de leur faire, ils ne pouvoient revenir de la surprise qu'ils avoient de le voir ainsi échappé des mains de l'ennemi; ils rendirent grâces à Dieu de sa toute puissance, Bernard en son particulier ne pouvoit contenir la joie qu'il avoit de revoir son cher cousin Huon. Après que la reconnaissance fut faite & qu'ils se furent donnés réciproquement tous les témoignages possibles de la plus sincère amitié en présence de l'Amiral & des Barons, le Gouverneur qui avoit reçu le Saint Baptême, vint vers Huon, & lui dit: Sire, je vous prie de vouloir bien me recommander auprès de l'Amiral de Perse, car je vous promets en tout honneur de demeurer en cette Ville comme son humble & fidèle serviteur & observerai la Loi Chrétienne que j'ai reçue aujourd'hui par le Sacrement du Baptême. Huon voyant le Gouverneur qui honorablement l'avoit reçu & traité dans son hôtel, vint auprès de l'Amiral & lui dit: Sire, je vous demande qu'il vous plaise accorder à cet homme que

vous voyez ici devant vous la garde de de cette Ville à votre nom & pour vous en rendre hommage. L'Amiral répondit à Huon tout ce que vous desirez & qui peut vous faire plaisir, lui sera accordé à votre considération, Huon en fut aussitôt ses remerciemens à l'Amiral. Le Gouverneur voyant le présent que l'Amiral lui faisoit par égard pour Huon, se jettât à genoux devant l'Amiral, en présence de tous les Barons, & dans cette situation humiliante, il jura de défendre constamment la Ville envers & contre tous ceux qui voudroient l'attaquer & qu'il ne la rendroit à personne qu'à l'Amiral ou à celui à qui il en donneroit commission, ainsi fut prise la Ville de Colandres sur la mer majeure.

Comme l'Amiral de Perse, Huon & toute l'Armée passèrent devant Antioche & par Damas, vinrent ensuite adorer Jésus-Christ au Saint Sépulchre, comme le Roi de Jérusalem les reçut avec plaisir, & comme un Messager du Soudan vint désier l'Amiral de Perse.

Quand l'Amiral de Perse & Huon de Bordeaux virent que la Ville étoit prise & rendu sous le joug de leur obéissance, & qu'il y eurent nommé un Gouverneur, un Prévôt, un Baillif de la part de l'Amiral, ils conversèrent ensemble pour savoir puisqu'ils étoient en terre ferme, s'ils feroient le voyage de Jérusalem, vu qu'ils n'étoient qu'à dix journées d'Antioche par où ils devoient passer, de là à Damas & ensuite à la Sainte Nille de Jérusalem, dans laquelle ils feroient leur offrande. Ils décidèrent que si dans leur passage ils trouvoient quelques Rois ou Amiraux qui voulussent les détourner dans leur chemins, ils étoient assez forts pour

leur résister, qu'ensuite l'Amiral pourroit s'en retourner par terre jusqu'à la rivière d'Euphrate, sur laquelle il retrouveroit un Vaisseau qui le conduiroit à la Ville de Thauris d'où il étoit parti, & que Huon s'en iroit à Jassé, lieu où il trouveroit assez de vaisseau pour retourner en France. Telles furent les décisions qui furent arrêtées par l'Amiral, Huon & tous les Barons & Chevalier de Perse. Quand ils furent décidés entièrement, l'Amiral ordonna que l'on descendit à terre tous les vivres, les Chevaux, les tentes & pavillons & que l'on chargeât les vivres & les équipages sur les mulets, chameaux & dromadaires dont il y en avoit tant qu'il sembloit que ce fut une armée, on eut dit que l'on étoit dans un nouveau monde. Quand les vaisseaux furent tous déchargés les Patrons prièrent congé de l'Amiral de Perse qu'il leur ordonna très expressement de l'attendre sur la rivière d'Euphrate, ce qu'ils firent.

Quand les vaisseaux furent partis & que tout fut préparé pour faire le voyage, l'Amiral fit avertir par tout le pays, que tous Marchands vivandiers conduisissent après l'armée, du pain, du vin, de la viande & du biscuit pour la nourrir. Cette commission fut donnée au nouvel Amiral de Colandre, il s'en acquitta avec bien de la diligence & exactitude. Quand l'Amiral de Perse vit qu'il étoit tems de partir, il fit sonner la trompette dans toute la ville, afin que chacun se trouvât prêt pour partir le matin de la Ville & aller à la suite, ses ordres furent ponctuellement exécutés. Une heure avant que le jour parut, il y avoit une telle bagarre dans la Ville que causoient les préparatifs de l'armée, que l'on auroit pas entendu tonner. L'Amiral & Huon se préparèrent, ils montèrent à cheval, sortirent hors de la Ville & se mirent en campagne pour

aller vers Antioche. Je ne ferai pas le détail de tous les endroits où ils passèrent; mais je dirai seulement que passant par Hierme la baie, ils arrivèrent un Jeudi au soir devant Antioche & ils campèrent auprès de la rivière, & personne de cette Ville ne parut avoir la moindre envie de leur faire du mal, au contraire ils leur vendirent du pain, du vin, de la viande, d'autres choses nécessaires, ce qui fit plaisir à Huon & à l'Amiral, ils en furent bon gré aux habitans d'Antioche, & pour cela ils descendirent à tous les soldats de leur armée de faire aucun tort aux habitans; quand ce vint au lendemain matin, ils se mirent en ce chemin pour aller à Damas, chemin faisant ils prirent plusieurs Villes & Châteaux qu'ils réduisirent sous le joug de leur obéissance. Ils faisoient mourir incontinent ceux qui, après s'être rendus par force, ne vouloient point croire en Jésus-Christ. Quand ils furent arrivés à Damas ils campèrent dans les Jardins malgré les habitans, ils les forcèrent même à leur apporter des vivres, on leur en apporta, tant on les redoutoit & tant on appréhendoit qu'il ne fourageassent les Jardins; ainsi ils passèrent la nuit dans cet endroit. Le lendemain matin ils se remirent en route pour aller à Jérusalem, & pendant ce voyage ils eurent encore bien des rencontres & des batailles à soutenir mais ils étoient si forts & si nombreux, qu'ils ne trouvèrent personne qui osât s'opposer à leur passage. Ils parvinrent après de grande journées de marche à Nappelouse, où ils passèrent la nuit. Le lendemain l'Amiral, Huon, plusieurs Barons & plus de quatre mille Chevaliers, Chrétiens quittèrent le corps de l'armée & partirent de Nappelouse pour aller à Jérusalem, ils y arrivèrent environ à l'heure de midi, & ils furent reçus avec grande

joie par le Roi Thibaut & le Patriarche auxquels avoient été confiées la garde & la sûreté de la ville de la part des Empereurs Charlemagne & Constantin, lorsqu'ils entrèrent la conquête. L'Amiral de Perse, le Duc Huon de Bordeaux, Bernard & les autres Barons allèrent baiser & adorer le Saint Sépulchre; ils y firent leurs offrandes. Ils allèrent ensuite visiter le temple de Salomon, celui de Saint Siméon, & ils firent des stations dans les lieux Saints de la ville, avec beaucoup de respect & de dévotion; après qu'ils eurent fait leurs prières visité tous les Temples Saints, ils revinrent au Palais du Roi de Jérusalem, qui leur témoigna bien le plaisir qu'il ressentoit de leur arrivée.

Comme Huon prit congé de l'Amiral & des Barons de Perse, s'embarqua au Port de Thésaire & arriva à Marseille sans trouver aucune aventure.

Quand l'Amiral eut entendu Huon, il lui dit; Mon cher ami, je vous fais bon gré de tout ce que vous m'avez dit. Vous pouvez vous confier à ma parole, & si vous vous trouvez dans quelque affaire où vous ne puissiez vous accommoder avec l'Empereur, je tiendrai les promesses que je vous ai données & viendrai moi-même pour vous secourir. Je vous remercie & je me souviendrai toujours des grandes obligations dont je vous suis redevable. L'Amiral prit Huon par la main & lui dit: Je vois bien qu'il faut nous séparer, j'en suis bien fâché; mais puisqu'il le faut ainsi, il faut bien nous y conformer. Je suis bien certain qu'il vous tarde d'être sorti d'ici; je ne fais quels présens vous faire pour tous les bienfaits que j'ai reçu de vous; le chemin que nous allons prendre est bien opposé. Le vôtre est par mer

& le mien par terre. Vous trouverez au Port de Thésaire un très-beau vaisseau qui a été pris par nos troupes sur le Soudan, je vous en fais présent & vous pourrez monter dessus pour vous en retourner. Je vous prie d'accepter en outre dix sommiers chargés d'or & dix autres chargés d'étoffes de soie; vous pourrez emmener avec vous tous les Français qui nous ont suivi dans l'armée, quand nous sommes sortis de Jérusalem, ils pourront s'en retourner dans leurs pays avec vous, & quand vous serez parti, je m'en retournerai en Perse. Je vous remercie de la bonté que vous me témoignez & des présens que vous me faites. Alors l'Amiral fit amener les sommiers chargés & les fit conduire au Port de Thésaire, il les fit monter dans le vaisseau qu'il avoit donné à Huon, il fit venir ensuite les Pèlerins Français qu'il remit à Huon pour le servir & l'accompagner; il leur fit donner de très-riches présens dont ils furent bien joyeux & lui firent de grands remerciements; car ils avoient plus d'argent pour s'en retourner qu'ils n'en avoient apporté quand ils partirent de France. Ils promirent à Huon qu'ils lui rendroient tous les services qui dépendroient d'eux & ne le quitteroient point qu'il n'eût achevé toutes ses entreprises. Huon fit préparer ce qui étoit nécessaire pour son départ & n'oublia pas de faire porter dans son vaisseau la grande patte du Griffon qu'il avoit tué. L'Amiral de Perse, les Maréchaux & les Connétables de l'Armée ainsi que les Barons montèrent à cheval & conduisirent Huon jusqu'au port du Thésaire, où ils trouvèrent le vaisseau chargé & garni de vivres & de tout ce qui lui appartenoit. Alors Huon prit congé les larmes aux yeux, de l'Amiral de Perse & de tous les Barons, qui furent tous fâchés de son

depart. ils rejoignirent l'armée devant la ville d'Acre; pendant leur chemin ils s'entretenoient des grandes actions & du courage de Huon de Bordeaux; ils rejoignirent bientôt l'armée, & il fut ordonné que chacun se tint prêt pour partir le lendemain matin; ces ordres furent exactement observés & le lendemain l'Amiral partit avec toutes ses troupes pour retourner en Perse &, il trouva en arrivant auprès de la rivière d'Euphrate, tous les vaisseaux qu'il avoit ordonné que l'on y mit à l'ancre: il fit embarquer toute son armée & mettre à la voile pour retourner en Perse. D'autre part, Huon & Bernard son cousin, plusieurs Chevaliers & Ecuyers français s'embarquèrent & firent lever les ancres & mett. e à la voile, ils eurent un vent si favorable, qu'ils passèrent sans aucun risque devant Rhodès & Candie, ils cotoyèrent les isles de Sicile, de Corephie, de Sardaigne; enfin, ils naviguèrent tant qu'ils arrivèrent sans aucun danger au port de Marseille, où ils débarquèrent & déchargèrent leur vaisseau, & quand ils en eurent tiré tout ce qu'ils desiroient, Huon fit présent du vaisseau au Patron qui l'avoit conduit. Celui-ci lui fit ses remerciemens & se trouva bien riche. Ils entrèrent dans la ville où ils se reposèrent pendant huit jours.

Comme le Seigneur de Clugny plaça en embuscade des gens armés entre Mâcon & Tournus, contre le neveu de l'Empereur, qui le détruisirent lui & ses gens, & comme l'Empereur indigné voulut faire brûler Esclarmonde & pendre trois cents prisonniers de Bordeaux.

CE chapitre traite comment Bernard quitta le Seigneur de Clugny pour aller chercher Huon son neveu. Ce Sei-

gneur de Clugny étoit bien fâché de ne savoir aucunes nouvelles ni de l'un ni de l'autre. Toute la consolation qu'il avoit étoit dans la belle Clairette qu'il faisoit élever & qui promettoit beaucoup, car elle étoit très-belle & d'un caractère si doux, qu'on pouvoit la comparer à une colombe, elle possédoit en outre de rares qualités & beaucoup de sagesse. Quand il pensoit d'ailleurs à l'affreuse situation dans laquelle se trouvoit réduite sa chère nièce Esclarmonde qui étoit renfermée dans une obscure & étroite prison, en grande pauvreté & misère; il étoit partagé par la colère & le chagrin. Un jour il lui fut rapporté par un homme respectable qui venoit de Saint Jacques & qui avoit passé par Bordeaux, que le neveu de l'Empereur devoit partir pour aller à Mayence auprès de l'Empereur Thierry, son oncle, & qu'il emmenoit avec lui un grand nombre de bourgeois de la ville de Bordeaux, pour les mettre en prison, parce qu'ils avoient osé réclamer Huon, leur Seigneur, & qu'il emmeneroit aussi avec lui tout l'argent du tribut que chaque habitant du pays de Bordeaux rendoit à l'Empereur par chaque année.

Quand le bon Abbé de Clugny fut averti de la venue du neveu de l'Empereur, qu'il regardoit comme son plus cruel ennemi, il assembla un grand nombre de nobles & vaillans Chevaliers, dont la plupart étoient de la noble famille du Duc de Bourgogne, qui pour lors étoit père de Girard de Roussillon, qui n'avoit encore que trois ans. Ils s'assemblèrent en quantité sous les ordres de l'Abbé de Clugny, qui mit à leur tête un Seigneur qui avoit nom Duverger. Ce Capitaine plaça ses espions dans tous les endroits où il savoit que le neveu de l'Empereur devoit passer. Il lui vint des nouvelles certaines qu'il

étoit logé à Mâcon, & que le lendemain il devoit en partir pour venir à Tournus. Alors le Seigneur Duverger & plusieurs autres, par le commandement de l'Abbé de Clugny, furent se mettre en embuscade dans une vallée qui est située entre Mâcon & Tournus. Ils virent les Allemands qui descendoient du haut de la montagne, & qui étoient au nombre de deux mille chevaux; mais le Seigneur Duverger en avoit à conduire plus de trois mille capables tous de se défendre, & qui furent bien réjouis d'entendre dire que les ennemis approchoient. Ils avoient déjà passés la première embuscade & ils descendoient dans la vallée, quand ceux qui étoient dans la première embuscade & ceux de la dernière sentirent qu'il étoit tems d'attaquer leurs ennemis; ils se jetèrent sur eux avec tant de précipitation qu'en peu de tems ils taillèrent en pièces une grande partie, car il n'en échappa pas un seul qui ne fut tué ou fait prisonnier. Ils ne pouvoient se sauver en aucune manière, car ils étoient bornés d'un côté par une montagne & de l'autre par la rivière de Saône; ils étoient investis devant & derrière par leurs ennemis; cette journée coûta la vie au neveu de l'Empereur qui étoit un très-beau Chevalier. L'empereur l'avoit envoyé à Bordeaux pour être Gouverneur de tout le pays, il y avoit été pendant environ quarante ans. Après la bataille finie, le Seigneur Duverger fit prendre le corps du neveu de l'Empereur & le fit enterrer dans l'église cathédrale de Tournus, où ils arrivèrent avec tous leurs prisonniers qui étoient bien environ huit cent; ceux qui avoient été amenés de Bordeaux étoient bien réjouis de se voir échappés des mains des Allemands.

Après cette déroute faite, ils retournèrent à Clugny où ils furent bien reçus

par l'Abbé & tout le couvent. Le Seigneur Duverger leur raconta de quelle manière il s'y étoit pris pour attaquer les ennemis; le butin fut ensuite partagé à tous ceux qui avoient été à la bataille, car l'Abbé de Clugny avoit fait rester environ mille hommes dans la ville pour la garder. Les nouvelles de cette défaite furent bientôt portées jusqu'à l'Empereur Thierry qui étoit à Mayence; au récit de ces tristes nouvelles, il regretta beaucoup la perte de son neveu qu'il aimoit tendrement, il en avoit un chagrin si grand auquel s'unissoit la colère, qu'il fut trois jours sans vouloir sortir de sa chambre. Le quatrième jour il fit venir tous ses Barons & son cousin auxquels il témoigna tout son chagrin & la colère qu'il avoit contre Huon & jura de s'en venger à tel prix que ce fût. Il dit ensuite, puisque je ne peux me venger sur lui, je m'en prendrai à sa femme Esclarmonde & à trois cents hommes que je tiens prisonniers & que j'ai fait amener de la ville de Bordeaux. Je jure au nom du Dieu qui me forma à sa ressemblance, que je ne boirai ni ne mangerai & ne ferai point satisfait, que je n'aye fait brûler toute vive son épouse Esclarmonde, & fait pendre & étrangler les trois cents prisonniers de Bordeaux; je veux aussi que chacun de vous sache que le premier qui m'en parlera, s'attirera pour toujours ma haine & mon indignation. Les Barons ayant entendu le serment que venoit de faire l'Empereur Thierry, il n'y en eut pas un seul qui fut assez hardi pour répliquer. L'Empereur ordonna aussi-tôt qu'on ramassât une grande quantité de bois, qu'on le portât sur une petite montagne qui étoit à une petite distance de la ville, & qu'on y dressât un bûcher, il voulut aussi que l'on élevât des potences pour pendre les trois cents

prisonniers. Son commandement fut bientôt exécuté; car on y mena plus de dix voitures de bois, la Dame Esclarmonde fut ensuite menée par quatre soldats, on voyoit venir après, les prisonniers que l'on maltraitoit beaucoup le long du chemin.

Esclarmonde voyant qu'on la conduisoit au supplice, pouffoit des sanglots douloureux, & regrettant son cher Huon, elle disoit: Mon cher ami, c'est donc à cette fois qu'il faut nous séparer, elle réclamoit ensuite Notre-Seigneur Jésus-Christ, en le priant d'avoir pitié d'elle & de vouloir mettre son ame dans son saint Paradis, elle traversa ainsi la ville en fondant en larmes. Alors les Dames & Demoiselles sortirent toutes de leurs maisons pour regarder passer la triste compagnie que l'on conduisoit à la mort; elles disoient tout haut: Ah! chère Dame, qu'est devenue votre grande beauté, comme votre visage est maintenant pâle & défiguré? que sont devenus ces beaux cheveux si artistement arrangés? que de chagrin nous avons de vous voir dans un état si déplorable. Hélas! si nous pouvions nous y opposer, que ce seroit avec grand courage que nous le ferions. Ainsi Esclarmonde étoit regrettée par tous les endroits de la ville par où elle passoit. Les trois cents Gentilshommes passèrent après. L'Empereur Thierry & ses Barons venoient ensuite, il faisoit précipiter la marche, tant il desiroit la mort d'Esclarmonde & des prisonniers de Bordeaux, tant il desiroit venger la mort de son neveu & de ses gens qui avoient été tués dans l'embuscade du bon Seigneur de Clugny. Quand ils furent sortis de la ville de Mayence, le Duc Hildebert qui étoit proche parent de l'Empereur Thierry, arriva comme la noble Dame Esclarmonde venoit de sortir de la ville, il vit qu'on

la maltraitoit & l'ayant reconnu, il pria ceux qui la conduisoient d'aller un peu plus doucement, jusqu'à ce que l'Empereur fut passé, ils le firent bien volontiers. Quand la noble Dame Esclarmonde entendit le Duc, elle eut un peu d'espérance & tout en pleurant, elle tourna ses regards du côté du Duc & lui dit: Ah! très-noble Prince, ayez compassion de mon triste état, car je n'ai point fait de crime qui doive mériter la mort. Quand le Duc Hildebert entendit parler cette triste Dame, il eut le cœur tellement resserré par la douleur qu'il lui fut impossible de répondre un seul mot. Il piqua son cheval & vint auprès de l'Empereur qui venoit derrière, après que les trois cents prisonniers dont il avoit pitié, furent passés, il vint au-devant de l'Empereur & s'en étant approché, il lui dit les larmes aux yeux: O très-noble Empereur! je vous conjure en l'honneur de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, de vouloir bien vous laisser toucher aux lamentations tristes & douloureuses de cette malheureuse compagnie que vous voulez faire mourir en ce jour. Vous savez que nous sommes dans la Sainte Quarantaine, ainsi je vous demande en grace de les laisser vivre jusqu'à ce que Pâques soit passé; je vous en prie au nom des services que moi & les miens vous avons rendus. Il me semble que vous avez tort de vouloir vous venger sur cette noble Dame qui ne vous a offensé en aucune manière. Vous les avez chassés de leurs terres & seigneuries, vous en jouissez & vous en recevez les revenus; cela ne devroit-il donc pas vous suffire, sans vouloir encore pour satisfaire votre vengeance, faire mourir cette adorable Dame. Je crains que vous n'attiriez sur vous la colère de Dieu, si vous faites une aussi méchante action. Quand l'Empereur Thierry eut

entendu le Duc Hildebert son cousin-germain, il lui dit très-brusquement: cousin, j'ai bien compris tout ce que vous m'avez dit, mais je vous réponds en deux mots, que quand tous les prêtres de mon Empire seroient ici à me prêcher pendant un an & qu'ils me prieroient d'accorder la vie à cette Dame & à tous ceux qui doivent mourir avec elle, encore n'en ferai-je rien: ainsi il est inutile que vous m'en parliez davantage; car je jure par ma barbe, que puisque je n'ai pu me venger contre Huon son mari, je ne boirai ni ne mangerai que je n'aye vu auparavant brûler le corps de cette Dame, & que je n'aye fait pendre & étrangler tous les prisonniers qui sont avec elle; car je ne puis calmer autrement la colère que j'ai contre Huon & le chagrin que j'ai de la mort de mon fils & de mes neveux.

Le Duc Hildebert voyant que l'Empereur ne vouloit pas se désister de son cruel & malheureux dessein, fut bien fâché, & tournant bride à son cheval, il s'en alla sans rien dire de plus à l'Empereur. Ainsi il s'en retourna le cœur saisi & oppressé par la douleur. L'Empereur Thierry ordonna ensuite qu'on se dépêchât d'avancer la marche qu'il trouvoit trop lente. Il s'arrêta dans la grande plaine, d'où l'on pouvoit voir de la ville même, brûler Esclarmonde sur la montagne où le bûcher étoit préparé. Quand la Dame vit le lieu du supplice, elle poussa un cri douloureux & se réclama à Dieu, en disant: Seigneur tout-puissant, vous savez que j'ai reçu le Baptême pour embrasser votre sainte Loi dans laquelle je veux mourir. Je sens bien que mes jours vont finir, ainsi je vous prie très-humblement d'avoir pitié de mon ame & de vouloir bien conserver les jours de mon cher ami & de ma fille Clairette. Telles étoient les plaintes de l'infortunée

Esclarmonde lorsqu'elle étoit à genoux & attachée au poteau où elle attendoit la mort. Nous parlerons dans le chapitre suivant du Roi Oberon & de sa Cour.

Comme le noble Roi Oberon envoya deus de ses Chevaliers, savoir: Malebron & Gloriand pour délivrer la Duchesse Esclarmonde, & les trois cents Chevaliers.

ON voit dans ce chapitre que le jour auquel Esclarmonde devoit être brûlée, le Roi Oberon étoit dans son palais de Montmur, où il tenoit sa cour; car sa mère la Dame de l'isle Célée y étoit. Il y avoit aussi la noble Reine Morgue, la Fée, Mademoiselle Trauffine, sa nièce & aussi un grand nombre d'autres Fées; il y avoit beaucoup de divertissemens.

Oberon étoit assis sur un riche trône, il étoit tout brodé en or & garni de pierres précieuses. Comme il étoit sur son trône, il commença à réfléchir, des larmes coulèrent de ses yeux, & il étoit plongé dans un profond chagrin.

Quand les Reines, Dames & Demoiselles qui étoient à sa cour, le virent si triste & répandre tant de pleurs, elles en furent bieu surprises ainsi que les Chevaliers Gloriand & Malebron qui étoient très-bien reçus à la cour du Roi Oberon.

Gloriand demanda au Roi & lui dit: Sire, quel est l'homme au monde qui a eu la hardiesse de faire quelque chose qui vous déplaît & vous cause tout le chagrin dont nous vous voyons accablé? Le Roi lui répondit; tout le chagrin que vous voyez en moi, est à l'égard de la pauvre Esclarmonde, femme d'Huon mon ami; elle est maintenant sortie des portes de Mayence, on la conduit sur une montagne où l'Empereur Thierry a fait élever un bûcher où elle doit être brûlée aujourd'hui.

d'hui, il veut aussi faire pendre trois cents prisonniers avec elle, & si je ne les puis secourir, j'en serois bien fâché par rapport à Huon qui a repassé la mer & est maintenant en chemin pour revenir. Il a eu depuis son départ bien des aventures différentes; il n'y a personne dans tout l'Univers qui ait voyagé comme lui, & qui ait supporté autant de peines, de traverses & de misères; le détail en seroit trop long à faire. Maintenant qu'il pense avoir un peu de repos & retrouver vivante sa chère Esclarmonde, n'auroit-il pas le plus juste sujet de mourir de chagrin.

Gloriand & Malebron ayant entendu le récit que venoit de leur faire le Roi Oberon, ils prièrent instamment le Roi & lui dirent: Grand Roi, nous vous prions de vouloir bien secourir cette Dame, pour l'amour d'Huon votre ami & son époux. Gloriand, dit le Roi, je ne le puis faire; mais je veux bien que dès-à-présent vous partiez pour aller secourir cette Dame & ceux que l'on veut faire mourir avec elle. Vous direz de ma part à l'Empereur Thierry de ne pas être assez hardi pour faire le moindre mal à cette Dame ni à personne de sa compagnie, & que je veux qu'il leur laisse la vie jusqu'à ce que le saint jour de Pâques soit passé, je veux aussi qu'il fasse reconduire dans la ville de Mayence, les trois cents prisonniers avec la Dame; je veux aussi qu'il lui fasse donner un appartement tel qu'elle le demandera, qu'il la fasse baigner & nettoyer, & lui fasse donner quatre nobles Demoiselles pour la servir & accompagner, & que je veux qu'elle soit nourrie comme sa propre fille, qu'il veille aussi à ce que l'on ait beaucoup de soin des prisonniers; dites-lui bien que s'il n'observe pas mes commandemens, il me le payera cher. Gloriand & Malebron prirent congé du noble Roi Oberon, tous

les Chevaliers & Dames qui étoient présents, souhaitèrent qu'ils fussent bientôt arrivés au lieu & place où la Duchesse Esclarmonde étoit en pleurs & lamentations, agenouillée devant le bûcher, & attendant une mort prochaine, si elle n'eût été bientôt secourue, car on l'avoit déjà prise & on l'attachoit au poteau. Gloriand & Malebron arrivèrent comme la foudre, & ne furent vus de personne excepté d'Esclarmonde. Quand ils y furent arrivés & qu'ils virent le feu allumé, ils se saisirent des gens qui vouloient y jeter la Dame, & les jetèrent eux-mêmes au milieu des flammes où ils furent bientôt brûlés, ils en jetèrent encore beaucoup d'autres, dont plusieurs de ceux qui étoient présents eurent une telle frayeur qu'ils se sauvèrent & il n'y en resta pas un seul sur la place. Les deux Chevaliers vinrent ensuite vers la Dame & lui dirent: Dame très-aimable, nous sommes envoyés pour vous tirer du danger où vous êtes. Seigneurs, leur répondit Esclarmonde, ce n'est pas la première fois que le noble Roi Oberon nous a donné du secours à moi & à Huon mon mari, que Dieu par sa grace veuille bien l'en récompenser. Réjouissez-vous, dit Gloriand, dans peu de tems vous reverrez votre mari, il a passé la mer & il est en chemin pour revenir. Quand Esclarmonde entendit Gloriand, elle fut si ravie qu'elle ne savoit quoi lui répondre; enfin, reprenant ses sens, elle lui dit: cher Gloriand, je dois bien vous chérir & vous aimer de ce que vous me donnez de si heureuses nouvelles. Alors Gloriand & Malebron dirent à Esclarmonde, reposez-vous un peu ici jusqu'à ce que nous ayons délivrés les prisonniers que l'on conduit à la mort & que nous espérons ramener auprès de vous. Ils partirent & laissèrent Esclarmonde qui se mit à genoux,

& levant les yeux & les mains au Ciel, elle rendit grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ du secours qu'il vouloit bien lui envoyer par le moyen du Roi Oberon. Gloriand & Malebron après avoir quitté la Dame, vinrent à l'endroit où étoient plantées les potences, ils délièrent & délivrèrent les trois cents prisonniers. Ils tuèrent plusieurs des gens qui étoient commis pour les pendre. Quand ils virent que les deux Chevaliers en détruisoient un si grand nombre, ils ne savoient que devenir & se crurent attaqués par une armée des plus nombreuse, tant les deux Chevaliers caufoient de destruction. La peur s'empara de leurs esprits & ils prirent la fuite du côté de l'Empereur, qui fut bien surpris de cette déroute. On lui avoit déjà dit que la Duchesse Esclarmonde étoit délivrée, & que l'on ne savoit pas qui étoient ceux qui l'avoient mise en liberté; mais qu'ils étoient venus comme la foudre. L'Empereur Thierry jeta de nouveau ses regards sur la montagne & vit que tout le peuple qui y étoit alle pour voir pendre les trois cents prisonniers, s'en revenoit vers lui en faisant à perte haleine, & lorsqu'ils furent arrivés devant lui, ils lui racontèrent tout ce qu'ils avoient vu & entendu, ce qui causa une frayeur mortelle à l'Empereur & à ses Barons qui étoient autour de lui.

Ah! Sire, dit le Duc d'Autriche, il auroit mieux valu vous en rapporter au Duc Hildebert votre cousin, qu'à votre ressentiment. Sachez que vous avez beaucoup courroucé Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir voulu faire une action si cruelle & si injuste, principalement dans le tems de la sainte Quarantaine. Quand les deux Chevaliers Gloriand & Malebron eurent délivré Esclarmonde & les trois cents prisonniers, il les amenèrent vers

l'Empereur & ne se firent voir qu'eux deux. Quand l'Empereur vit la Dame & les prisonniers devant lui, & que ce n'étoit que par deux Chevaliers armés qu'ils se voyoient en liberté, il n'eut pas tant de crainte qu'auparavant, & leur dit avec fiereté, comment avez-vous été assez hardis pour oser délivrer ceux que j'avois condamné à la mort? Ainsi je vous fais savoir que je ne boirai ni ne mangrai qu'auparavant je ne vous aie fait pendre & étrangler, ensuite je ferai brûler Esclarmonde. Alors Gloriand & Malebron levèrent la visière de leurs casques; dès qu'ils eurent découvert leur visage, on apperçut qu'ils étoient deux chevaliers d'une rare beauté. Alors Gloriand dit hardiment à l'Empereur Thierry, Sire, nous faisons bien peu de cas de vous & de vos menaces; mais faites attention à ce que le noble & puissant Roi Oberon nous a chargé de vous ordonner de sa part, & tremblez pour vos jours, si vous ne vous conformez en tout à ses commandemens. le Roi Oberon vous enjoint expressément de ne faire aucun mal à cette noble Dame, ni à tous les prisonniers qui sont avec elle ici présents, avant que Pâques soit passé; vous aurez soin de faire donner à cette Dame dans votre hôtel une chambre bien garnie & vous lui donnerez aussi des Dames & Demoiselles pour l'accompagner & la servir honorablement comme si elle étoit votre propre fille. Pour ce qui concerne les prisonniers, vous les ferez revêtir & nourrir comme s'ils étoient Chevaliers de votre Cour. Prenez garde de faire autrement, car si vous n'exécutez pas ce que je viens de vous prescrire, il n'y a personne sur la terre qui puisse vous préserver de la mort. Tels sont les ordres que vous donne le noble Roi Oberon qui est le souverain seigneur du Royaume de Féerie. Quand

L'Empereur Thierry entendit Gloriant, le Chevalier & Malebron qui, devant lui, étoient tous armés l'épée teinte du sang des Allemands qu'ils avoient tués, il en fut si fâché & en eut une si grande terreur, qu'il se tourna vers ses Barons & leur dit : Seigneurs, je vous prie de me donner avis sur ce que je dois faire. Vous pouvez bien avoir oui parler du Roi Oberon & de sa puissance qui est très-grande, ce qui fait que je le redoute beaucoup; vous pouvez voir comme par deux Chevaliers seulement ont été réchappés ceux que j'avois condamné à la mort & quelle destruction ils ont faite des gens que j'avois chargé d'exécuter mes ordres pour cela. D'autre part, il me mande par les deux Chevaliers, de conserver & avoir bien soin de la Dame & des prisonniers qui sont avec elle, & que je ne sois pas assez hardi pour leur faire aucun mal avant que Pâques soit passé. Un ancien Chevalier s'avança & dit à l'Empereur; Sire, sachez que le Roi Oberon est bien puissant & vertueux, car il n'y a rien au monde dont il ne soit instruit; joint à cela toutes les fois qu'il lui vient à plaisir, il se trouve où il desiré être, avec un aussi grand nombre de gens qu'il en veut avoir. Et croyez certainement que si vous allez contre ses volontés, les deux Chevaliers qui vous sont apparus, sont assez puissans pour vous détruire sans que le Roi Oberon s'en mêle, & pour cela je pense que vous répondiez aux deux Chevaliers, que vous exécuterez ponctuellement tout ce que le Roi Oberon vous a ordonné. Tous les Barons engagèrent l'Empereur à suivre cet avis.

Quand l'Empereur Thierry eut entendu ses Barons lui parler ainsi, il retourna parler aux deux Chevaliers féés & leur dit : Seigneurs, vous direz au Roi Oberon de ma part que je le salue bien respectueuse-

ment, que j'accomplirai tant qu'il me sera possible tout ce qu'il m'a recommandé par votre ministère. Sire, dit Gloriant, si vous le faites comme vous le dites, le noble Roi Oberon vous regardera pour son ami; de notre côté nous vous recommandons à Dieu. Alors disparurent les deux Chevaliers d'une manière prompte que l'Empereur & ceux qui étoient-là, ne furent que dire de leur départ. Gloriant & Malebron partirent avec tant de précipitation qu'en peu de tems ils arrivèrent à Montmur, où ils trouvèrent le noble Roi Oberon auquel ils racontèrent tout ce qu'ils avoient fait & qu'à l'instant la Dame Esclarmonde & les gens de Huon étoient en liberté & étoient traités comme il l'avoit ordonné. Il lui dirent qu'avant un mois ils paieront bien cher les aîles qu'il leur donnera; car avant qu'il soit un mois passé, il leur fera souffrir de nouveaux maux par la haine qu'il garde dans son cœur à l'égard d'Huon; il les fera remettre en prison où ils seront en grande misère, & quand Pâques viendra, il voudra faire brûler Esclarmonde & faire mourir tous ceux qui sont en prison avec elle, & ne pourront en s'échapper s'ils ne sont secourus. Sire, dit Gloriant, cependant je ne crois pas que l'Empereur ose le penser. Gloriant, dit le Roi Oberon, sachez que la grande haine qui est en son cœur l'excitera à le faire. Nous parlerons maintenant de l'Empereur Thierry.

Comme l'Empereur fit habiller Esclarmonde ainsi que les prisonniers; comme un mois après il les fit tous remettre ensuite en prison.

Quand les deux Chevaliers Gloriant & Malebron furent partis de la présence de l'Empereur & qu'ils furent revenus

vous dans Mayence, l'Empereur fit ramener Esclarmonde & les prisonniers, tous les Bourgeois & les Dames de la ville surner bien charmés du bonheur que la Dame & ceux qui étoient avec elle venoient d'avoir, d'être échappés au supplice auquel ils étoient condamnés. L'Empereur fit conduire Esclarmonde dans son palais, & lui fit préparer des chambres telles que son rang méritoit, il lui donna ensuite quatre femmes-de-chambre pour la servir; il la fit parer & richement habiller comme si elle eut été sa propre fille; sa beauté reparut bientôt. Les trois cents prisonniers eurent de fort belles chambres, & furent habillés comme il convient; ils eurent autant de liberté que les gens de l'Empereur, parce qu'il leur avoit donné toute liberté. Mais trois semaines furent à peine écoulées, que la grande haine que l'Empereur conservoit pour la Dame Esclarmonde & les prisonniers, se ranima de nouveau, & fit tourner le peu de satisfaction qu'ils avoient eu, en des tourmens affreux; il jura sur son Dieu que malgré le Roi Oberon, & pour telle chose qui dût lui arriver, il ne seroit pas content qu'il ne les eût tous fait mettre en prison, & que dès que Pâques seroit passé, il seroit brûler la Dame & pendre tous les prisonniers, & prendroit vengeance contre eux, par rapport à la haine qu'il ne pouvoit étouffer dans son cœur contre Huon, qu'il prétendoit lui avoir fait beaucoup de mal, & il ne pouvoit l'oublier. Quand il eut dit cela, il ordonna à ses gens d'aller prendre Esclarmonde pour la remettre en prison avec les trois cents Chevaliers, comme ils y avoient été auparavant. Ses gens exécutèrent ses ordres sur-le-champ, Esclarmonde & les autres prisonniers furent saisis d'une grande terreur, & ils se dirent les uns aux autres,

c'est pour cette fois que notre mort est certaine. Esclarmonde de son côté, se mit à pleurer & regretter son cher mari Huon, en disant : Ah! cher ami, que vous tardez à venir; je crains bien que vous n'arriviez pas à tems, & que mon supplice ne soit accompli : que je dois donc maudire l'heure où je suis née, car de ma vie je n'ai effuyé tant de douleur & de chagrin. Il vaudroit mieux pour moi que je fusse morte, que de passer ainsi mes jours dans une affreuse prison. Elle se recommandoit à Dieu, & le prioit de vouloir bien prendre pitié d'elle. Ainsi comme vous le pouvez voir, la pauvre Esclarmonde & les trois cents prisonniers furent remis en prison où il souffrirent bien des peines & de la misère, car ils n'avoient pour toute nourriture que du pain d'orge & de l'eau. Nous parlerons maintenant d'Huon qui étoit arrivé à Marseille.

Comme Huon partit de Marseille, & vint trouver l'Abbé de Clugny son oncle, auquel il ne se fit pas connoître sur-le-champ, & après il se fit reconnoître à son oncle & à sa fille Clairette.

Après que le noble Huon de Bordeaux eut séjourné quelque tems à Marseille, il apprêta son équipage, fit acheter des mulcts & des chevaux pour lui & pour tous ceux qui étoient avec lui, il fit charger ses bêtes de somme & n'oublia pas la patte du Griffon qui étoit très-grosse, il la fit envelopper afin qu'elle ne fût pas vue de tout le monde. Quand il eut fait préparer & charger tout ce dont il avoit besoin, il partit de Marseille, & après avoir traversé la Provence, il vint dans le Mâconnais, & arriva le mardi au soir dans la ville de Tournus, & quand il y fut arrivé, & qu'ils eurent soupé, il appella

Bernard, & lui dit: mon cher cousin, je vous prie de me faire le plaisir de m'attendre ici, car je veux aller voir mon oncle l'Abbé de Clugny & ma fille Clairette qu'il y a long tems que je desire voir, j'irai étant déguisé sous l'habit de Pélerin, & reviendrai ensuite vous retrouver. Sire, dit Bernard, tout ce qui peut vous faire plaisir nous en fait pareillement. Ils soupèrent & furent ensuite se coucher. Le lendemain matin Huon s'habilla en Pélerin, il prit l'écharpe & le bourdon, & tout l'ajustement, & ensuite il se botta; il avoit la barbe & les cheveux très-longs, ce qui le faisoit beaucoup ressembler aux Pélerins. Quand Bernard & ses compagnons le virent ainsi arrangé, ils se prirent à rire & lui dirent: Sire, on voit bien à votre façon d'agir que vous êtes de bonne famille, il me semble que si vous vouliez faire un peu trembler le bâton, vous n'auriez pas beaucoup de peine à faire sortir l'argent des bourses de ces petites femmelettes. Huon l'ayant entendu ne put s'empêcher d'en rire, il prit congé de Bernard & de ses compagnons, puis il partit tout seul & ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Clugny. Dès qu'il fut arrivé; il alla frapper à la porte de l'Abbaye, il appella le portier, & lui dit: Ami, je vous prie de me vouloir laisser entrer ici. Le portier ayant ouvert la porte, considéra attentivement Huon, & dit en lui-même qu'il n'avoit jamais vu un plus bel homme & mieux accompli; il dit à Huon, beau Pélerin, vous pouvez entrer. Alors Huon entra, & dit au portier: Ami, sachez que je viens au-de-là de la mer, & que j'ai été baiser le Saint Sépulcre, où j'ai souffert bien des peines; j'ai connu autrefois l'Abbé de cette Abbaye, & je ne voulois pas passer sans le voir ni sans lui parler; je vous prie de me faire le plaisir de me conduire vers

lui, il me reconnoîtra bientôt. Sire, lui répondit le portier, comme vous me paroissez être d'une famille honnête, ainsi vous pouvez librement parcourir cet hôtel, & vous trouverez certainement l'Abbé notre bon Seigneur, qui converse dans une salle avec ses religieux; je suis bien persuadé, comme vous êtes connu de lui, qu'il vous recevra très-bien, car c'est un homme des plus sages que l'on puisse trouver au-de-là de la mer. Ami, dit Huon, votre politesse pourra vous être avantageuse. Alors Huon quitta le portier & s'en alla dans la salle où il trouva l'Abbé, qui causoit avec ses Religieux. Huon salua le bon Abbé & sa compagnie. Ami, dit l'Abbé à Huon, soyez le bien venu, je vous prie de me dire d'où vous venez? Sire, dit Huon, sachez que je viens d'au-de-là de la mer, & que j'ai été à la Sainte ville de Jérusalem, où j'ai baïsé le saint Sépulcre dans lequel Notre-Seigneur a été mis après avoir été crucifié; j'ai été au-de-là de la mer environ six ans; le sujet pour lequel je suis venu, est parce que j'ai trouvé un Chevalier à-peu-près de mon âge, qui se nomme Huon de Bordeaux, & se dit être votre neveu. Quand il eut appris que je parlois pour ce pays, il me chargea de vous le recommander, je suis venu vers vous pour accomplir mon message; car nous nous sommes trouvés en plusieurs batailles, & nous nous aimions beaucoup. Quand le bon Abbé de Clugny eut entendu le Pélerin, des larmes lui tombèrent des yeux; il dit ensuite, ami, je pense que tout ce que vous me dites est véritable: je suis bien aise que vous ayez vu mon neveu, car je vous assure qu'il n'y a personne au monde qui me soit plus cher & que je desire davantage de revoir en ces lieux; dites-moi, je vous prie, ce qu'il a envie de faire, & s'il pense

revenir dans ce pays, ou s'il veut rester où il est; je voudrois qu'il m'en eût coûté mille marcs d'or & qu'il fut maintenant dans cette salle.

Sire, dit Huon, avant qu'il soit un mois vous reverrez ce neveu que vous aimez tant; car il me dit lors de son départ, qu'il avoit une fille que vous avez soin de nourrir & élever, il m'a chargé de vous prier de vouloir bien me la faire voir, je le desire avec une grande impatience, & j'espère que vous me ferez ce plaisir. Je vous la ferai voir très-volontiers, dit l'Abbé à Huon, j'ose bien vous dire que vous ne sauriez trouver dans le monde une fille plus sage ni mieux apprise pour son âge, car elle n'a pas plus de dix ans. Quand Huon entendit l'Abbé faire un si bel éloge de sa fille, il fut bien joyeux, & rendit en lui-même grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Abbé appella alors un respectable Chevalier nommé Emery, il lui dit d'aller chercher sa nièce Clairette, alors le Chevalier s'en fut à la chambre où elle étoit à converser avec quatre Dames qui prenoient soin du l'élever.

Le Chevalier Emery entra & salua respectueusement la Demoiselle & toute la compagnie qui étoit présente. Sire Ecuyer, je suis bien charmée de votre venue, je vous prie de me dire quelles nouvelles me procurent le plaisir de vous voir. Belle & aimable Demoiselle, lui dit Emery, il y a ici un Pélerin qui vient d'outre mer, il a dit à votre cher oncle des nouvelles de Huon de Bordeaux votre père, votre oncle m'a chargé de vous dire que vous lui vinssiez parler. Elle n'eut pas plutôt entendu parler de son père, qu'elle desira ardemment d'en avoir des nouvelles certaines. Elle sortit de sa chambre accompagnée de quatre Dames, & vint dans la salle où étoit son oncle l'Abbé avec ses

nobles Chevaliers. Elle entra dans la salle, elle étoit richement parée, ce qui relevoit beaucoup sa beauté; la nature l'avoit si bien formée, que l'art n'avoit pas besoin d'y suppléer; elle avoit la chair plus blanche que le lys, & des couleurs plus vermeilles que les roses; elle avoit les dents blanches, petites & serrées, les yeux rians, le nez affilé, les cheveux blonds, les oreilles petites, le menton bien tourné, la gorge bien prise & la taille bien légère; on ne pouvoit la voir sans être épris, tant son maintien étoit doux & modeste: je ne puis exprimer assez toute sa beauté & sa vertu.

Huon de Bordeaux voyant sa fille qui étoit si belle, ne put s'empêcher de la regarder avec beaucoup de surprise, sans cependant affecter. L'Abbé prit sa nièce par la main, & la conduisit vers Huon de Bordeaux, & lui dit, Pélerin, que vous semble de cette Demoiselle? Vous voyez qu'elle a un très-beau teint, le soleil ne lui a point terni; elle est aussi bien élevée qu'elle est belle; elle est fille du noble Huon de Bordeaux, qui est l'homme que j'aime le mieux dans le monde: plutôt à Dieu qu'elle put le voir comme vous; si mes jours peuvent encore être prolongés, je la marierai richement, & je lui donnerai la plus grande partie de mes biens. Sire, dit Huon, je souhaite qu'elle soit mariée comme il faut, & qu'elle ait une heureuse postérité. Alors la belle Clairette dit poliment à Huon: Pélerin, faites-moi, je vous prie, le plaisir de me donner quelques nouvelles de mon très-cher père Huon! Belle, lui répondit Huon, nous avons été assez long-tems ensemble au-de-là de la mer, nous avons combattu contre le Soudan qui est actuellement à Babylone; ce n'est pas celui qui y fut mis par Huon de Bordeaux quand il eut tué l'Amiral

Gaudisse, car c'est un autre qui depuis a reconquis la ville & tout le pays d'Egypte. Nous avons eu beaucoup à souffrir le Duc Huon & moi; mais à la fin nous avons remporté la victoire sur le Soudan & ses gens. Pélerin, dit Clairette, je vous prie de me dire la vérité, pensez-vous que mon père revienne dans ce pays, car c'est la chose que je desiré la plus au monde. Belle, lui répondit Huon de Bordeaux, je vous assure vraiment qu'avant qu'il soit deux mois, vous le reverrez en bonne santé. Graad Dieu! je souhaite que cela soit ainsi, afin qu'il puisse mettre hors de prison ma mère qui y est dans une extrême misère.

Quand Huon entendit sa fille, il ne lui fut pas possible de se déguiser davantage, il lui dit: Ma chère fille, s'il plaît à Notre Seigneur Jésus-Christ, avant que le mois d'août soit passé, je l'en retirerai, ou je ne pourrai faire autrement; car je ferai une guerre considérable à l'Empereur, & avant de mourir je lui trancherai la tête. La Demoiselle entendant Huon l'appeler sa fille, changea de couleur & devint rouge; elle pensa bien aux discours qu'il venoit de tenir, que c'étoit son père, elle en fut bien ravie, & lui dit: Sire, s'il est vrai que vous soyez le Duc Huon de Bordeaux mon père: que je suis heureuse! Ma chère fille, croyez-le, il m'est impossible de vous le cacher davantage. Clairette voyant bien qu'Huon étoit son père, se jeta à son cou, & l'embrassa en pleurant de joie. Le bon Abbé de Clugny vint aussi l'embrasser & lui dit: Mon très-cher neveu, la joie de mon ame, je suis si charmé de votre arrivée que je n'ose m'en croire. Il l'embrassa encore une fois & lui témoigna l'amitié la plus sensible; Clairette sa fille ne pouvoit quitter ses embrassemens. Alors tous ceux de l'hôtel vinrent saluer Huon

de Bordeaux. L'Abbé lui dit ensuite, vous me surprenez de vous voir revenir en si petite compagnie.

Mon cher oncle répondit Huon, je n'ai pu faire autrement, car j'ai eu tant d'aventures & de tempêtes sur mer, que la plupart de mes gens sont péris, les uns par maladies, d'autres sont retournés dans le pays de leur naissance, mais ceux que j'ai mené avec moi, sont restés à la roche de l'Aymant où ils sont morts de faim, ainsi que ceux qui vouloient me conduire dans Anfanie pour chercher du secours. Huon fit ensuite le détail de toutes les aventures qu'il avoit eu depuis qu'il étoit parti de Bordeaux. Il y en avoit beaucoup dans l'assemblée qui s'en moquoient & disoient qu'il leur contoit des mensonges; ils se disoient l'un à l'autre, les voyageurs ont un grand avantage, c'est qu'ils peuvent mentir sans trouver personne qui les puisse contre dire, & quand bien même on le feroit, ils pourroient vous dire d'y aller voir. Neveu, dit l'Abbé, si j'étois assez jeune pour pouvoir porter les armes, je vous accompagnerois volontiers pour aller combattre cet Empereur qui vous a fait tant de maux; je mettrois sur pied un grand nombre de soldats que je payerois avec les trésors que j'ai amassés, & que je garde depuis très-long-tems, & je lui ferois une guerre si sanglante, qu'il s'en souviendroit plus d'un jour, ou je périrois, ou bien je lui ferois réparer les torts qu'il vous a fait. Je lui en ai déjà fait éprouver, car il n'y a pas long-tems que mes gens ont tué son neveu & tous ceux qui étoient avec lui. Sachez que depuis bien du tems j'ai amassé des trésors suffisans pour entretenir bien vingt mille hommes pendant l'espace de deux ans; mais je ne puis plus marcher car j'ai cent quatre-vingt ans, mais je puis vous aider de mes trésors,

& vous pourrez en disposer autant qu'il vous en sera besoin. Sire, dit Huon, j'espère que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous récompensera de vos offres.

Comme Huon de Bordeaux raconta à son cher oncle l'Abbé de Clugny toutes les aventures qu'il avoit eues depuis qu'il étoit parti de Bordeaux, & comme il lui donna une pomme de l'arbre de Jouvence, ce qui le fit revenir aussi jeune comme il étoit à trente ans.

Huon voyant que son oncle lui faisoit des offres avantageuses, lui dit: Mon cher oncle, je vous remercie du bien que vous avez fait à ma fille Clairette, que vous voulez bien me faire encore, j'espère que Dieu vous récompensera. Sire, apprenez que quand j'eus tué les Griffons, je vins auprès d'une belle fontaine près de laquelle étoit un grand arbre garni de fruits très-beaux & très-bons, on l'appelle l'arbre de Jouvence, j'y ai cueilli trois pommes dont je vous en donnerai une & vous la mangerez, aussi-tôt que vous l'aurez mangée, vous reviendrez aussi fort & paroîtrez aussi jeune comme vous l'étiez à l'âge de trente ans. Alors il y eut un des moines que l'on nommoit Dampleam-Sallivet, qui ayant entendu ce que Huon venoit de dire, ne put s'empêcher de rire & de lui dire: Sire, que nous direz-vous donc? Sachez qu'il y a certainement plus de deux mille ans passés qu'il y ait été aucun homme à l'arbre de Jouvence, & cela n'est point vrai. Quand Huon vit le moine le démentir ainsi, la colère lui monta au visage, il leva son bourdon & il le frappa le moine si l'on ne s'y fut aussi-tôt opposé, il lui dit: Mauvais moine, tu en auras menti, car dans peu l'on verra si j'ai dit vrai ou faux. Alors

le bon Abbé se mit entr'eux deux, abbatit le bourdon qui étoit préparé pour frapper le moine, & dit à Huon, mon cher neveu, calmez votre colère; il dit ensuite au moine, par la foi que je dois à saint Benoît, vous payerez cher le démenti que vous avez donné, il le fit prendre & le fit mettre en prison, puis il dit à Huon, je vous prie de ne plus vous mettre en colère. Huon tira alors une des pommes & la présenta à son oncle en lui disant: Sire, recevez cette pomme que j'ai cueilli sur l'arbre de Jouvence, j'y ai cueilli trois pommes dont j'en ai donné une à l'Amiral de Perse, une à vous, & l'autre que je garde pour moi: vous mangerez celle je vous ai donnée: j'en aurois cueilli davantage, mais Notre-Seigneur me l'a fait défendre par un Ange. Apprenez, que quand j'eus donné la pomme à l'Amiral de Perse qui avoit plus de cent vingt ans, il ne l'eut pas plutôt mangée qu'il devint aussi fort comme s'il n'avoit eu que trente ans, & il est à présent un des plus beaux Princes que l'on puisse voir. Ce miracle a fait convertir à la foi de Notre-Seigneur, les Barons & le peuple de ce Royaume; la plupart se firent baptiser, & ceux qui ne voulurent pas y croire, furent mis en pièces, ensuite l'Amiral pour me prouver l'amitié qu'il avoit pour moi, passa la mer avec une armée nombreuse; nous entrâmes dans la ville du Soudan, que nous avons conquis. Le bon Abbé fut bien joyeux de ce que son neveu Huon venoit de lui raconter, il fit le signe de la Croix, prit la pomme & la mangea toute entière, aussi-tôt & en présence de toute l'assemblée, il parut n'avoir que trente ans, sa barbe qui étoit très-blanche, devint noire, son corps droit & robuste; enfin joyeux de se voir en un tel embonpoint, il embrassa Huon

de tout son cœur. Ceux qui étoient présents à ce miracle furent bien surpris, & se dirent les uns aux autres que Huon étoit un homme digne de foi, & qu'ils ne pouvoient pas croire qu'il fut jamais sorti un seul mensonge de sa bouche. On étoit tous en joie dans la salle de l'Abbé de Clugny, il fit servir à dîner, ils se mirent tous à table, où la conversation fut très-gaie, & quand ils eurent dîné & rendu grâces à Dieu, tous les moines vinrent témoigner leurs respects au noble Huon de Bordeaux, & le prièrent de vouloir bien accorder le pardon à Dom Jean Salivet, qui par une trop grande imprudence de jeunesse, avoit si mal parlé; mais qu'il n'avoit point eu de mauvaise intention. Huon voyant qu'ils étoient tous à ses genoux pour lui demander le pardon de ce moine, leur répondit qu'il lui pardonnoit de tout son cœur, & qu'il n'étoit pas venu pour faire de la peine à quelqu'un.

Quand l'Abbé entendit que Huon pardonnoit à son moine, il l'en remercia, & lui dit: Sire, si vous ne lui eussiez pardonné, je vous jure qu'il ne seroit pas sorti de la prison avant un an. Les moines allèrent aussitôt à la prison, & racontèrent à Dom Jean Salivet toutes les merveilles qu'ils avoient vus depuis qu'il avoit été mis en prison; ils lui racontèrent comme leur Abbé qui étoit très-vieux étoit rajeuni & ne paroïssoit pas avoir plus de trente ans. Seigneurs, leur répondit Jean Salivet, je suis bien joyeux d'être délivré; mais j'ai bien de la peine à croire que cela soit tel que vous me le dites: je desirerois bien le voir; alors ils l'amènèrent dans la salle où étoit l'Abbé avec Huon. Quand le moine vit son Abbé rajeuni comme on lui avoit assuré, il se jeta à genoux, & demanda pardon à Huon, qui lui pardonna aussitôt. La joie éclata alors dans tout le Palais.

L'Abbé dit à Huon, vous pouvez lever vingt mille hommes: si vous en avez besoin, car j'ai assez d'or & d'argent pour les entretenir. Nous manderons ensuite nos amis, & nous en trouverons assez pour combattre cet Empereur, qui vous a tant fait de mal de vous usurper vos héritages, & ce qui est pis encore, de retenir dans une affreuse prison votre chère Elclarmonde; sa barbarie me met dans une colère implacable contre lui. Huon lui dit: Sire, il me semble qu'il vaudroit mieux que je m'y prisse d'une autre manière, si je puis m'accorder avec l'Empereur Thierry, je pense que ce seroit mieux agir, j'espère même qu'il me rendroit mes terres & seigneuries, ma femme & mes hommes. Si je pouvois être de ses amis, ce seroit mieux agir, car je lui ai fait bien du mal. Je voudrois bien savoir, lui dit l'Abbé, comment vous viendrez à bout de cette entreprise? Cher oncle, dit Huon, cette nuit je penserai à cette affaire, j'espère qu'avec l'aide de Dieu je pourrai réussir.

Comme Huon de Bordeaux parit de Clugny, arriva un vendredi dans la Ville de Mayence, & se mit auprès de la Chapelle de l'Empereur Thierry.

Après que le Duc Huon & l'Abbé de Clugny son oncle, eurent conversé de différentes choses, Huon écrivit une lettre à ses gens qui étoient à Tournus, par laquelle il leur mandoit de venir le trouver à l'Abbaye de Clugny; il envoya un Gentilhomme pour les aller chercher. Dès qu'il fut arrivé à Tournus, il remit cette lettre à Bernard, aussitôt ils se préparèrent & chargerent leurs sommiers, puis ils partirent tous ensemble de Tournus, ils revinrent à l'Abbaye de Clugny, & comme ils arrivoient, Huon & l'Abbé de

Clugny étoient appuyés à une des fenêtres du Palais, l'Abbé regarda & aperçut venir quinze gros sommiers chargés; & environ sept à huit malets, dont il fut bien surpris de savoir ce que ce pouvoit être, & à qui ils étoient; il dit à Huon: Neveu; pourriez-vous me dire à qui sont les sommiers que je vois entrer ici, & qui sont les gens qui les conduisent. Sire, dit Huon, ce sont les miens, & celui qui en a la conduite est Bernard, qui a souffert bien des peines avant de s'en trouver. Mon cher neveu, dit l'Abbé, je suis bien charmé de ce que Bernard vous a retrouvé, car c'est un des prud'hommes que je puisse connoître; nous devons bien le chérir, parce qu'il est notre parent, & qu'il nous a toujours été favorable. Huon lui dit: cela est vrai, il possède toutes les vertus que vous lui attribuez. Voyez ce grand sommier qui est au milieu des autres, il porte des coffres bien ferrés & bandés, ils contiennent des pierreries pour plus de la valeur de quatre bonnes villes, je vous les donnerai en garde pour le mariage de ma chère fille Clairette, & il embrassa sa fille aussitôt qu'il eut préféré ces paroles. Neveu, dit l'Abbé, malgré ce bien que vous voulez donner à votre fille, j'espère lui faire partager mes trésors. Bernard & les Gentilshommes qui étoient avec lui, vinrent descendre au Palais. Quand l'Abbé aperçut Bernard, il vint au-devant de lui l'embrassa à bras ouverts, & fit beaucoup d'amitiés à ceux qui étoient avec lui. Le Duc Huon de Bordeaux & le bon Abbé son oncle avec la belle Clairette firent décharger les sommiers, & ouvrirent le coffre. Quand l'Abbé eut vu toutes les richesses qui y étoient, il fut bien étonné, & dit à Huon, je crois que vous avez assez de richesses pour acheter tout le Royaume de France. Huon prit dans le coffre un collier

d'or qui étoit enrichi de pierreries qui jetoient un éclat resplendissant dans toute la chambre. Huon vint ensuite vers sa fille, lui mit au cou le riche collier & l'embrassa tendrement en lui disant: Ma très-chère fille, je ne vous ai jamais rien donné, mais je vous fais présent de ce riche collier, il vaut seul un Royaume ou au moins un Duché, il l'embrassa de nouveau. Quand Clairette vit ce beau collier, elle fut si ravie qu'elle se jeta au genoux de son père pour l'embrasser. Le Duc Huon montra à son oncle tout son trésor & ses pierreries. Quand l'Abbé eut vu toutes les richesses d'Huon, il les fit mettre dans un grand coffre. Huon se para ensuite de ses habits les plus riches & les plus beaux qu'il pouvoit avoir, quand il fut habillé il avoit un port de Roi, on le regardoit avec plaisir; il y eut pendant huit jours des divertissemens dans tout le Palais, & le neuvième jour Huon appella Bernard, & s'étant préparés ils partirent sans rien dire à personne excepté à l'Abbé de Clugny auquel Huon dit: Mon cher oncle, vous saurez que Bernard & moi partons, mais je vous prie de ne parler à personne de notre départ, & de tenir la chose secrète jusqu'à ce que vous ayez de nos nouvelles. Neveu, dit l'Abbé, je le ferai ainsi que vous me le recommandez. Huon & Bernard partirent avant que personne ne fût levé dans le Palais. Ils prirent la route de Mayence, & ils arrivèrent ce jour-là à Mayence, où ils couchèrent. Le lendemain matin ils partirent, & passèrent dans un petit bois, où ils mirent pied à terre. Huon mit un autre habit, mit des bas & des gros souliers; il prit ensuite une herbe, s'en frotta le visage, de manière qu'il sembloit à le voir qu'il eut été dix ans au soleil, ce qui le rendoit tout-à-fait méconnoissable, Bernard lui-même n'avoit

pas pu le reconnoître, s'il ne l'eut vu se déguiser. Quand il lui vit l'écharpe au cou & le bourdon à la main, il ne put s'empêcher de rire. Huon dit à Bernard de s'en aller auparavant lui avec tous les équipages dans la ville de Mayence, & de loger dans une petite hôtellerie, Bernard prit le devant comme Huon lui avoit recommandé. Huon eut soin de prendre les trente pierres précieuses qui avoient tant de vertus, & vint à pied à Mayence, où à peine arrivé qu'il vint au Palais, & comme il pensoit monter les degrés, il rencontra le maître de l'hôtel de l'Empereur, lui dit: Sire, je vous prie au nom de Dieu & de la Sainte Vierge Marie, de me faire donner à manger, car j'ai une si grande faim, que peu s'en faut que je ne tombe en défaillance, car je n'ai pas une obole pour m'acheter du pain. Quand le maître de l'hôtel vit le Pèlerin lui demander à manger, il le regarda, & voyant qu'il faisoit trembler le bâton, il eut pitié & lui demanda d'où il venoit? Sire, lui répondit Huon, je viens de Jérusalem adorer le Saint Sépulcre, & j'ai eu bien des peines & des misères. Ami, dit le maître d'hôtel, attendez un moment que j'aie été à la prison porter à manger à la Duchesse Esclarmonde & aux autres prisonniers, qui doivent avoir un grand besoin, si je ne leur porte à manger, ils pourroient mourir de faim. L'Empereur a une si grande haine contre Esclarmonde & les autres prisonniers, qu'il a fait serment que dès que Pâques seroit passé, il la feroit brûler & pendre tous les autres prisonniers; c'est aujourd'hui le grand Jeudi, ils n'ont plus guères de tems à vivre, & ce qui me déplaît le plus, c'est de ce que l'Empereur veut faire mourir Esclarmonde sans qu'elle l'ait mérité. Quand Huon eut entendu le maître d'hôtel, il trembla de tous ses

membres, & baissant la tête il se mit à pleurer, & quitta le maître d'hôtel sans lui rien dire. Il sortit de la ville & s'en fut loger dans les fauxbourgs; il avoit dans son chagrin une espèce de consolation de savoir que sa femme étoit encore vivante, car il la croyoit morte. Il se logea dans la maison d'un bourgeois, qui le reçut fort bien; mais telles choses qu'on lui offrit, il ne lui fut pas possible de manger, tant il avoit le cœur serré par le chagrin; il appella son hôte & lui dit: Sire, ce sera demain le jour de Vendredi saint, je pense que l'Empereur fera des aumônes. Vous pouvez le croire, lui répondit son hôte, il fera demain de grandes largesses à tous les pauvres qui se trouveront à sa rencontre, car je ne connois pas d'hommes plus charitable que lui. Mais il faut que je vous avertisse d'une chose, c'est que le premier pauvre qui s'adresse à lui ce jour-là, n'a plus rien à désirer, car l'Empereur ne lui refuse rien; mais il faut se trouver dans la Chapelle à l'heure qu'il finit sa prière. Quand Huon de Bordeaux entendit cela, il fut bien joyeux, & dit en lui-même que s'il lui est possible, il se trouvera le premier pour demander l'aumône; mais ce ne sera ni or ni argent, mais sa femme Esclarmonde & ses gens, qu'il tient en prison, seront l'objet de sa demande, & ses terres s'il peut les avoir. Il quitta son hôte, & alla se coucher; mais il ne put dormir & pensa toute la nuit aux moyens de délivrer sa chère Esclarmonde & ceux qui étoient prisonniers avec elle. Il pria Dieu de lui faire la grace de trouver les moyens de délivrer sa chère Esclarmonde. Le lendemain matin il s'habilla & sortit pour aller au Palais, il se mit sur les degrés où l'Empereur devoit passer; il y en avoit déjà plusieurs qui attendoient la venue de l'Empereur & d'un grand nombre

de pauvres qui étoient à attendre, il n'y en avoit pas un seul qui ne désirât être le premier; mais Huon fit si bien qu'il se glissa adroitement le premier dans la Chapelle, où il se cacha dans un coin vers le Prie-Dieu de l'Empereur.

Comme Huon fit tant auprès de l'Empereur qu'il en obtint la paix, & sa femme Esclarmonde lui fut rendue avec ses hommes, & comme il emmena Esclarmonde à Clugny, où il trouva son oncle en armes, parce qu'il ignoroit que la paix étoit faite.

UN instant après que Huon fut entré, l'Empereur entra dans la Chapelle, & se mit à genoux devant l'Autel où il fit sa prière; il y avoit bien des pauvres qui attendoient que sa prière fut finie; mais ils ne se mésoient pas d'Huon qui étoit le plus près de l'Empereur. Quand l'Empereur eut fini sa prière, il se leva pour s'en retourner, Huon qui desiroit être le premier, tira de sa poche une de ses pierres précieuses, qui avoit tant de vertus que celui qui la portoit sur lui, ne pourroit être vaincu de son ennemi, ni périr par le feu, ni par l'eau. Elle répandoit une clarté très-brillante dans toute la Chapelle, l'Empereur regarda du côté d'où venoit cette lumière, & vit que Huon tenoit cette pierrerie dans sa main, & qu'il lui présentoit. Quand il vit cette pierre, il désira aussi-tôt l'avoir, & Huon lui donna; il fut bien charmé de ce présent, il en savoit la valeur, car il se connoissoit parfaitement aux pierreries. Il promit que le Pèlerin ne l'auroit jamais, telle chose qu'il voulut employer; mais que s'il vouloit lui vendre, il lui donneroit autant d'or & d'argent qu'il pourroit lui en demander, & qu'il le feroit assez riche. Alors

l'Empereur appela Huon & lui dit: Je vous prie de me dire où vous avez eu cette pierrerie? Sire, répondit Huon, je l'ai rapportée d'outre mer. Ami, dit l'Empereur, voulez-vous me la vendre, je vous donnerai tout ce que vous voudrez, & pour que vous soyez plus sûr, je vous ferai conduire votre récompense jusqu'en votre pays. Sire, dit Huon de Bordeaux, je vous la donne de très-bon cœur, mais je désire que ce que m'a dit mon hôte soit vrai; il m'a dit que c'étoit la coutume que celui qui, aujourd'hui, pouvoit le premier vous demander l'aumône, après que vous aviez fait votre prière, étoit sûr d'obtenir de vous telle grace qu'il pût vous demander. Pèlerin, lui répondit-il, cela est vrai, car quand vous me demanderiez un bourg ou une ville, en déplaît à qui voudroit, je vous l'accorderai, ainsi vous n'avez qu'à demander. Sire, répondit Huon, je vous remercie, & ne vous demande ni or ni argent pour la pierre précieuse que je vous ai donnée. De plus continua Huon, comme je fais que votre renommée est très-étendue, & que vous êtes un homme sage & ferme dans vos promesses, j'espère que vous voudrez bien tenir la promesse que je vous ai entendu me donner. Ami, dit l'Empereur, sachez que quand vous me demanderiez quatorze de mes meilleures villes, je vous les donnerois puisque je vous l'ai promis; à Dieu ne plaîse que jamais il m'arrive de manquer à ma promesse, car j'aimerois mieux que l'on me coupât le poing que de rompre mes sermens, ainsi, vous pouvez être certain que ce que vous me demanderez, vous sera accordé. Huon le remercia & voulut lui baiser les pieds, mais l'Empereur le releva aussi-tôt. Sire, dit Huon: l'Empereur, premièrement, je vous demande pardon de toutes les peines

que mes hommes & moi nous avons fait. Je vous prie, si vous avez dans vos prisons hommes ou femmes qui m'appartiennent en quelque chose, de vouloir bien me les rendre ainsi que ma ville, mes terres & seigneuries que vous avez en possession, Sire, je n'ai rien à vous demander de plus. Vous l'aurez, n'en doutez pas, lui répondit l'Empereur, dès à-présent je vous l'accorde; mais je vous prie de me dire de quel pays & de quelle famille vous êtes, pour me demander une pareille grace? Sire, je suis Huon, Duc de Bordeaux contre qui vous gardez depuis long-tems une haine implacable, je viens d'outre la mer, où j'ai souffert bien des peines & des malheurs; mais j'espère par la grace de Notre-Seigneur, & si vous voulez tenir la parole que vous m'avez donnée, que j'aurai ma femme, mes gens & mes terres.

Quand l'Empereur entendit Huon de Bordeaux, il commença à changer de couleur, & fut très-long-tems sans rien dire. Enfin, il lui dit: Ah! Huon de Bordeaux, vous êtes donc celui qui m'a fait tant de peines & qui êtes la cause de la mort de mes neveux & de mes gens? je ne puis m'imaginer que vous ayez été assez hardi pour repaître à mes yeux; vous m'avez certainement enchanté: j'aimerois mieux avoir perdu quatre de mes meilleures villes ou que tout mon Royaume fut en flammes, ou que je fusse obligé d'en sortir, que de vous voir devant moi; mais puisque vous m'avez surpris, je tiendrai la promesse que je vous ai donnée. En l'honneur de la Passion de Jésus Christ, & en l'honneur de ce saint jour; je vous pardonne & ne veux plus avoir contre vous aucune rancune, je vous rends votre femme, vos terres & vos gens; que l'on en pense ce que l'on voudra, je ne m'en désisterai jamais. Huon se jeta aux genoux de l'Empereur, & le

remercia en le priant de vouloir bien lui pardonner tous les maux qu'il lui avoit causés. Huon, dit l'Empereur, que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne; il prit Huon par la main pour le relever & l'embrassa en signe d'amitié & de paix. Que je suis heureux, dit Huon de Bordeaux après s'être relevé, d'avoir trouvé grace, & de plus l'honneur de votre amitié, mais j'espère que Dieu vous en récompensera. L'Empereur, Thierry dit ensuite à Huon de lui raconter toutes les aventures & les malheurs qu'il avoit eu. Je vous les raconterai volontiers après que le service divin sera fait, & que la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ sera dite. L'Empereur dit à Huon, j'approuve votre raison, car elle est très-juste; alors il prit Huon par la main & le mena auprès de l'Autel, où ils entendirent la Messe. Les Barons & les Chevaliers qui assistoient à la Messe, furent bien surpris de ce que l'Empereur faisoit tant d'honneur à un Pèlerin. Après que le service divin fut fini, l'Empereur prit Huon par la main & le conduisit à son palais, on prépara le dîner, & tous les Barons y assistèrent; & quand le dîner fut fini, l'Empereur & les Barons se placèrent autour d'Huon, & il commença ainsi le récit de ses aventures.

Il commença par leur dire comme il avoit passé au Gouffre de Judas, auquel il avoit parlé; comme, poussé par le vent, il étoit arrivé au Château de l'Aymant; comme ses gens y moururent de faim; il leur parla de la beauté du Château, & des grandes richesses qu'il contenoit; il raconta ensuite comme le Griffon l'avoit emporté sur un rocher, où il tua le Griffon & ses petits, & avoit rapporté une des pattes du grand Griffon, qu'il avoit laissée à Clugny; il parla ensuite de la fontaine & de l'arbre de Jouvence, sur lequel il

avoit cueilli trois pommes, il en auroit cueilli bien plus; mais un Ange lui avoit défendu d'en cueillir davantage. Il continua son histoire, & dit comme il partit de cet endroit, passa le gouffre de Perse & risqua beaucoup d'y périr. Il adressa ensuite la parole à l'Empereur, & lui dit: Sire, quand je fus sorti du gouffre, j'ai ramassé des pierreries, du nombre desquelles est celle que je vous ai donnée, & qui a des propriétés admirables. J'arrivai après à la grande ville de Thauris en Perse, où je trouvai un très-noble Amiral qui étoit bien vieux; il m'a très-bien reçu, & je lui ai donné une de mes pommes à manger, mais aussi tôt qu'il l'a eu mangée; il a paru aussi jeune comme il l'étoit à l'âge de trente ans, & je pense que d'ici à son Royaume, il seroit difficile de trouver un Prince plus beau que lui; il avoit pour lors près de cent vingt ans. Pour vous prouver, Sire, combien je desire être dans vos bonnes grâces, & affermir la paix avec vous, je vous donne cette pomme, qui est la seule qui me reste, dès que vous l'aurez mangée, vous reparoîtrez aussi jeune comme vous l'étiez à l'âge de trente ans. Quand l'Empereur entendit Huon qui lui disoit que s'il mangeoit cette pomme, il reviendroit en sa première jeunesse, il fut plus content qu'il n'avoit jamais été, & témoigna beaucoup d'amitié au Duc Huon de Bordeaux, lui promettant qu'il seroit à son secours en toute occasion. Je vous fais présent, lui dit-il, de deux bonnes villes, pour augmenter vos seigneuries, & en outre, je vous promets d'aller à votre secours avec soixante mille hommes bien armés, s'il se trouvoit que vous en eussiez besoin, comme un père le feroit pour secourir son enfant. Huon remercia l'Empereur, & voulut embrasser ses genoux; mais l'Empereur ne voulut pas le souffrir

& il le releva avec bonté. Huon tira la pomme de sa malette, & la présenta à l'Empereur, qui fut bien satisfait, car il desiroit déjà la tenir, pour savoir s'il rajeuniroit. Il la mit dans sa bouche, & à mesure qu'il la mangeoit, on le voyoit rajeunir, & quand il l'eut mangée entièrement, sa barbe qui étoit longue & blanche tomba, & fut changée en une barbe noire, telle qu'un homme peut l'avoir à l'âge de trente ans; son visage qui étoit ridé & décrépit, devint frais & vermeil. L'Empereur sentit bien tout le changement que faisoit en lui cette pomme, car il s'aperçut qu'il étoit plus lesté, & que ses forces étoient revenues comme s'il n'eut eu que trente ans; ce qui surprit beaucoup tous ceux qui étoient présents à cette métamorphose, & ils en furent tous bien satisfaits; car ils aimoient l'Empereur. Ils lui dirent: Sire, jamais Empereur ni Roi n'ont reçu une pareille faveur, ainsi, vous devez rendre à Dieu de grandes actions de grâces d'avoir le bonheur de faire la paix avec Huon.

Comme l'Empereur Thierry procura de très-grands divertissemens & d'honneurs à Huon de Bordeaux.

L'Empereur se voyant ainsi rajeuni, eut une telle satisfaction, qu'il embrassa Huon plus de dix fois, en lui disant: Mon très-cher ami, oubliez, je vous prie, tous les maux & les chagrins que je vous ai causés, & que j'ai fait souffrir à Esclarmonde votre chère épouse, & à vos gens. Il appella ensuite deux de ses Barons, & leur dit: Seigneurs, je veux que tous les pauvres soient revêtus de neuf, qu'on leur fasse donner à boire & à manger pour l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'a fait la grace d'être rajeuni dans ce heureux jour. Sire, dirent les Barons, vos

ordres seront ponctuellement exécutés; ils s'en allèrent, & firent ce que l'Empereur leur avoit commandé. Huon approcha de l'Empereur, & lui dit: Très-cher Sire, je vous prie humblement de vouloir bien delivrer de vos prisons ma chère Esclarmonde & mes gens. L'Empereur lui répondit: Je vous l'ai promis, il est juste que j'accomplisse ma promesse; il fit aussitôt appeler le geolier, lui ordonna de conduire la Duchesse & les autres prisonniers dans la salle. Sire, dit le geolier, je suis à vos ordres; il alla aussitôt à la prison où étoit Esclarmonde, Huon de Bordeaux l'y accompagna, car il ne vouloit pas le quitter. Quand ils y furent entrés, Huon s'écria: Ah! ma très-chère épouse, je pense que vous êtes bien mal ici, je crains bien que les peines & la misère que vous avez eu à supporter, ne vous aient trop altérés la santé, & abrégé votre vie: j'en mourerois de douleur. Quand la Duchesse Esclarmonde entendit que l'on parloit vers la porte, elle prêta attentivement l'oreille, elle ne savoit que penser de la voix qu'elle avoit entendue; mais un peu de tems après, il lui sembla reconnoître la voix d'Huon son mari, qu'elle avoit entendu tant de fois; elle fut saisie d'une joie si prompte, qu'elle tomba dans une foiblesse extrême, & étant revenue à elle-même, elle s'écria, & dit: Ah! mon cher mari, que vous m'avez délaissée depuis-long-tems dans la misère, en une prison affreuse, entre les mains des gens qui ne vous aiment guères; j'y ai souffert la faim, le froid & bien souvent les terreurs de la mort. Quand Huon eut entendu les plaintes de sa chère Esclarmonde, il en eut le cœur si ferré, qu'il lui fut impossible de répondre; l'image affreux de la situation de sa chère femme, lui fit verser un torrent de larmes. Le géolier

lui-même, ému par ce spectacle attendrissant, ne put aussi retenir les larmes. Il descendit dans le cachot, & en retira Esclarmonde, qui, dès qu'elle fut vers Huon, ne put lui dire une seule parole, & Huon en fut de même; alors ils s'embrassèrent, & tombèrent presqu'aussi-tôt en foiblesse, & furent un très-long espace de tems, de manière que plusieurs Barons, nobles Chevaliers & Ecuyers y accoururent, & croyoient que Huon & Esclarmonde étoient morts. L'Empereur Thierry y vint aussi, & il se mit à pleurer, se repentant des maux qu'il avoit fait souffrir à cette Dame, & bientôt après les Barons les relevèrent, & ils reprirent leurs sens; alors ils s'embrassèrent de nouveau, & Huon dit à Esclarmonde, ma tendre amie, pardonnez-moi si j'ai tant tardé à vous retirer des peines & des misères que vous endurez depuis si long-tems; j'ai souffert aussi bien des peines & encouru bien des dangers auxquels je suis échappé, grâces à Notre-Seigneur, qui ne m'a pas abandonné. Sire, lui répondit Esclarmonde, nous devons bien remercier Dieu de nous avoir fait la grace de nous retrouver ensemble, & de ce que vous avez trouvé la paix devant l'Empereur. Le géolier alla ensuite aux prisons, & délivra tous les gens de Huon, & les amena devant lui. On ne peut exprimer la grande joie qu'ils eurent quand ils virent leur bon Seigneur Huon sain & sauf; ils le saluèrent humblement, & lui dirent: Sire, que bénie soit l'heure où vous êtes arrivé pour nous délivrer des peines & des misères où nous étions. Mes chers amis, dit Huon, nous devons tous remercier Notre-Seigneur de ses bontés pour nous. Lors l'Empereur emmena Huon de Bordeaux & Esclarmonde dans son palais, où les couverts furent bientôt mis; l'Empereur, Huon & la Duchesse s'assirent à table, & les prison-

niers qui venoient d'être déliivrés, étoient très-bien servis, & la joie éclairoit dans toute l'assemblée. Quand ils eurent tous dîné, & que les tables furent levées, l'Empereur fit appeler des femmes-de-chambre pour servir aux ajustemens & à la parure de la Duchesse Esclarmonde, il ordonna que l'on préparât des chambres pour le Duc Huon de Bordeaux, son épouse & les prisonniers, jusqu'à ce qu'ils fussent refaits comme il faut. Ils ne manquoient de rien, l'Empereur leur fit donner des habillemens dignes de leur rang. On fut bien-tôt dans toute la ville qu'Huon avoit la paix avec l'Empereur, qui lui avoit rendu sa femme & ses gens. Bernard qui avoit appris ces nouvelles, en fut bien joyeux, il vint au palais, où il trouva des gens qui lui enseignèrent bien-tôt la chambre où étoit le Duc Huon & la Duchesse Esclarmonde. Quand il fut entré dans la chambre, & qu'il vit la Duchesse, il versa des larmes de joie. Il fut bien-tôt reconnu par Huon. Esclarmonde lui dit: Bernard, je dois bien avoir pour vous des égards, de ce que vous vous êtes donné tant de peine pour chercher & ramener mon cher Huon. Madame, lui répondit Bernard, je n'ai fait que ce que je devois faire, & mon cher cousin Huon a eu bien des peines. Huon & Bernard conversèrent de leurs aventures. Les Barons & Chevaliers étoient très-satisfaits de leur entendre raconter leurs merveilleuses aventures. Après qu'ils eurent resté l'espace de huit jours, & que les prisonniers se furent un peu remis, l'Empereur dit à ses Barons qu'il avoit volonté de conduire Huon & Esclarmonde jusqu'à Bordeaux, pour les remettre en possession de leurs terres & seigneuries, & que l'on assemblât dix mille hommes pour les conduire jusques-là, & le commandement de l'Empereur fut fait. Quand ils furent tous prêts, & que l'Empereur eut fait donner à Huon ce qui convenoit à son rang, & à son état, ils montèrent tous à cheval, & la Duchesse fut portée dans une riche litière. Ils partirent de Mayence, & ne s'arrêtèrent qu'à une lieue de Clugny; l'Abbé qui ne savoit pas que la paix étoit faite de Huon avec l'Empereur, avoit fait assembler un corps composé de vingt mille hommes, qui étoient tous logés dans la ville de Clugny; étant averti de l'arrivée de l'Empereur, & n'ayant reçu aucunes nouvelles de Huon, il s'imagina que l'Empereur le détenoit prisonnier, il sortit dans la ville, & disposa ses gens en bataille dans la plaine, en attendant l'Empereur.

Comme l'Empereur étant arrivé auprès de Clugny, l'Abbé le fit attaquer par ses gens; comme la paix en fut faite, & comme l'Empereur conduisit Huon jusqu'à Bordeaux; du départ de l'Empereur, & comme Huon se prépara pour aller voir le Roi Oberon.

Quand l'Empereur aperçut la ville de Clugny, il demanda à Huon à qui elle appartenoit. Sire, lui répondit Huon, elle appartient à un de mes oncles, qui est Abbé; nous y passerons, car il faut que je lui parle avant de m'en retourner à Bordeaux. L'Abbé qui étoit à cheval, vit venir de loin les gens de l'Empereur, il dit aux siens: Seigneurs, préparez-vous à bien combattre, car je vois venir notre cruel ennemi; il faut lui livrer bataille, car je vois bien qu'il a pris mon cher neveu Huon; mais par la foi que je dois à Saint Benoît mon Patron, je lui ferai payer bien cher. Alors ils haussèrent les lances & partirent. Quand l'Empereur les vit venir, il dit à Huon, voici bien des gens armés qui viennent à nous, je ne sais ce

qu'ils ont dessein de faire; mais à ce qu'il me paroît, ils ont l'air redoutable. Sire, dit Huon, c'est mon oncle l'Abbé de Clugny, qui a mis toutes ses troupes sur pied pour me secourir, car il ne fait pas que la paix est faite entre vous & moi, & il croit que vous m'avez détenu prisonnier. Cependant l'Abbé de Clugny s'avançoit avec ses troupes, la lance à la main, il la passa au travers du corps du premier des Allemands qui se trouva à sa rencontre; il fraploit ensuite à droite & à gauche sur tous ceux qu'il rencontroit. Sa lance s'étant rompue, il mit l'épée à la main, il détruisit beaucoup d'Allemands, ses gens les forcèrent à reculer, & en tuèrent une grande partie. L'Empereur courroucé, dit à Huon qu'il étoit blâmable de souffrir que l'on détruisit ainsi ses gens. Sire, dit Huon, je suis bien fâché de ce qu'ils en ont agi ainsi, & je suis prêt à vous en faire réparation en telle manière qu'il vous plaira. Huon piqua aussi-tôt son cheval, & vint vers son oncle, à qui il dit qu'il agissoit mal. Quand l'Abbé vit son cher neveu, il l'embrassa, & lui dit: Mon cher Huon, je croyois que l'Empereur vous détenoit prisonnier pour vous faire mourir, & je ne savois pas que vous aviez fait votre paix avec lui. Il fit aussi-tôt cesser la bataille, & vint avec Huon auprès de l'Empereur. L'Abbé de Clugny salua l'Empereur, & lui dit: Je vous prie de me pardonner de ce que je vous ai ainsi attaqué; mais je ne savois pas que la paix étoit faite entre vous & lui. L'Empereur lui dit: Je vous pardonne de bon cœur pour l'amitié que je porte à Huon de Bordeaux. Ils firent la paix entr'eux; l'Abbé de Clugny reçut très-bien l'Empereur Thierry, il lui fit donner un logement dans son Abbaye; il vint ensuite vers la Duchesse Esclarmonde, & l'embrassa en lui disant:

Ma très-chère nièce, votre venue m'est très-agréable, je suis bien charmé de vous voir bien portante, & j'ai eu bien du chagrin d'apprendre que vous ayez eu tant de misères & de peines à supporter; mais puisque c'est la volonté de Dieu, nous devons l'en remercier, & louer son saint Nom. Cher oncle, lui dit la Duchesse, nous devons bien vous chérir & vous remercier de ce que vous avez bien voulu tenir lieu de père à ma chère fille Clairette, que je desirerois voir, tout en parlant, il conduisit la Duchesse dans la chambre, où elle trouva sa fille qui vint respectueusement lui faire la révérence; on peut s'imaginer avec quelle joie Esclarmonde revit sa fille; qu'elle étoit belle & bien élevée! Esclarmonde ne se lassoit pas de l'embrasser, & elle lui dit: Ma chère fille, depuis que je vous ai quitté, j'ai enduré bien des misères; mais Dieu soit loué, votre père & moi nous avons la paix avec l'Empereur d'Allemagne.

Esclarmonde & Clairette vinrent dans la chambre qui leur étoit préparée, elles dînèrent ensemble en grande satisfaction, & tant que dura le repas, Esclarmonde ne put ôter les regards de dessus sa fille, tant elle la trouvoit belle. Après le dîner, les Chevaliers, Barons & jeunes Ecuyers vinrent rendre leurs civilités aux Dames, comme c'est l'usage. Comme ils étoient en conversation, le Duc Huon & son oncle entrèrent dans la chambre, & dirent à Esclarmonde d'amener sa fille Clairette devant l'Empereur, parce qu'il desiroit bien la voir.

Esclarmonde qui ne desiroit rien que d'obliger son mari, vint avec sa fille dans la salle où étoit l'Empereur; il les reçut avec beaucoup de plaisir, & prenant Clairette entre ses bras, il l'embrassa de tout son cœur, & lui dit:

Fille charmante, que j'ai du plaisir de vous voir, j'espère que le Ciel achevera son ouvrage, car il ne vous manque pas de beauté. Il dit ensuite à Huon, vous devez bien remercier Notre-Seigneur, de vous avoir donné un enfant aussi aimable, car je crois qu'il n'y a ni Dame, ni Demoiselle qui puisse la surpasser en beauté.

Que Dieu veuille bien couronner son ouvrage, dit Huon à l'Empereur, qui ne pouvoit s'empêcher de regarder Clairette.

On peut voir par la suite de l'histoire, que l'Empereur fut bien reçu par l'Abbé de Clugny; car dès qu'il fut arrivé, il envoya dans tout le pays chercher des Dames pour lui tenir compagnie. Il y resta trois jours, pendant lequel tems il y eut bien des fêtes, & quand ce vint à son départ, on lui fit bien des présens. Huon, Esclarmonde & sa fille Clairette partirent de Clugny avec l'Abbé qui les conduisit à Bordeaux; car il les aimoit tant, qu'il ne pouvoit les quitter. Ils partirent donc pour Bordeaux, & Huon envoya Bernard devant pour annoncer son arrivée, & la paix faite entre l'Empereur & lui. Quand Bernard fut arrivé à Bordeaux, il fut reçu des habitans avec grande satisfaction, il fit assembler les principaux, & leur annonça la venue de l'Empereur Thierry, de Huon de la Duchesse Esclarmonde & de leur fille Clairette. Ces nouvelles furent bien-tôt portées à la Blaye & à Gironville, & même dans tout le pays Bordelois. Les principaux habitans de ces lieux vinrent le plus promptement qu'il leur fut possible à Bordeaux, pour recevoir leur Duc.

Quand ils furent arrivés, ils s'assemblèrent & se mirent en ordre pour aller au-devant de leur Seigneur Huon; ils se mirent en chemin au nombre de sept mille, & quand ils virent arriver l'Empereur, ils le saluèrent profondément. L'Empe-

reur leur dit: Nobles & Bourgeois qui venez de me rendre hommage, je vous remets votre vrai Duc & Seigneur, comme il étoit auparavant, & je vous tiens quitte de tous droits. Ils remercièrent l'Empereur de la justice & du bon droit qui avoient régné pendant qu'ils avoient été sous sa domination. L'Empereur fut bien satisfait de ce qu'ils se louoient de lui en présence d'Huon; ils rémoignèrent ensuite à Huon, à Esclarmonde & à Clairette leur fille, le plaisir qu'ils avoient de les revoir. Ils firent porter un dais sous lequel l'Empereur & Huon marchèrent jusqu'au Palais. Toutes les rues étoient tapissées, & les fenêtres occupées par des Dames & Demoiselles qui chantoient mélodieusement, l'Empereur & Huon de Bordeaux, étoient charmés de les entendre; toute la ville retentissoit des acclamations du peuple, qui ne pouvoit autrement exprimer le plaisir qu'il avoit de revoir le Duc Huon & sa chère Esclarmonde. Quand ils furent au palais, ils montèrent dans les appartemens qu'on leur avoit préparé. Il y eut des réjouissances pendant huit jours entiers, & pendant ce tems l'Empereur raconta aux Nobles, Barons du pays, la manière dont il avoit fait la paix avec Huon, & comme il le remettait en possession de toutes ses terres, & les quittoit de tous hommages envers lui; ils en furent tous bien contents. Le neuvième jour l'Empereur voulut partir, il appella Huon & lui dit: Mon cher ami, vous que j'estime & que j'aime de tout mon cœur, si quelquefois il vous survient une guerre, mandez-moi-le, & je vous secourrai moi-même à la tête de soixante mille hommes. Sire, dit Huon, je vous remercie, & veux être dorénavant votre serviteur & ami. L'Empereur vint vers Esclarmonde & Clairette sa fille, il les

embrassa & leur fit ses adieux, il embrassa aussi les Dames & Demoiselles qui étoient au palais, & leur fit de très-beaux présens. L'Empereur monta à cheval, & sortit de la ville. Huon & l'Abbé de Clugny le conduisirent jusqu'à deux lieues, puis s'en retournèrent à Bordeaux. Quand ils furent revenus, le Duc Huon partit, & s'en alla à Gironville, de -là à Blayes, & dans toutes ses villes & châteaux, il fut reçu par-tout avec de vives acclamations de joie. Il établit & nomma des dans tous les endroits des Prévôts, Baillifs & Officiers, il s'en retourna ensuite à Bordeaux auprès de la Duchesse sa femme, & après avoir resté environ un mois, il dit à Esclarmonde en présence de son oncle & de Bernard, ma chère compagne, celui qui oublie les bienfaits qu'il a reçus, est un ingrat. Je dis cela parce que vous savez aussi bien que moi tous les bienfaits dont nous a comblé le Roi Oberon, & même encore dernièrement, quand il a envoyé ses deux Chevaliers pour vous délivrer de la mort. Vous savez aussi que lorsqu'il partit de Bordeaux, il me donna son Royaume de Féerie & toute sa puissance, il me fit promettre à son départ que quand quatre ans seroient écoulés, je retournerais vers lui, & qu'il me remettrait en possession de son Royaume; il m'a juré qu'il me détruirait si je manquois de m'y trouver; vous savez tous les maux qui me sont arrivés pour avoir autrefois passé tous ses commandemens: ainsi, ma chère amie, il est nécessaire que j'y aille. Bernard restera avec vous & ma fille Clairette, que je recommande à mon oncle l'Abbé qui est ici; je lui laisserai tout mon bien & mes pierreries, afin que s'il se trouve un parti convenable, & que ce soit un homme distingué, il puisse la marier; car elle est de famille assez distinguée, pour trouver une

noble aillance. L'Abbé lui dit: je suis bien fâché de votre départ; mais s'il plaît à Dieu, votre fille ne sera mariée qu'à un homme de qualité, & quand même vous n'auriez rien à lui donner, j'ai assez de bien pour lui procurer son mariage.

Comme Huon parloit avec la Duchesse de son départ, & comme elle auroit bien désiré aller avec lui; mais il la laissa avec son oncle, Bernard son cousin & sa fille Clairette.

LA Duchesse voyant que Huon parloit d'aller vers le Roi Oberon, elle fut bien fâchée & dit à son mari: Mon cher ami, qu'à Dieu ne plaise que vous partiez sans moi; car si vous avez quelque malheur je veux les partager, de même que si vous avez quelque bonheur. Je me suis tant ennuyée pendant votre absence. Ma chère épouse, lui dit Huon, je vous prie de vous déporter de cela, & de rester ici avec votre fille; car le voyage seroit trop pénible pour vous. Je vous laisserai ici avec mon oncle l'Abbé de Clugny & Bernard, qui vous tiendront compagnie. Esclarmonde lui dit: Je ne pourrai rester ici sans vous, j'aime mieux encourir des dangers que de demeurer ici seule. Ainsi, telle excuse ou remontrance que Huon put lui faire, il ne put l'engager à rester.

Huon lui dit: Ma chère amie, puisque vous voulez absolument venir avec moi, partager le bien & le mal que je pourrai avoir, j'y consens. Quand l'Abbé & Bernard virent la bonne volonté de Huon, ils en furent bien fâchés, ils tâchoient de détourner Esclarmonde de ce voyage, ils ne purent en venir à bout. Huon pria le bon Abbé de vouloir bien prendre soin de sa fille pendant son absence; il promit qu'il reviendroit le plutôt qu'il lui seroit

seroit possible. Il faut nécessairement que j'aie pris possession du Royaume que le Roi Oberon m'ordonne; je vous prie. en conséquence, mon cher oncle & vous mon cher cousin Bernard, d'avoir soin de ma fille & de mes Seigneuries, je vous les confie; & à vous mon oncle, je vous laisse mes trésors & mes pierreries pour marier ma fille. Mon cher oncle, lui dit Huon, je vous prie d'envoyer au jeune Roi Louis, la palme du Griffon que j'ai apporté d'outremer; vous voudrez bien le saluer de ma part. Sire, dit le bon Abbé de Clugny, avant que Pâque soit venu, votre message sera accompli, il le fit effectivement dont le jeune Roi fut bien joyeux, & il la fit suspendre dans son Palais, elle fut depuis suspendue dans la Sainte Chapelle de Paris où elle est encore.

Comme le Roi Oberon couronna Huon & Esclarmonde, & leur donna son Royaume & sa puissance en Féerie, & de la paix qui fut faite entre Huon & le Roi Artus.

QUAND le Peuple, les Chevaliers & les Dames de Féerie eurent entendu le Roi Oberon, ils furent bien fâchés de ce qu'il leur avoit dit qu'il alloit les quitter, & ils lui dirent: Sire, puisque c'est votre volonté, nous sommes contents de recevoir pour Roi & Seigneur, Huon & pour Reine, Esclarmonde son épouse. Le Roi Oberon voyant que ses Barons étoient contents de sa proposition; fit apporter deux couronnes, mit l'une sur la tête de Huon & l'autre sur celle d'Esclarmonde; il fit ensuite apporter son cor, sa nappe, son hanap & le bon haubert, & il donna tout à Huon de Bordeaux pour en disposer à sa volonté. Les Chevaliers & Dames de Féerie qui étoient dans le Palais, en

témoineront beaucoup de satisfaction. Hugon se mit à un fenestre & vit sur la montagne où il avoit passé, beaucoup de tentes & d'endarts, il demanda au Roi Oberon ce que se pouvoit être, il lui répondit: c'est le Roi Artus qui vient ici dans l'espérance d'avoir mon Royaume & ma dignité, mais il y vient trop tard; car vous avez tenu la promesse que vous m'aviez faite, & si vous ne fussiez pas venu, il auroit eu mon Royaume & toute ma puissance. Je sais qu'il sera bientôt ici pour me parler & il sera certainement bien fâché de votre venue, mais je ferai tout non possible pour que vous soyez en paix l'un avec l'autre, car il est juste qu'il vous obéisse. Peu de tems après le Roi Artus entra avec ses Chevaliers dans la Ville de Montmur, ils vinrent au Palais, il avoit avec lui sa sœur Morgue la Fée, & Tranline leur nièce, il vint saluer le Roi qui les reçut très bien, & lui dit Artus, soyez le bien venu ainsi que Morgue votre sœur & Tranline votre nièce, dites moi, je vous prie, quel est ce bel enfant que je vois devant votre sœur? Sire, répondit Artus, il s'appelle Mervin & est fils à Oger le Danois, qui a épousé ma sœur que vous voyez, il est resté dans mon Pays pour le gouverneur jusqu'à mon retour. Je suis bien charmé de votre arrivée je vous avois mandé que quand il plairoit à Dieu de m'appeler à lui vous vinssiez prendre possession de mon Royaume & de mon pouvoir en Féerie, mais voici le Duc Huon & Esclarmonde son épouse auxquels je l'ai donné pour en jouir comme je faisois ci-devant, ainsi je vous prie de lui obéir comme au Roi souverain de toute Féerie & d'entretenir avec lui une amitié toujours durable. Quand le Roi Artus entendit le Roi Oberon lui parler ainsi, il lui répondit fierement: Sire, vous n'avez pas sans

doute oublié que vous m'avez promis que vous me donneriez votre Royaume après votre mort & je vois que vous l'avez donné au Duc Huon de Bordeaux. Ainsi qu'il s'en retourne dans sa Ville où il a laissé sa fille Clairette, qu'il l'aille marier, il n'a pas besoin ici. J'aimerois mieux être exilé pour toujours de mon Royaume, que de lui rendre hommage, il n'aura jamais aucun droit sur moi, qui ne l'ait acquis à la pointe de l'épée. Quand Hugon entendit Artus s'exprimer ainsi, il lui dit : Apprenez que vos menaces ne me font aucune impression & que j'aurai sur vous l'autoité, puisque c'est la volonté du Roi, ainsi vous pouvez vous en retourner dans votre pays, Le Roi Oberon voyant qu'il s'alloit élever une très-grande guerre entre les deux Rois, dit qu'il vouloit être Juge de leur différend; il dit à Artus que s'il parloit davantage contre Huon le souverain Roi de toute la Féerie, qu'il le feroit pendant trente ans luiton en mer, mais que s'il vouloit le croire, il s'accorderoit avec Huon. Artus ne voulut lui rien répondre.

Morgue la Fée & Transline se mirent à genoux devant le Roi & le prièrent très-humblement d'avoir pitié de son frère Artus & lui pardonner sa faute. Quand Morgue eut parlé, le Roi Artus se mit à genoux & dit : Sire, je vous prie de me pardonner si j'ai trop parlé contre votre volonté. Artus, lui dit, Roi Oberon, je vous pardonne, mais apprenez que ce n'est qu'en faveur de votre sœur qui m'a supplié de le faire, sans quoi je vous aurois fait voir jusqu'à quel point mon pouvoir s'étend dans la Féerie. j'en fais dès-à-présent remise au Duc Huon de Bordeaux qui est l'homme que j'aime davantage. Huon remercia très-honorablement le noble Roi Oberon.

Des ordonnances & Regles que fit le Roi Oberon avant de mourir.

LE Roi Oberon ayant cédé son Royaume à Huon, il appela le Roi Artus & lui dit, comme je desire que vous viviez en paix avec Huon après ma mort, je vous donne le Royaume de Boulquant & celui que Sibille occupe de ma part, ainsi que toutes les Féeries des plaines de Tartarie, pour en faire à votre volonté. Vous aurez autant de puissance dans ces lieux comme Huon dans mon Royaume, pourvu que vous lui rendiez hommage & que vous ayez la paix ensemble. Alors le Roi Artus, Morgue, Transline & tous les Barons qui étoient-là remercièrent le Roi Oberon & trouvèrent qu'il avoit fait un présent assez beau.

Le Roi Artus vint ensuite en présence du Roi Oberon, rendre hommage & embrasser Huon de Bordeaux. Tout le Palais retentissoit de la joie que l'on avoit de voir ces deux Rois en paix & en bonne union, ce jour fut pour eux un jour de solennité. Mais le Roi Oberon content d'avoir remis son Royaume en de bonnes mains & sentant approcher sa dernière heure, car il savoit quand il devoit mourir, remercia Notre Seigneur des graces qu'il lui avoit faites pendant sa vie, il appela Huon de Bordeaux, Artus, Gloriant & Malebron, & leur dit : Seigneurs, je vous ai prévenu que je n'ai plus guère à rester avec vous, & vous Huon, comme j'ai reconu en vous beaucoup de sagesse & de prudence, je vous ai choisi pour vous remettre la possession de mon Royaume & l'administration de toutes les Féeries tant sur les luitons que sur des choses secrettes & inconnues aux autres hommes, joint à cela, vous aurez autant de pouvoit que j'en avois. Je vous recom-

mande de fonder après ma mort une Abbaye dans cette prairie qui avoisine la Ville & je prétends que mon corps soit enterré dans l'église que l'on y bâtera; je vous recommande aussi de récompenser & de prendre à votre service tous les gens qui étoient au mien.

Quand le Roi Oberon eut fait toutes ses recommandations, Huon lui répondit: Grand Roi! je suis bien reconnoissant des dons que vous m'avez fait & je ne manquerai pas, moyennant la grace de Dieu, d'observer exactement tout ce que vous m'avez recommandé, j'espère que mon ame n'en sera point chargée au jour du Jugement. Les Seigneurs & Dames qui étoient présens ayant entendu les paroles du Roi Oberon, ils voyoient aussi que sa fin approchoit, alors la consternation se répandit dans le Palais & dans toute la Ville, on entendoit par tout des gémissements. Le Roi Oberon étoit dans son lit & adressoit ses prières à Dieu, il tenoit Huon par la main & lui disoit Mon cher ami, priez pour moi, il fit le signe de la Croix & recommanda son ame à Dieu, & elle fut aussi tôt emportée par les Anges que Jesus Christ y avoit envoyé, en s'envolant ils répandirent une grande clarté dans le Palais, on y ressentoit une odeur si douce qu'il sembloit que l'on fut en Paradis, ils furent bien certains que l'ame du Roi Oberon étoit sauvée. Quand Huon, Esclarmonde, Artus, Translin, le Roi Carahen, Gloriant, Malebron & tous les Chevaliers & Dames virent que le Roi Oberon étoit mort, ils versèrent un torrent de larmes. Huon fit ensuite bâtir une Abbaye & y fit enterrer le corps du Roi Oberon comme il lui avoit recommandé. Après la cérémonie des funérailles, ils retournèrent au Palais & l'on prépara les tables, il y avoit trois Rois & deux Reines

d'une rare beauté, favoir : Le Roi Huon qui étoit au haut de la table, ensuite le Roi Artus, le Roi Carahen & les deux Reines, ensuite les autres Dames allerent dans leur chambre & ils furent tous magnifiquement servis. Après le repas, les autres Rois prirent congé du Roi Hugon & de la Reine Esclarmonde & retournèrent dans leur Royaume, excepté Morgue & Transline qui restèrent quel que tems avec Esclarmonde avec laquelle elles s'amuserent beaucoup. Nous ne parlerons plus du Roi Hugon & Esclarmonde qui resteront dans le Royaume de Féerie jusqu'au jour du Jugement, & nous parlerons de la belle Clairette qui étoit à Bordeaux.

Comme le Roi d'Hongrie & le Roi d'Angleterre, Florent, fils du Roi d'Arragon, demandèrent la belle Clairette en mariage, comme elle fut trahie par Brohars, comme Bernard fut noyé & des maux que le traître Brohars fit souffrir à Clairette, dont elle mourut.

Vous avez vu ci devant comme le Roi Huon & la Reine Esclarmonde, au départ qu'ils firent de Bordeaux, recommandèrent leur fille Clairette à la garde du bon Abbé de Clugny, elle augmenta en beauté, de maniere qu'à l'âge de quinze ans elle étoit recherchée en mariage par des Rois & des Princes, son oncle & Bernard étoient très-embarrassés de répondre à tous ceux qui venoient lui faire le cour. Le premier fut le Roi d'Angleterre & le second fut le Roi d'Hongrie & enfin le troisième étoit Florent, fils du Roi d'Arragon, mais le Roi d'Hongrie fut tout la vouloit avoir. L'Abbé répondit à ces ambassadeurs qu'il ne pouvoit leur donner aucune parole qu'il n'eut l'aveu du Duc Huon de Bordeaux son Pere,

nait que s'il ne retournoit à la Saint-Jean on fixeroit un jour pour traiter dudit mariage dans la Ville de Bayes, ce qui satisfit beaucoup le Roi d'Hongrie. Le lendemain matin l'Abbé de Clugny se mit en chemin pour aller à Bayes où il se trouveroit avec les Rois d'Angleterre, d'Hongrie & Florent fils du Roi d'Arragon, il la fit la belle Clairette à la garde de Bernard son cousin qui l'aimoit beaucoup. Le bon Abbé étant arrivé à Bayes, fit tendre des tapisseries par toutes les rues de la Ville, pour recevoir les Rois qui devoient y arriver, effectivement, ils arriverent le lendemain tous les trois en ordre. Le premier qui entra dans la Ville fut le Roi d'Angleterre qui à peine fut descendu de cheval, qu'il remonta pour aller chasser dans les Landes où il trouva quantité de cerfs & de biches.

Le Roi d'Hongrie entra ensuite dans la Ville en pompeux équipage & vint au Palais où l'Abbé le reçut avec grande joie, le Roi Florent vint après aussi en grande pompe, l'Abbé les salua avec beaucoup de politesse & leur dit que tout ce qu'il y avoit dans la Ville étoit à leur service & ils lui en firent leurs remerciemens.

Il y avoit dans cette Ville, un traître qui étoit de Bordeaux, il avoit entendu toutes les conclusions que l'on avoit prises, & comme l'Abbé de Clugny étoit convenu avec les trois Rois qu'il leur feroit voir Clairette & que celui qui lui plairoit le plus, l'auroit en mariage. Le traître conclut dès l'instant de leur enlever Clairette; il partit de Bayes pour exécuter son malheureux dessein, il monta sur un petit vaisseau & partit pour Bordeaux. Il y fut à peine arrivé, qu'il monta au Palais affectant un air embarrassé, il salua Bernard & la belle Clairette, Bernard lui dit, je pense que tout va bien, car vous

avez un air de gaieté qui nous annonce de bonnes nouvelles, dites-nous, s'il vous plaît, comment se porte l'Abbé de Clugny & comme il a reçu les Rois qui sont venus à Bayes.

Bernard, dit le traître, sachez que l'on n'a jamais vu tant de noblesse rassemblée dans la Ville de Bayes, que l'on en voit aujourd'hui, & afin que l'on puisse terminer incessamment, le bon Abbé de Clugny, oncle de Mademoiselle Clairette, m'a chargé de vous dire qu'aussi-tôt que la nuit sera venue, vous fassiez déguiter en homme Mademoiselle Clairette & nous partirons pour la conduire auprès de lui, quand il sera environ midi, vous ordonnerez à ses femmes de chambres de partir & apporter avec elles tous ses ajustemens les plus riches & les plus beaux pour la parer comme il convient, elle en mettra seulement un dans le vaisseau sur lequel nous partirons, en attendant que l'on lui apporte les autres; le sujet pour lequel il m'a chargé de vous dire de la conduire auprès de lui, c'est afin qu'elle choisisse lequel des Rois elle aimera mieux avoir pour mari, elle pourra sans être aperçue, les voir & choisir celui qui lui plaira davantage. Bernard crut que le traître Brohars disoit la vérité, Hélas! pourquoi ajoutoit-il foi à ses paroles? Il n'y avoit pas dans l'Univers d'homme plus pervers & plus fourbe que lui, car sa famille n'étoit composée que de traîtres & Bernard le croyoit d'autant plus qu'il savoit qu'il avoit été auprès de l'Abbé de Clugny. Bernard dit alors à Clairette de préparer, tout ce qui lui étoit nécessaire pour partir. Dès que la nuit sera venue, vous vous déguiserez comme Brohars vous l'a recommandé, afin que vous ne soyez vue de personne jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Bayes auprès de votre oncle.

Puisque cela fait plaisir à mon oncle & à vous, il est juste que je le fasse, répondit poliment Clairette. Elle monta aussi-tôt dans sa chambre où elle se fit habiller par ses femmes qui ne purent s'empêcher de rire de la voir déguisée en homme. Le traître Brohars fit tant qu'il trouva un vaisseau qu'il fit amener vers la poterne du Palais; il mit dedans une pierre assez pesante à laquelle il attacha une grosse corde, il dit ensuite à Bernard qu'il étoit tems de partir s'ils vouloient arriver à Bayes avant qu'il fut minuit. Bernard vint auprès de Clairette & il la trouva prête à partir, il lui dit en badinant qu'elle avoit l'air d'un grand écuyer. Bernard s'arma de son épée & se disposa à partir. Brohars passa le premier & Bernard tenant Clairette par le bras, sortit avec elle par la poterne, sans que personne les eut aperçus. Quand ils furent au bord de la mer, Brohars entra dans le vaisseau & pris Clairette par la main pour l'aider à y entrer & la fit placer à un bout, Bernard y entra après; Brohars prit alors la pierre & la laissant couler dans l'eau, il retint la corde à laquelle elle étoit attachée, il dit à Bernard qu'il faisoit cela, afin que leur vaisseau ne fut emporté par le courant de l'eau; un peu de tems après, il dit à Bernard de tenir la corde & qu'ils la retire-roient quand il en seroit tems. Bernard qui ne se méfioit nullement, fit comme le traître lui avoit recommandé, Brohars prit un aviron & ils se trouverent bientôt éloigné du Palais.

Comme le traître Brohars noya Bernard, de leurs aventures, & comme il périt.

Brohars voyant qu'ils étoient éloignés de la Ville & que la nuit étoit fort obscure, vint auprès de Bernard & lui dit

de tirer la pierre hors de l'eau, ce que voulant faire, il se baissa, mais le traître le prit par la jambe & le fit tomber dans l'eau; ainsi périt malheureusement celui qui étoit au nombre des meilleurs Chevaliers, de son tems. Quand Clairette vit que le traître avoit noyé Bernard, elle jeta un grand cri & se jeta sur Brohars & le tira par les cheveux, le traître se sentant ainsi traité, se retourna & jeta brutalement Clairette toute étendue dans le vaisseau & la battit indignement, en lui disant que ses cris & ses larmes ne lui serviroient de rien, & que malgré elle il en vouloit faire à sa volonté. Clairette épouvantée par les menaces de ce traître trembloit de tous ses membres, elle se recommanda à notre Seigneur Jesus-Christ & à la Vierge sa mère, les priant de la délivrer de ce misérable qui ne cherchoit qu'à la déshonorer. Le traître brohars revint auprès de Clairette & lui dit qu'elle feroit mieux de se rendre à lui de bon gré que de force, que si elle persistoit à ne pas vouloir se rendre, il la jetteroit dans la Gironde. O traître, lui dit-elle, tu ne jouiras jamais de moi. Alors ce meurtrier la frappa tant qu'il la laissa pour morte dans le vaisseau, voyant qu'il ne pouvoit lui rien faire autre chose pour le moment, il étoit si fatigué qu'il s'endormit, le vaisseau alloit au gré de l'eau: il étoit déjà grand jour, ils commençoient à sortir de la riviere de Gironde; Clairette qui étoit toute éplorée voyant que le traître dormoit, prit un pain qu'il avoit à ses côtés & pressée par la faim, elle le mangea sans en rien laisser. Elle adressa ensuite ses prières à Dieu pour qu'il lui fit la grace de garder sa virginité contre le tyran qui l'avoit trahie. Le vaisseau entra dans la mer, le vent étoit fort & ils n'avoient point de voiles, mais il survint un vent

qui prit le vaisseau en flanc & le força d'aborder auprès d'une Isle. Brohars se réveilla & fut bien aise de voir la terre ferme, car il reconnut le pays, il dit à Clairette, tu vois bien maintenant que tu ne peux résister à ma volonté, car il n'y a personne ici pour te secourir & ta défense est de bien peu de valeur, nous sommes d'ailleurs dans une Isle déserte & qui est environnée de la mer, je pense que nous ne pourrions jamais en sortir, ainsi ne crains rien, je ne te ferai aucun mal pour le moment. Le malheureux dépit de se voir dans cette Isle; commença à jurer Dieu & sa Mere & le jour de sa naissance, car il vit bien qu'il falloit mourir de faim dans ce désert, car leur vaisseau n'étoit pas propre à mettre en mer, & ils seroient infailliblement péris, s'ils se fussent embarqués, il étoit si accablé par ces tristes réflexions, que Dieu permit qu'il n'eut plus envie de rien faire à Clairette, car Dieu ne vouloit pas qu'elle fut deshonorée. Quand Clairette se vit près du rivage, elle sortit du vaisseau & monta sur le rocher. Que Dieu la veuille préserver de tous dangers dans ce lieu désert. Il y avoit dans cet endroit six écueurs de mer qui étoient les Marchands qui entroient où sortoient de Gironde, ils avoient une petite galliote à six rames qu'ils avoient placée dans un recoin & couverte de feuillages, Brohars voyant que Clairette se faisoit de toutes ses forces lui cria: Belle, votre fuite ne peut vous servir de rien, car que ce soit de gré ou de force, je ferai cette nuit ma volonté avec vous. Quand les six pirates qui étoient dans l'Isle entendirent les paroles de Brohars qui crioit après la Demoiselle, ils furent bien surpris & craignirent que ce ne fût quelqu'un qui les épiât. Clairette qui couroit sur la mon-

tagne leur cria le plus haut qu'elle put: Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de prendre pitié de moi & me secourir contre les brutalités de ce meurtrier qui la nuit dernière m'a ravie & enlevée de la Ville de Bordeaux, & je suis fille du noble Duc Huon. Quand les Pirates entendirent la Demoiselle, ils s'imaginèrent que c'étoit une feinte pour les surprendre, mais dès qu'ils apperçurent Brohars qui couroit à toutes forces, le maître de la bande vint au-devant de Brohars & lui dit: comment avez-vous eu assez de hardiesse pour venir ici? nous voyons bien que vous n'êtes venu ici que pour nous épier, mais vous ne nous accuserez jamais. Il tira alors son couteau & lui dit qu'il alloit lui faire perdre la vie. Quand Brohars vit les six pirates, il se prépara à se défendre & tira son épée dont il donna un coup si terrible au chef de la bande, qu'il le partageât. Les cinq Pirates voyant que leur chef venoit d'être tué par Brohars, en furent si indignés qu'ils se jettèrent sur lui comme des forcénés, mais Brohars se défendit si courageusement qu'il en abbatit quatre auparavant que d'avoir aucun mal. Pendant qu'ils se battoient, la belle Clairette qui étoit dans la place où étoient auparavant les pirates, trouva une table sur laquelle il y avoit de quoi boire & manger. Quand elle vit cela, elle remercia Dieu & but & mangea autant qu'elle en avoit besoin. Elle vit que les pirates avoient déjà jetté Brohars par terre, ce qui la rendit bien contente, mais elle ne savoit pas avec quels gens elle venoit de se trouver. Quand les pirates eurent renversé par terre le traître & cruel Brohars, ils lui demandèrent la raison pourquoi il avoit emmené cette Demoiselle, il leur raconta tout au long qui elle étoit & comme il l'avoit ravie pour la deshonorer

dans l'intention de se marier avec elle dans un pays étranger. Quand les pirates eurent entendu ce que Brohars leur avoit conté, ils lui dirent: Méchant homme, il n'y a point de tourmens au monde que vous ne méritiez, ce sera nous qui vous les feront souffrir. Ils le prirent, le lièrent & le pendirent par les pieds à un arbre ils allumèrent ensuite un grand feu sous sa tête & lui firent subir une cruelle mort, ainsi le traître Brohars finit malheureusement le cours d'une vie remplie d'horreurs. Les deux pirates qui restoient vinrent au lieu où étoient la noble Demoiselle, ils lui demandèrent de quelle condit on elle étoit, elle leur répondit qu'elle se nommoit Clairette, elle leur raconta ensuite la manière indigne dont s'étoit servie le perfide Brohars pour l'enlever de son pays & la deshonorer. Après qu'elle leur eut raconté son histoire, ils lui ôtèrent sa robe & lui en donnèrent une plus belle, quand ils la virent ainsi ajustée, ils la trouvèrent charmante & ne purent s'empêcher de lui faire compliment sur sa grande beauté, car ils ne croyoient pas que l'on en put trouver de plus belle dans tout l'univers: sa beauté reparoissoit parce qu'elle étoit délivrée du cruel Brohars. Quand l'un des pirates la vit si belle, il dit à son camarade que la nuit prochaine il jouiroit à sa volonté de la belle Demoiselle, l'autre lui répondit qu'il ne le souffriroit pas & que c'étoit lui qui le premier avoit abbatu le traître Brohars. Quand le pirate entendit son camarade, il tira son couteau, s'approcha de lui & lui enfonça dans le corps jusqu'au manche, & quand il se sentit blessé il vint comme un enragé contre son adversaire l'épée à la main, dont il en asséna un si grand coup qu'il l'abattit mort; il tomba mort presque en même temps que l'autre, ainsi la pauvre Clairette se

trouva seul dans cette Isle auprès des pirates qui étoient couchés sur la poussière. Se voyant ainsi seule & abandonnée, & ne sachant à qui avoir recours dans cette Isle déserte, elle se mit à pleurer amèrement & à former des regrets en disant: Grand Dieu! Je vous prie d'avoir pitié de ma situation & de me faire la grace qu'en tel endroit que je me trouve je puisse garder ma virginité, faites-moi aussi la grace de pouvoir sortir de cet horrible lieu. Je parlerai dans le Chapitre suivant des Rois & des Princes qui étoient à Blayes & qui attendoient la venue de la belle Clairette.

Il est parlé dans ce Chapitre du deuil que l'Abbé de Clugny & les Princes de la Ville de Bordeaux menoient à l'occasion du ravissement de la belle Clairette & qui fut encore augmenté quand ils virent six hommes qui portoient Bernard étendu mort, & de la punition qui fut faite sur la famille du traître Brohars qui avoit noyé le vaillant & prudent homme Bernard.

Quand les Rois & les Princes furent arrivés à Blayes & qu'ils eurent parlé au bon Abbé, ils conclurent avec lui que l'on fit venir la Demoiselle Clairette & que celui qui lui plaisoit davantage, seroit son mari, ils y consentirent d'autant mieux que chacun d'eux se croyoit plus beau que l'autre & à la vérité on ne pouvoit guère trouver de plus beaux Princes qu'eux, mais principalement Florent, fils du roi d'Arragon, l'emportoit sur tous les autres, comme ils étoient à délibérer pour envoyer chercher la belle Clairette à Bordeaux, ils virent arriver des Chevaliers, Ecuyers, Dames & Demoiselles qui étoient venus, croyant trouver Clairette, elles lui apportèrent toutes ses robes

pour la parer comme Brohars leur avoit recommandé. Quand ils y furent arrivés ils vinrent droit au Palais. L'Abbé de Clugny qui étoit à la porte du Palais, voyant arriver les Dames & Demoiselles, il crut que c'étoit sa belle niece Clairette, il descendit précipitamment les degrés & vint au-devant d'eux. Il leur demanda où étoit sa niece Clairette? Sire, lui répondirent les Chevaliers, nous croyons la trouver auprès de vous, car elle est partie très-tard hier au soir de la Ville de Bordeaux, pour venir vous trouver & c'est Brohars qui l'est venu chercher & qui l'a emmenée avec Bernard, il nous a recommandé de nous trouver à cette heure dans ce Palais, ils racontèrent ensuite au bon Abbé la manière dont Brohars s'étoit servi pour emmener la belle Clairette. Quand le bon Abbé de Clugny les eut entendus, il tomba en foiblesse, de manière que tous ceux qui étoient présens, le crurent mort, il jeta aussi-tôt un grand cri & dit: O ma très-chère niece, que je suis malheureux de vous avoir perdue! Plût à notre Seigneur Jésus-Christ que je fusse mort & enterré, car je ne pourrai jamais survivre à une perte aussi considérable. O traître & malheureux Brohars, jamais ta famille ne fit aucun bien. O mon cher Bernard, qu'est devenu votre courage & toute la prudence dont je vous croyois capable? Je ne pourrai jamais m'imaginer que vous soyez complice d'une aussi noire & aussi méchante action. Cette triste nouvelle fut bientôt répandue dans toute la Ville de Blayes; dès qu'elle fut parvenue aux Rois & aux Princes, ils vinrent au Palais en grande hâte, où ils trouverent le bon Abbé de Clugny tout en larmes, ils l'auroient fait mourir, s'ils ne lui avoient pas connu autant de probité & de prudence comme il y en avoit

en lui, c'est pour cette raison qu'ils ne lui firent aucun mal. Ils monterent tous, à cheval & partirent de Bordeaux où ils trouverent les Bourgeois & Bourgeoises, & le menu peuple en cris & en larmes, regrettant le Duc Huon, la Duchesse Esclarmonde & leur fille Clairette qui étoit perdue & trahie par Brohars qui l'avoit enlevée pour en jouir. Quand l'Abbé de Clugny & tous les Princes furent entrés dans la Ville, ils ne purent s'empêcher de répandre des pleurs & pour comble de douleur, ils virent venir six hommes qui apportoient le corps de Bernard qui s'avoient trouvé noyé dans la riviere de Gironde; à ce triste appareil, les cris & les gémissemens redoublerent. La perte de Bernard leur fut d'autant plus sensible, qu'ils l'avoient beaucoup aimé & ce seroit un récit trop triste que de raconter le deuil que firent l'Abbé de Clugny, les Princes & le peuple de Bordeaux. Les Rois & les Princes qui étoient avec l'Abbé prirent connoissance de la famille du perfide Brohars & du fond de sa trahison dont ils étoient déjà informés. Ils firent faire dans toute la Ville de Bordeaux, une recherche exacte de tous ceux qu'on connoissoit être de la famille de Brohars & on en trouva soixante-dix, tant homme que femmes & enfans qui furent tous noyés dans la riviere de Gironde, afin qu'une famille aussi abominable fut entièrement éteinte & qu'il n'en fut plus mémoire. Quand on eut exécuté toutes ces choses, les Rois & les Princes partirent de la noble Ville de Bordeaux & s'en retournerent dans leurs pays bien fâchés de n'avoir pu seulement voir la belle Clairette. L'Abbé de Clugny resta à Bordeaux & fit enterrer honorablement le corps de Bernard qui fut universellement regretté.

Comme

Comme la belle Clairette vint seule sur le bord de la mer, où le Roi de Grenade vint aborder dans un grand vaisseau, & emmena la belle Clairette avec lui; comme le vent les fit arriver près de Courtouze, & Clairette fut sauvée; & tous les Sarrasins furent tués par Pierre d'Arragon, qui emmena la Demoiselle à Tarragone; & des amours de Florent & de Clairette.

Après que tous les Barons se furent entretués, & que Brohars fut mort, la belle Clairette demeura seule & égarée sur la montagne, & n'avoit pour toute compagnie que les hommes qui s'étoient tués; elle commença à pleurer, en disant: Grand Dieu! Pourquoi donc suis-je née! Hélas! quelle destinée & quel malheur j'ai donc dans ce monde; il vaudroit mieux pour moi que je fusse morte, car je vois bien que je ne sortirai jamais d'ici, je ne fais que devenir, ni où je pourrai me retirer. Après qu'elle eut fait tous ses regrets, elle se mit à descendre la montagne, & vint auprès du vaisseau d'où elle étoit partie.

Quand elle fut arrivée vers le rivage de la mer, elle vit un gros vaisseau qui venoit de rafraîchir & couper du bois. Quand elle eut vu venir le vaisseau au port où elle étoit, elle fut bien contente, elle remercia Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle crut d'abord que c'étoit des Chrétiens; mais ils étoient Sarrasins; il y avoit avec eux un Roi qui étoit leur maître, il étoit Roi de Grenade, & s'en retournoit dans son pays; mais il fut contraint d'y revenir par ce lieu, tant il avoit eu d'infortunes sur mer. Quand ils furent arrivés dans le port, ils jettèrent l'ancre, descendirent à terre, & virent la malheureuse Clairette qui étoit seule sur le rivage. Le Roi, qui, le premier,

étoit descendu à terre, lui demanda qui elle étoit, & de quel pays? Sire, lui dit Clairette, puisque vous voulez savoir mon état & qui je suis, je vous le dirai. Alors Clairette lui raconta devant tous ceux qui étoient-là, qu'elle étoit fille du Duc Huon de Bordeaux, puis elle leur raconta mot pour mot toute l'aventure qui lui étoit arrivée. Quand le Roi Sarrasin entendit Clairette, il en fut bien réjoui, & lui dit: Belle Demoiselle, vous êtes bienheureuse de m'avoir trouvé, je n'ai point encore de femme, vous serez la mienne, & je coucherai cette nuit avec vous; mais il faut auparavant que vous reniez votre loi, & que vous croyez à la loi de Mahomet à laquelle je crois. Quand Clairette entendit le Roi Payen, elle lui dit: Sire, à Dieu ne plaise que j'abandonne la loi de Jésus-Christ pour croire à celle de Mahomet, je me laisserois plutôt traîner à quatre chevaux que d'être la femme d'un homme comme vous. Quand le Roi entendit Clairette qui le méprisoit tant, il leva la main & lui appliqua un soufflet d'une si terrible force, qu'il la jeta toute étendue à ses pieds, & lui fit sortir le sang par la bouche & par le nez; ses gens le blâmèrent beaucoup de cette action; il leur répondit: Comment donc, n'avez-vous pas entendu comme elle a blasphémé contre notre loi, elle m'a méprisé comme si j'étois un valet; il étoit tellement irrité contre Clairette, qu'il ordonna à ses gens de la prendre & la jeter dans la mer.

Les Sarrasins vinrent vers Clairette, ils la prirent rudement & l'emmenèrent malgré elle dans leur vaisseau. Ils la cachèrent aux yeux du Poi; ils levèrent l'ancre, firent voile & partirent; le vent qui étoit favorable les éloigna bien-tôt de la terre, & ils voguèrent avec beaucoup

I

de vitesse. Comme le Roi se promenoit dans le vaisseau, il fut très-surpris d'y voir Clairette, qu'il croyoit que ses gens avoient noyée; il la considéra & la trouva si belle, qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eut de plus belle au monde. Il desiroit beaucoup la posséder, & lui dit: Belle fille, puisque je vous tiens dans mon vaisseau, vos plaintes & vos larmes ne pourront vous sauver en aucune manière, car je coucherai cette nuit avec vous. Quand Clairette eut entendu l'indigne proposition que venoit de faire ce Roi Sarrasin, elle se mit à prier Dieu de lui faire la grace qu'elle put conserver sa virginité, & de la délivrer des mains des Sarrasins; elle se mit ensuite à genoux devant ce Roi cruel, le pria d'avoir pitié d'elle, & qu'elle feroit à sa volonté, mais à condition qu'il la reconduiroit dans sa patrie. Belle, lui dit le Roi, de bonne volonté ou non, je ne vous quitterai point que je n'aye couché une nuit avec vous, & que je ne vous aie tenu dans mes bras. Clairette voyant que le Roi ne vouloit pas se déister, se prit à pleurer amèrement, & pria la Vierge Marie de vouloir bien la secourir en cette cruelle perplexité où elle se voyoit réduite à perdre ou l'honneur ou la vie. Alors il s'éleva un vent considérable qui causa une tempête si affreuse, que de très-calme que la mer étoit, elle commença à grossir & à s'enfler avec tant de furie, que les vagues élevoient leur vaisseau jusqu'aux nues, & le précipitoient ensuite dans les abîmes les plus profonds, de manière qu'ils furent obligés d'abandonner leur vaisseau à la fureur des vents. Ils furent tous saisis d'une terreur si grande, qu'ils trembloient tous pour leur vie. La force des vents mit leurs voiles en pièces; peu s'en fallut que le vaisseau ne périt. Ils imploroient Mahomet, & le

prioient de vouloir bien les secourir en ce moment où ils se voyoient si près de leur perte. Le Roi étoit si consterné, qu'il n'avoit pas envie de parler de son indigne amour à Clairette. L'infortunée Demoiselle étoit dans des tranfes mortelles durant la tempête, qui les bouleversa pendant toute la nuit. Le vent poussa tellement leur vaisseau, qu'ils passèrent bien loin de Valence, & que le lendemain au matin, ils se trouvèrent auprès de la ville de Courtoise; dès qu'ils apperçurent la ville, ils reconnurent qu'elle étoit Chrétienne, & ils ne virent aucun moyen de pouvoir s'en éloigner, mais ils préférèrent le hasard d'être esclaves, à celui d'être ensevelis dans les flots. Comme ils arrivoient, il y avoit au port un noble Chevalier que l'on nommoit Meisire Pierre d'Arragon; il vit venir de loin le vaisseau, & pensa bien que si on ne lui portoit du secours, il périroit infailliblement, tant il étoit en mauvais équipage, & qu'il pourroit échouer contre le rocher, ce qui causeroit une perte considérable tant de gens que de marchandises. Il s'écria à haute voix que chacun allât sur les galères pour secourir le vaisseau. Les matelots montèrent sur les galères pour aller au secours du vaisseau. Quand les Sarrasins virent les galères, ils eurent grande peur d'être tués; il y vint deux Payens qui voulurent prendre Clairette pour la jeter dans la mer, mais elle se retint de toute sa force au mâit du vaisseau, & ils ne purent venir à bout de l'en arracher; cependant les Arragonois qui étoient sur la galère, commencèrent à approcher le vaisseau, & jetèrent les crochets pour la rejoindre.

La pauvre Clairette qui étoit dans le vaisseau avoit grande peur; mais elle fut bien joyeuse quand elle reconnut que ceux qui venoient attaquer le vaisseau,

étoient tous chrétiens. Les Arragonois se lancèrent aux cordages, & entrèrent dans le vaisseau. Quand Pierre d'Arragon & ses gens y furent entrés, ils virent Clairette qui étoit toute en larmes, ils demandèrent aux Sarrasins, où avez-vous pris cette noble Princesse que nous avons vu, que vous vouliez jeter dans la mer il n'y a qu'un instant, si nous ne fussions pas venus à son secours? Il y en eut un qui répondit: Sire, nous sommes de Grenade, nous avons été poussés à ce port par la tempête, & nous sommes tous prêts de devenir vos esclaves, ou de payer la rançon que vous nous demanderez. Payen, lui dit Pierre d'Arragon, tout l'or de l'Univers ne pourroit vous garantir de la mort. Il commanda alors à ses gens d'exterminer les Sarrasins sans en excepter un seul. Ses ordres furent bientôt exécutés, & ils mirent en pièces les Sarrasins, néanmoins ils en exceptèrent le Roi, à qui Pierre demanda pourquoi & à quel sujet ils vouloient noyer cette noble Demoiselle, & en quel endroit ils l'avoient trouvée. Sire, dit le Roi, nous ne la connoissons pas, & ne savons pas qui elle est; nous l'avons trouvée seule & abandonnée dans une île. La voyant si belle, je desirai beaucoup en jouir, je la fis mettre dans mon vaisseau, & je pensois faire ma volonté avec elle; mais elle n'a jamais voulu le souffrir, & je l'avois prise en haine. Vassal, lui dit Pierre d'Arragon, vous allez périr avec vos gens, si vous ne voulez pas croire en Jésus-Christ & à la Vierge Marie, & renoncer à la loi de Mahomet, dans laquelle vous êtes né. Sire, dit le Payen; j'aime mieux être écorché vif, que d'abandonner ma loi pour croire à celle de Jésus-Christ. Quand Pierre d'Arragon l'entendit, il lui donna sur la tête un coup si terrible avec son épée, qu'il l'étendit mort

au nombre des autres Payens, dont Clairette fut bien aise, car elle se vit délivrée du plus barbare des hommes. Pierre d'Arragon s'approcha d'elle, & lui demanda qui elle étoit & où les Payens l'avoient trouvée. Sire, dit la pucelle, je suis née en France dans une ville appelée Nantes, située en Bretagne. Mon père qui étoit de Lisbonne desira d'aller voir ses amis; il s'embarqua avec deux de mes frères & moi & plusieurs autres marchands. Nous pensions entrer dans le port de Lisbonne, mais il s'éleva un vent si terrible, que nous fûmes obligés d'abandonner notre vaisseau à la garde de Dieu & au gré de la tempête; nous passâmes par des détroits, & vîmes échouer contre un rocher, où notre vaisseau se brisa en pièces, & tous ceux qui composoient l'équipage furent noyés, excepté moi, à qui Dieu fit la grace de me sauver sur un grand ballot de laine, sur lequel je m'étois mise, & les flots me jetèrent sur le rivage, dont je dois bien remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ; & je vis bientôt arriver ce Roi qui étoit sur ce vaisseau avec ses gens, qu'une tempête avoit conduit pareillement au lieu où j'étois; ils me prirent & m'emportèrent sur leur vaisseau. Le Roi qui en étoit le maître, s'efforça de m'avoir pour me déshonorer; mais il survint une si grande tempête, qu'ils furent obligés d'arriver au port où vous les avez pris & mis à mort. Belle, lui dit Pierre, vous êtes bienheureuse, & vous devez bien remercier Notre-Seigneur de ce que vous êtes remise dans mes mains. Sire, lui répondit Clairette, je sais certainement bien que sans votre secours, je serois périé actuellement: ainsi, tant que Dieu me donnera des jours, je vous servirai comme la dernière de votre hôtel, je me confie en Dieu & en vos bontés. Belle, lui dit Pierre d'Arragon, tant que

HISTOIRE

je vivrai, vous ne manquerez de rien; car s'il plaît à Dieu, vous conserverez votre honneur & vos jours, vous pourrez trouver un mari qui vous rendra heureuse. Pierre d'Arragon prit aussi-tôt la Demoiselle par la main, & recommanda à ses gens de lever les voiles pour retourner à Tarragone, ville située entre Barcelone & Valence la grande, où étoit pour lors le Roi d'Arragon. Quand on eut levé les voiles, ils s'embarquèrent & perdirent bientôt la terre de vue; ils voguèrent tant qu'ils apperçurent, un matin, les tours & le palais de Tarragone, & ils remercièrent Notre-Seigneur. Comme ils approchoient de la ville, le Roi d'Arragon étoit appuyé à une des fenêtres de son palais, il vit venir six galères & un grand vaisseau, dont il fut bien surpris, & ne savoit ce que ce pouvoit être; mais quelques-uns qui les reconnurent, dirent au Roi que c'étoit son cousin Pierre d'Arragon qui venoit de faire une course sur la mer, où il avoit pris ce grand vaisseau & tout ce qui étoit dedans.

Quand le Roi d'Arragon apprit que son cousin Pierre d'Arragon venoit, il descendit de son palais avec ses Barons, & vint trouver son cousin Pierre d'Arragon sur le rivage. Quand il fut arrivé, il courut embrasser son cousin, & lui dit: Mon cher cousin, soyez le bien venu, je suis très-charmé de votre bonne aventure; dites-moi, je vous prie, où vous avez conquis ce vaisseau qui est si riche? Pierre d'Arragon lui raconta exactement comme la chose étoit arrivée, & comme il avoit sauvé cette Demoiselle des mains des Sarrasins, & il la fit voir au Roi, en lui disant: Sire, je pense que vous voyez aujourd'hui la plus belle, la plus aimable & la plus vertueuse Demoiselle que l'on puisse voir, & qui paroisse davantage être d'une noble extraction. Le Roi la regarda, & elle se

jetta à ses pieds; le Roi la releva, & lui dit: Je vous prie de dire d'où vous venez, de quel lieu & de quelle famille vous êtes. Clairette qui craignoit d'être tombée en de mauvaises mains, baissa la tête & se mit à pleurer; un torrent de larmes inondoit son visage, & elle dit au Roi, je vous prie de ne me pas demander qui je suis, ni de quelle famille je suis, car je ne connois pas mes parens. Quand le Roi entendit la pucelle, & qu'il vit qu'elle étoit en proie à la douleur, il chercha tous les moyens de la consoler.

Pierre d'Arragon raconta au Roi tout ce que Clairette lui avoit dit: Elle a été trouvée dans une île déserte, par les Sarrasins que j'ai mis à mort; elle doit se trouver bienheureuse d'être tombée dans mes mains, car s'il plaît à Notre-Seigneur, je la marierai, & tâcherai de lui rendre son sort plus heureux. Le Roi Garin & Pierre d'Arragon sortirent alors du vaisseau, & vinrent dans la ville, il fit conduire la belle Clairette à son hôtel, par deux Gentilshommes, & en passant dans la ville, elle attira les regards des Dames & Demoiselles, qui louoient beaucoup sa beauté, & se disoient l'une à l'autre qu'elles n'avoient pas encore vues une Demoiselle si accomplie, ni qui eut l'air d'une naissance plus distinguée. Il y eut dans la ville de très-grandes réjouissances au sujet de l'arrivée de Pierre d'Arragon & de la Demoiselle qu'il avoit amenée avec lui. Comme toute la ville étoit abandonnée à la joie, Florent le fils du Roi, qui venoit d'auprès de la Duchesse, entra dans la ville, & vit par les rues les Dames & Demoiselles, même les plus simples Bourgeoises, qui faisoient des fêtes dans plusieurs endroits; il vit toutes les rues tendues de tapisseries, surpris de voir tant de diversifemens, il demanda à un bour-

DE HUON DE BORDEAUX.

69

geois s'il y avoit quelque nôce, & quels gens se marioient, pour que l'on fit de si grandes fêtes? Sire, lui répondit le bourgeois, ces fêtes, ces divertissemens que vous voyez, sont pour la bonne arrivée de Pierre d'Arragon, qui a été absent depuis très-long-tems; Dieu l'a aidé dans ses entreprises, car il a conquis le grand vaisseau de Malicques, sur lequel étoit le Roi de Grenade; il en a rapporté un butin considérable. Quand Florent eut vu la richesse du vaisseau, il vint à l'hôtel de Pierre d'Arragon son cousin; il lui fit bien des amitiés, & lui dit qu'il fut le bien venu, & qu'il étoit bien charmé de son bonheur. Pierre d'Arragon lui répondit: Graces à Notre-Seigneur, j'ai assez bien réussi; mais je veux vous faire voir que j'ai eu encore plus de bonheur que vous ne pensez, car j'ai trouvé quelque chose de plus de mérite que ce vaisseau; alors il lui fit voir Clairette qui étoit plongée dans la douleur, & il lui raconta comme il l'avoit conquise. Florent se sentit ému dès le premier regard qu'il jetta sur Clairette; plus il la considéroit, plus il étoit enchanté de sa beauté. Clairette le regarda aussi, mais elle n'osoit pas le fixer, il lui sembla qu'elle n'avoit jamais vu un plus beau jeune homme de corps & de visage. Florent qui ne pouvoit détourner ses regards de dessus la Demoiselle, se sentit bientôt le cœur atteint d'un trait dangereux qu'amour lui lança. On n'eût jamais pu trouver deux cœurs, qui, dès la première entrevue fussent d'une meilleure intelligence. Florent & Clairette étoient tous deux ornés des agrémens de la beauté, & la nature, quelquefois, trop avare de ses dons, avoit pris plaisir à leur prodiguer. Les yeux fixés l'un sur l'autre, ils se regardoient tendrement. Si Florent eût pu savoir que c'étoit la belle Clai-

rette fille du noble Roi Huon de Bordeaux, il l'eût b'entôt épousée. Clairette; fut bientôt éprise d'amour pour Florent, il desiroit bien savoir de quelle condition elle étoit, car elle avoit l'air bien distinguée. Il résolut de s'en informer, & de lui demander son amitié, & dit qu'il moureroit de douleur si elle lui refusoit. Epris du plus violent amour pour Clairette, il lui prit la main, & la tirant un peu à l'écart, la fit asséoir, lui parla doucement pour ne pas être entendu; il lui témoigna toute la satisfaction qu'il avoit de la voir, il la pria ensuite de lui dire de quelle famille elle étoit? Sire, lui répondit-elle, quel avantage pourriez-vous retirer d'être informé de ma naissance & de mon nom, cependant je vous le dirai, puisque vous êtes curieux de le savoir: Je suis la fille d'un chasseur, & j'étois au service de la Duchesse de Bordeaux, mais par la trahison la plus noire que l'on puisse jamais imaginer, j'ai été enlevée; & j'ai eu à supporter bien de la fatigue & de la misère. Si Dieu n'eût envoyé Pierre d'Arragon pour me secourir dans le vaisseau où j'étois, ma perte étoit écrite. Sire, j'espère néanmoins que vous n'abuserez point de de l'état malheureux où le sort m'a réduit, en voulant attenter à mon honneur, je pense que vous êtes trop bien né pour en avoir seulement l'idée: D'ailleurs, j'aime-rois mieux périr que de m'abandonner à un homme, excepté à un mari. Belle, lui dit Florent, je vous promets au nom du Dieu qui m'a formé, que ni moi, ni autre n'oseroient seulement effleurer votre honneur, & si j'apprenois qu'il y eut quelqu'un qui eut la témérité de vous faire une proposition désagréable, je le ferois mourir dans les plus affreux tourmens, tant je desire être votre fidelle ami. Jamais on ne pourra nous séparer, & si le Roi mou-

père étoit mort, je ne tarderois pas à vous épouser. Sire, lui répondit Clairette, je vous prie de ne jamais penser à ce que vous venez de me dire, il ne conviendrait pas que le fils d'un Roi s'abaisât à vouloir s'allier à une fille d'une extraction si basse, & c'est vouloir vous attacher à une personne aussi pauvre que moi, car si le Roi votre père s'apercevoit que vous eussiez la moindre idée sur moi, il me feroit mourir.

Clairette se tût, & baissant la tête, elle dit tout bas en elle-même: Grand Dieu! si ce jeune homme qui est ici, savoit qui je suis, peut-être bien qu'il me voudroit avoir en mariage. Je n'ai jamais senti d'amour pour personne, mais quand je vois ce jeune homme, un doux fremissement vient s'emparer de mes sens, & je l'aime pour le moins autant qu'il peut m'aimer; elle répandit aussi-tôt un torrent de larmes. Florent voyant Clairette s'abandonner aux larmes, il en fut bien fâché, & lui dit: Daignez m'avoir pour votre fidelle ami, autrement vous ferez la cause de ma mort. Sire, lui répondit Clairette, je consens de tout mon cœur à vous accorder mon amitié: mais à condition que vous ne manquerez en rien à mon honneur, car si je savois que vous pensiez autrement, je vous aurois en horreur le reste de ma vie. Belle, lui répondit Florent, ne craignez pas que j'aye jamais aucune pensée immodeste à votre égard. Je vous respecte infiniment, & vous n'aurez en moi qu'un fidelle adorateur de vos appas & de votre vertu. Ainsi se passa la première entrevue de ces deux amans, & ils eurent bien des traverses pour parvenir au comble de leurs desirs.

Comme le Roi défendit à Florent son fils de ne pas être assez hardi pour oser s'attacher à la belle Clairette. Comme Florent promit à son père qu'il feroit le Roi de Navarre prisonnier, au cas qu'à son retour il lui permit d'épouser la belle Clairette, ce que le Roi Garin lui promit; mais il n'en voulut rien faire, & fit prendre la belle Clairette, & il l'auroit fait noyer si Pierre d'Arragon ne l'eût secourue.

Quand Florent eut bien conversé avec la charmante Clairette, il l'embrassa, prit congé d'elle & de Pierre d'Arragon son cousin; il s'en retourna vers son père, & le lendemain il revint à l'hôtel où étoit la Demoiselle Clairette; il y alloit si fréquemment que l'on sût bientôt dans le palais & par toute la ville, des nouvelles de l'amour de Florent pour Clairette, qui avoit été amenée par le vaillant Pierre d'Arragon. Le Roi Garin père de Florent n'en fut pas plutôt informé, qu'il pensa en mourir de dépit, & dit en lui-même: Grand Dieu! feroit-il possible que cette aventurière ait pu enchanter mon fils, je crains bien que, séduit par ses attraits, il n'ait le malheur de s'attacher à elle; mais je fais serment que, si comme on me l'a rapporté, il continue ses assiduités auprès d'elle, il me le paiera plus cher qu'il ne le pense, car dans la colère où je suis, je la ferois mourir de mes propres mains. Le Roi envoya alors dire à son fils de venir lui parler, Florent se rendit aussi-tôt à ses ordres, & dès qu'il fut arrivé, il lui demanda brusquement d'où il venoit? Sire, lui répondit Florent, je viens de me réjouir dans l'hôtel de mon cousin Pierre d'Arragon, où j'ai passé un moment agréable à entendre la conversation de la plus adorable & de la

mieux élevée de toutes les Demoiselles que l'on puisse voir. Florent, dit le Roi, je vous défends expressément de faire aucunes démarches pour cette fille, si j'apprends que vous ayez la foiblesse de vous laisser surprendre par les discours de cette aventurière, craignez d'encourir ma colère & ma disgrâce. Si jamais je vous y trouve, je la ferai mettre dans une affreuse prison où elle terminera ses jours. Mon père, reprit Florent, il me semble que vous avez grand tort de vouloir nous détourner de nous réjouir & de converser ensemble en tout bien & en tout honneur, qu'à Dieu ne plaise que je pense à la déshonorer en aucune manière. Vous avez été jeune, pourquoi voudriez-vous trouver à redire à ce que nous passions notre jeunesse; vous avez déjà atteint l'âge de quarante ans, & même davantage, ainsi, vous ne devriez penser maintenant qu'à servir Dieu, boire & manger; vous ne devez pas vous inquiéter si nous passons notre jeunesse dans les plaisirs, nous ne faisons que ce que vous avez fait, car je ne veux agir avec cette Demoiselle qu'en tout honneur & sagesse. Je l'aimerai toujours tant je la trouve belle & aimable, & il n'y a personne au monde qui puisse m'empêcher de rendre hommage à ses appas. Je la crois à ses manières nobles & insinuantes, d'une noble extraction, ainsi, il seroit très-possible de nous unir par les liens du mariage; je vous prie de ne pas blâmer davantage cette Demoiselle, car je lui suis entièrement dévoué. Quand le Roi vit que son fils étoit épris des charmes de Clairette, il lui dit en colère: Fils indigne de moi, c'est donc ainsi que tu méprises mes remontrances, & que tu as l'audace d'aller contre mes volontés; mais apprends que si Dieu m'accorde la vie jusqu'à demain, je te séparerai de sa

belle Maîtresse. Quand Florent entendit que son père lui faisoit de telles menaces, il lui répondit: Mon père, je ne crois pas que vous exécutiez vos menaces; car, si je savois que vous y fussiez résolu, je me déferois moi-même d'une vie qui me deviendroit odieuse. Ce discours & l'air déterminé avec lequel Florent venoit de le prononcer, firent faire au Roi de sérieuses réflexions sur la manière dont il devoit en user pour tâcher de détourner son fils de contracter une alliance qu'il croyoit déshonorable; il rappela son fils, & lui dit: Florent, il vous faut aimer, vous irez tenter des aventures, comme j'ai fait dans ma jeunesse; je ne vous empêcherai pas de vous allier à telle personne qu'il vous plaira, pourvu qu'elle soit d'une condition noble. Quittez cette aventurière, qui ne peut vous procurer aucun honneur. Je ne puis penser qu'après ma mort, une aventurière, telle que celle-ci, devienne Reine de mon royaume, Vous savez très-bien que le Roi de Navarre votre oncle, m'a fait une très-grande guerre pour une légère querelle que nous eûmes ensemble. Il doit venir m'attaquer au mois d'avril, cherchez plutôt quelque noble & riche Demoiselle, & quittez votre folie, & je vous ferai Chevalier. Vous m'aidez à défendre mon royaume contre votre oncle le Roi de Navarre. Ne m'en parlez plus, lui dit Florent, car je ne veux jamais avoir d'autre femme que la belle Clairette dont je suis amoureux, & que vous méprisez trop. Mon fils, continua le Roi Garin, vous voulez donc vous dégrader, & vous attirer le mépris de tous vos parens, qui vous fueroient & vous auroient en horreur. Je vous prie au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous desfaire de cette passion basse; prenez bien garde de rien faire contre ma volonté, si vous vou-

HISTOIRE

lez me succéder au trône. Le Roi appela Pierre d'Arragon son cousin, & lui fit promettre que s'il voyoit encore son fils aller convertir avec cette Demoiselle dans son hôtel; il vint aussi-tôt l'en informer, & que s'il lui parloit davantage, il la feroit mourir, Florent fut consterné d'entendre ces terribles menaces. Comme le Roi reprenoit son fils, il arriva un courrier qui dit au Roi: Sire, je viens vous apprendre de bien mauvaises nouvelles, car le Roi de Navarre votre beau-frère, est entré dans votre Royaume, & il met tout à feu & à sang; il y a près d'ici trente mille hommes, sans le gros de l'armée qui est encore au nombre de soixante mille hommes, qui ont déjà détruit beaucoup de pays, ils font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage, & n'épargnent personne. Vous n'avez que le tems de mettre vos troupes sur pied, pour résister à vos ennemis. Quand le Roi Garin eut appris ces tristes nouvelles, il appela Pierre d'Arragon qui étoit son connétable, il lui recommanda de mettre ses troupes en état de marcher contre l'ennemi; il appella ensuite Florent son fils, & lui dit: il faut prendre les armes, & faire voir votre courage aux ennemis, qui ravagent mon Royaume. Vous marcherez à la tête de mon armée, car je n'ai plus la force de la conduire moi-même, par rapport à mon extrême vieillesse, je ne puis plus monter à cheval, ainsi, c'est à vous à défendre mon royaume que vous devez posséder après moi. Père, dit Florent, je ne refuse pas de prendre la défense de votre royaume; mais j'espère que vous m'accorderez pour femme ma chère Clairette; mais si vous m'accordez cette grâce, je vous promets de remettre votre ennemi prisonnier entre vos mains, & si vous ne voulez pas m'accorder cette grâce, ne

vous attendrez pas sur moi. Quand le Roi vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour engager son fils à le secourir, il fut fort irrité, & commanda à ses gens d'aller prendre les armes contre ses ennemis, aussi-tôt ils exécutèrent ses ordres, & partirent à une lieue de la ville, où ils trouvèrent les ennemis; il y eut dès le premier choc un grand carnage, & beaucoup de Chevaliers y périrent. Pierre d'Arragon y combattoit avec une intrépidité & une valeur admirables; mais les ennemis avoient force supérieure, & il fut contraint de se retirer dans la ville d'où il étoit sorti, & il avoit déjà perdu beaucoup de gens. Les Navarrois voyant que les Arragonois s'étoient retirés dans la ville, ils campèrent devant la ville le mieux qu'ils purent. Quand le Roi Garin vit que ses gens retournoient sur leurs pas, il appella son fils Florent & l'engagea beaucoup à s'armer pour défendre ses terres. Sire, dit Florent, je ne le ferai point que vous ne m'avez promis de me donner la belle Clairette en mariage, si vous le voulez, je vous promets de vous rendre mon oncle prisonnier. Le Roi voyant que son fils étoit opiniâtre dans son dessein, commença à réfléchir; & lui dit: Je vous accorde votre demande aux conditions que vous vous êtes imposées vous-même; allez donc & prenez vos armes, car il n'y en a pas de meilleures, & si vous pouvez réussir dans votre entreprise, je vous accorderai la belle Clairette. Le Roi dit ensuite en lui-même, j'aimerois mieux qu'on me coupât les deux bras, qu'il fût dit qu'une aventurière occupât mon trône après ma mort; non, je ne le souffrirai point, car aussitôt que mon fils sera sorti de la ville, je la ferai conduire au bord de la mer, & la ferai jeter dedans, dût-il m'en arriver le malheur le plus grand. Florent voyant que

DE HUON DE BORDEAUX:

73

que son père lui promettoit de lui donner sa chère Clairette, fut bien satisfait, il ne favoit pas le mauvais dessein de son père, & il lui dit, je vous prie de faire venir ma chère Clairette, afin que ce soit elle qui me ceigne mon épée, & je serai plus hardi au combat. Le Roi fit ce que son fils lui avoit demandé; il envoya chercher deux Chevaliers, qui l'amenerent au palais, dont elle fut bien joyeuse, car elle ignoroit tous les maux que le Roi Garin lui préparoit.

Dès qu'elle fut arrivée, sa beauté & son air de distinction lui attirèrent les regards & l'admiration de toute l'assemblée. Florent ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il se sentit tout ému, & vola au-devant d'elle pour l'embrasser. Clairette parut recevoir ses embrassemens avec satisfaction, ce qui fit beaucoup de peine au Roi Garin, & il étouffoit son dépit en lui-même, & craignoit de le faire paroître à Florent qu'il voyoit prêt à défendre son Royaume. Il l'aida avec la belle Clairette à s'armer, & lui mit sa bonne épée; il la tira du fourreau & la passant sur sa tête, il le fit Chevalier. On lui amena ensuite son cheval, sur lequel il monta avec beaucoup de légèreté, & avant de partir il dit à son père, Sire, je vous remets en garde la personne qui m'est la plus chère au monde, car s'il plaît à Notre-Seigneur Jésus-Christ me faire la grâce de bien combattre, je vous amènerai certainement le Roi de Navarre prisonnier. Le Roi Garin accorda à son fils tout ce qu'il lui avoit demandé, mais il n'avoit pas intention d'en remplir la moindre promesse; il commanda à six de ses Chevaliers qui étoient présens, d'avoir soin de la Demoiselle Clairette jusqu'à ce que son fils fut sorti de la ville; car il avoit résolu de la faire noyer après son départ.

Comme Florent alla combattre ses ennemis & Pierre d'Arragon retourna vers la Pierre pour y conduire des prisonniers. Comme il empêcha que Clairette ne fut noyée; & comme le Roi Garin la fit enfermer dans une tour.

Florent se voyant ainsi armé & monté sur un bon cheval, lui fit faire quelques coracles avant de faire ses adieux à sa chère amie; il partit ensuite au galop jusqu'aux portes de la ville, tous ceux qui le regardoient passer, disoient qu'ils n'avoient pas vu encore un si beau Chevalier & qui eut l'air plus courageux. Florent se mit en chemin pour rejoindre le camp des ennemis; il avoit à sa suite dix mille Chevaliers des plus courageux. Les Dames & Demoiselles de la ville coururent aux trenaux de la ville pour voir passer le nouveau Chevalier. Les Navarrois voyant arriver Florent, vinrent contre lui au nombre de quinze mille hommes, ils venoient par une vallée, dans le dessein de lui couper le chemin & de l'enfermer entre l'armée & la ville; mais le vaillant Chevalier Pierre d'Arragon, qui étoit avec Florent se méfia, & fit avancer l'armée. Et quand ils virent l'instant favorable pour l'attaque, Florent qui desiroit ardemment acquitter la promesse qu'il avoit faite au Roi son père, donna un tel coup de lance à un Chevalier Navarrois, qu'il lui passa tout au travers du corps, & en la retirant le Chevalier tomba mort sur la place. Florent s'écria ensuite: Dieu me donne une bonne étrenne, il tira ensuite son épée & en trappa un autre qui venoit au-devant de lui, avec une telle force qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents, il vint ensuite au troisième qu'il tua aussi; il en fit mourir dix. Ce combat fut très-anlant, & c'étoit une horreur à voir les Navarrois & les

Arragonnois combattre; Florent couroit comme un forcené à travers les rangs des ennemis, & détruisoit tout ce qu'il rencontroit sous sa main. Les Navarrois se faisoient de lui, comme les brebis à l'aspect du loup ravisseur.

Pendant que Florent causoit la terreur aux ennemis, Clairette & d'autres Dames étoient appuyées sur les murs de la ville, & elle leur faisoit remarquer les vaillantes actions que Florent faisoit en combattant contre les ennemis; mais sa joie ne fut pas de longue durée. La haine que le Roi Garin avoit contre Clairette se ranima, il fit appeler deux Chevaliers qui étoient les plus estimés dans son Conseil, & il leur dit: Seigneurs, cette aventurière dont mon fils est malheureusement amoureux, me déplaît tant que je ne puis la souffrir devant mes yeux, mon fils pense l'avoir en mariage à son retour; mais cela ne fera pas, telle chose qu'il puisse en arriver; je vous ordonne de la prendre & de la précipiter dans l'endroit le plus profond de la mer. Quand les Chevaliers entendirent que le Roi leur commandoit de commettre un tel meurtre, ils furent si étonnés qu'ils ne surent quoi lui répondre; & n'osèrent pas le contredire, car ils le connoissoient si barbare, qu'ils craignoient qu'il ne les fit mourir, s'ils refusoient de lui obéir. Ils ne firent pas la moindre résistance, & se firent aussi-tôt de la malheureuse Clairette, qui leur dit: Seigneurs, pourquoi me prenez-vous de cette manière, que ne me dites-vous ce que vous desirez de moi? Ils ne lui répondirent rien, sinon que sa fin étoit venue. Quand la belle Clairette se vit prise, & saisie de dix hommes qui la menaçoient de la faire mourir, elle jeta un grand cri en réclamant Dieu & la Vierge Marie de vouloir bien l'aider & secourir; alors ils lièrent la Demoiselle par

les mains, & la serrèrent si fort que le sang lui couloit le long des doigts & tomboit sur le pavé. Seigneurs, leur dit la pauvre Demoiselle, je vous demande grace, que gagnerez-vous à me donner la mort; je ne l'ai point méritée. Aventurière, lui dit le Roi, vos discours & vos pleurs sont superflus, & vous ne vous vantez plus que vous aurez le fils d'un Roi pour votre époux; car je veux que vous soyez noyée. Alors quatre bourreaux la saisirent par les cheveux, & l'entraînèrent pour la conduire à la mer, en la maltraitant. Mais comme le dit un vieux proverbe: celui que Dieu garde est bien gardé, & ne peut point périr. Dans ces entrefaites, Florent qui se battoit courageusement avec les ennemis, aperçut Pierre d'Arragon son cousin, qui emmenoit avec lui un grand nombre de prisonniers. Quand il vit Florent, il lui dit: Sire, je vous conjure de retourner promptement vers la ville, car toute l'armée des Navarrois va fondre sur nous, & il nous sera impossible de leur résister, car ils sont environ soixante mille hommes, qui nous poussent l'épée au dos, & qui sont prêts à nous détruire; vous avez assez bien combattu jusqu'à présent, & si vous aviez le malheur d'être pris par eux, ils vous feroient mourir. Pierre, dit Florent, je vous prie de me laisser combattre contre le Roi mon oncle, car j'ai promis que je le remettrai à la merci de mon père, il faut que j'accomplisse ma promesse, si je veux avoir la noble Clairette en mariage; mais il faut qu'au paravant je détruise encore beaucoup de Navarrois. Sire, lui dit Pierre, puisque vous cherchez la mort, agissez selon votre idée; pour moi, je ne veux plus demeurer ici, car je suis embarrassé de tous ces prisonniers, & je vais les conduire dans la ville, après quoi je reviendrai vous trouver, car s'il arrivoit que

vous ou moi soient prisonniers, ceux que j'emmené pussent servir à nous racheter. Pierre entra dans la ville avec tous ses prisonniers, & comme il traversoit par le marché, il vit une grande foule de monde qui s'étoit amassée, & quatre bourreaux qui traînoient l'infortunée Clairette, pour la conduire au bord de la mer. Quand Pierre d'Arragon les aperçut, il fut bien fâché & quitta ses prisonniers, il tira son épée & cria: Misérables bourreaux, laissez cette Demoiselle que j'ai amenée d'outre mer; songez que vous n'avez jamais fait une plus grande folie. Il donna de son épée un si grand coup au premier, qu'il lui abattit la tête; il vint au second qu'il étendit sur le carreau; les deux autres subirent le même sort. Quand Clairette aperçut le Comte Pierre d'Arragon, elle s'écria: Sire, je vous prie d'avoir pitié de moi, & de me secourir comme vous avez fait autrefois; je ne reconnois point d'autre Seigneur que vous: au nom de Dieu, deliez-moi, car je souffre des tourmens affreux. Il vint aussi-tôt vers elle, & coupa les cordes avec lesquelles elle étoit attachée; la douleur qu'elle ressentoit étoit si vive, qu'elle tomba en foiblesse sur-le-champ. Pierre la releva, & lui dit: Belle, rassurez-vous, je vous aiderai à vous sauver. Elle pleuroit amèrement, & dit tout bas: Ah! Huon de Bordeaux mon père, vous avez souffert bien des peines & des misères; mais je crois que vous m'avez fait héritière de vos malheurs, j'ignore où vous & ma mère êtes à présent, je crois bien que je n'aurai jamais le bonheur de vous voir. Pierre d'Arragon la prit par la main, & la reconduisit dans son hôtel. Il vint ensuite au palais, où il trouva le Roi Garin auquel il dit: Vieillard insensé, de quel droit voulez-vous faire mourir cette Demoiselle; elle est à moi, je l'ai conquise

sur mer, & lui ai sauvé la vie, & vous n'avez aucun droit sur elle. Comme le Comte Pierre d'Arragon parloit au Roi, on vit arriver deux Chevaliers qui lui dirent: Sire, vous voyez devant vous Pierre d'Arragon qui a délivré l'aventurière, & qui a tué les quatre Chevaliers qui étoient chargés de la noyer. Le Roi Garin dit au Comte, comment avez-vous été assez hardi de tuer mes gens à qui j'avois ordonné d'exécuter mes ordres; alors il dit en colère, Seigneurs, saisissez-vous de cet homme qui m'a fait une telle insulte, car je ne serai point content que je ne le voye pendu & étranglé; tous ceux qui étoient présents s'avancèrent pour s'emparer de lui. Quand il les vit approcher, il mit l'épée à la main, & en donna un si grand coup au premier qui vint à lui, qu'il le fendit jusqu'aux dents, il tua aussi le second; mais les autres prirent la fuite: & il étoit si furieux, qu'aucun d'eux n'osoit l'approcher, & la terreur qu'il leur avoit inspirée étoit si grande, qu'ils avoient tous pris la fuite; & s'étant trouvé seul devant le Roi, il lui dit: Misérable vieillard, vous n'êtes pas digne de porter la couronne, & le Royaume n'est pas fait pour un traître tel que vous, vous payerez bien cher la Demoiselle; alors il fit semblant de courir dessus; le Roi, saisi de peur, se sauva dans sa chambre où il s'enferma. Pierre qui étoit en dehors le menaçoit, le Roi lui dit; je te prie merci, & je suis prêt à réparer tout le mal que je t'ai fait; j'étois courroucé contre mon fils, & je voulois m'en venger sur celle qui est l'objet de son malheureux amour. Je ne lui ferai couronner aucun mal; mais je ne pourrai jamais consentir qu'elle soit héritière de mon Royaume. Pierre d'Arragon lui dit: Il est inutile que vous en dites davantage; elle est peut-être aussi noble

& il pourroit arriver que dans quelque tems vous ne la mépriez pas tant. Le Roi lui dit, vous avez tué de mes gens, je vous le pardonne; mais je tiendrai Clairette prisonnière dans une tour dont elle ne sortira jamais, & nous dirons à mon fils que je l'ai fait noyer, & nous la tiendrons prisonnière jusqu'à ce que Florent ait une autre femme en mariage, ensuite nous la délivrerons & l'enverrons dans un autre pays. Alors le Roi vint vers Pierre, & il envoya chercher la pauvre Clairette & la fit mettre dans une tour, où il ordonna que l'on lui donneroit tout ce qui lui seroit nécessaire, il fit ensuite maçonner la tour, & on n'y laissa d'un côté qu'une fenêtre par où on lui donnoit à manger; mais il y en avoit deux autres sur les champs, par où elle recevoit une grande clarté. Ainsi fut enfermée la belle Clairette, où elle versoit bien des larmes. Nous parlerons de Florent qui étoit à la bataille.

Comme Florent vainquit ses ennemis, & prit le Roi de Navarre prisonnier, le conduisit dans la ville, le remit à son père, & ensuite le délivra parce que son père lui faisoit entendre que sa chère Clairette étoit noyée, dont il en eut bien du chagrin.

LE Comte Pierre d'Arragon étoit retourné dans la ville, voyant qu'il ne pouvoit réussir à faire abandonner le champ de bataille à Florent, qui faisoit des merveilles, animé par l'espérance qu'il avoit d'épouser le lendemain sa chère Clairette. Le champ de bataille étoit couvert d'un grand nombre de Navarrois qu'il avoit tué.

Quand le Roi de Navarre son oncle vit qu'il détruisoit ses gens, il fut bien fâché, & vint vers lui en lui disant: Vassal, que Dieu te maudisse! je ne vivrai pas content,

tant que tu seras au monde, j'aimerois mieux mourir que de n'en pas tirer vengeance. Je t'ordonne de jouter avec moi, & si tu es vaincu, ta terre m'appartiendra, & jamais tu n'en seras Seigneur. Florent lui répondit qu'il vouloit bien, il remit son épée dans son fourreau, prit une lance piqua son cheval & vint contre son oncle, qui, de son côté, s'avança sur lui & rompit sa lance; mais celle de Florent qui étoit bonne, atteignit le Roi si rudement qu'il le jeta par terre, & ne put se relever. Florent prit le Roi par le cou & lui dit: Je vous fais prisonnier & je vous remettrai avant qu'il soit nuit, entre les mains de la personne du monde que j'aime le plus, car je n'en connois point de plus belle, & si vous me faites aucun refus, je vous abattrai la tête avec mon épée. Le Roi lui répondit qu'il se conformeroit à sa volonté; Florent lui ôta son épée qu'il donna à garder à un Chevalier, il fit monter son oncle sur son cheval, & le fit marcher devant lui. Il venoit ensuite l'épée à la main, teinte du sang des Navarrois. Ceux qui étoient échappés à la fureur du combat, tâchoient de s'avancer pour voir leur Roi; mais ils ne purent en venir à bout, car Florent étoit déjà entré dans la ville, où il fut très-bien reçu. Quand les Navarrois virent que leur peine étoit perdue, & que leur Roi étoit mené prisonnier dans la ville, ils vinrent aux barrières, où ils combattirent; mais ils n'y gagnèrent pas beaucoup, car il furent obligés de se retirer & de s'en retourner bien chagrins dans leurs tentes; & les Arragonois rentrèrent dans la ville de Courtoise en grande réjouissance.

Quand ils y furent rentrés, Florent conduisit le Roi au palais, où ils trouvèrent le Roi qui fut bien joyeux de leur arrivée, quand il vit que Florent qui amenoit son ennemi prisonnier, étoit devant lui, il

l'embrassa & lui dit: mon fils, votre arrivée me fait bien du plaisir. Père, lui dit Florent, j'ai fait tous mes efforts pour faire votre ennemi prisonnier, & je vous le remets pour en disposer à votre volonté. Maintenant je pense que vous tiendrez votre promesse, & que vous m'accorderez la belle Clairette que je veux faire Reine après votre décès; le Roi se mit en colère, & dit à son fils, quittez votre folie & cherchez une femme qui puisse être de votre qualité; ne pensez pas à la retrouver: sachez que je l'ai fait jeter dans la mer, où elle est noyée; vous êtes bien insensé de croire que je voudrois qu'après ma mort, ce fût une aventurère qui fût Reine d'un Royaume tel que le mien; ayez bien soin de ne pas m'en parler davantage, ou redoutez mon courroux.

Quand Florent eut entendu le Roi son père lui parler ainsi, tout son sang se glaça dans ses veines, une sueur froide lui couloit le long des membres, & il tomba en foiblesse; tous les Chevaliers qui étoient présens commencèrent à le regretter, & crurent qu'il étoit mort. Le Roi lui-même en fut bien fâché, & il auroit bien voulu n'avoir rien dit. Quand Florent fut revenu à lui, il dit: Grand Dieu! comment me sera-t-il possible de pouvoir rester sur la terre, puisqu'il s'y commet des crimes si indignes; il se tourna ensuite du côté des Chevaliers, & leur dit: Seigneurs, je vous prie au nom de l'amitié que vous devez avoir pour moi, de me conduire au lieu où ce barbare a fait noyer celle que j'aimois plus que ma vie; je veux que sa sépulture devienne la mienne, afin qu'il ne soit plus mention de moi.

Florent voyant que son père l'avoit trompé, se retourna vers le Roi de Navarre son oncle, qu'il avoit fait prisonnier, & lui dit: Roi de Navarre, vous êtes mon

prisonnier; mais si vous voulez m'aider à me venger de la cruelle trahison que mon père m'a faite, je vous rendrai la liberté. Neveu, lui dit le Roi, quittez votre folie, & ne m'en parlez plus, car cela vous feroit plus de tort que vous ne l'imaginez, & vous attireroit la haine de tous ceux qui vous connoissent. Sire, reprit Florent, que dites-vous? vous savez que je vous tiens prisonnier, & qu'il ne dépend que de moi de vous faire mourir. Beau neveu, je veux bien accorder à vos volontés; si cependant vous vouliez m'en croire, vous abandonneriez le dessein que vous avez formé contre le Roi Garin votre père. Comment donc lui répéta Florent, vous avez donc déjà oublié qu'il ne tient qu'à moi de vous faire trancher la tête, si vous ne voulez pas agir selon ma volonté, ainsi je vais vous faire exécuter, si vous ne jurez la mort du Roi Farin mon père, & si vous n'aurez jamais la paix avec moi, que vous n'avez fait ce que je vous ai dit.

Mon père m'a trompé dans mes espérances, & m'a ôté tout ce que j'avois de plus cher au monde; ainsi je vous laisserai la vie & la liberté, si vous voulez m'aider dans mon dessein. Le Roi de Navarre lui dit: Vous êtes encore jeune, & je ne suis pas assuré si vous tiendrez votre promesse; car je crains bien que vous ne me trompiez. Sire, dit Florent, à Dieu ne plaise que j'agisse ainsi, soyez persuadé que si je vous fais quelque promesse, c'est que je la tiendrai à tel prix que ce soit.

Il y avoit au Palais fort peu de monde, car tous les Barons & Chevaliers étoient allés se rafraîchir, car ils étoient bien fatigués; le Roi Garin étoit resté avec fort peu de monde, ce que Florent avoit remarqué; il dit alors à un de ses Chevaliers de lui amener devant le Palais, son cheval & celui du Roi de Navarre son oncle.

Quand Florent vit qu'on lui avoit amené son cheval, il dit à son oncle, si vous avez bonne envie de vous racheter, prenez cette épée, & laissez ce malheureux Roi consumer les jours dans la tristesse, & suivez-moi. Beau neveu, lui dit le Roi de Navarre, je crains bien que vous ne me manquiez de parole. Ne craignez rien, lui dit Florent, suivez-moi, & vous verrez de quelle manière j'agirai. Ils montèrent sur leurs chevaux qu'on leur avoit amené devant le Palais, & ils partirent.

Quand ils furent sortis les portes de la ville, Florent dit au Roi de Navarre, mon oncle, vous savez que je vous remets vos armes; mais c'est à condition que vous ne ferez jamais la paix avec mon père, avant que vous ne l'avez fait prisonnier dans quelque bataille. Je vous promets faire tout ce que vous exigez de moi, & vous recommande à Dieu. Quand le Roi se vit libre, il fut bien content, il vint vers ses gens, & leur raconta la manière & le suet pour lequel il avoit été délivré; ils furent tous bien joyeux de le revoir, & pour accomplir la promesse envers son neveu, il manda par tout son royaume que ses gens vinssent à son secours, & il fit battre l'arrière-banc par tout le pays. Nous parlerons maintenant de Florent qui avoit rendu la liberté à son oncle le Roi de Navarre.

Comme le Roi Garin fit mettre Florent dans une tour; comme Clairette se sauva, & parla à son ami par un grillage qui donnoit sur le Jardin; de la sentinelle qui les aperçut, & comme elle pensa se noyer.

Florent après avoir délivré le Roi son oncle, qu'il avoit pris à la bataille, s'en retourna dans la ville, & alla droit

au palais où il rencontra le Roi Garin son père, & lui dit comme un homme qui avoit perdu son bon sens: O traître & barbare père, tu m'as fait tant de mal que je desir davantage ta mort que ta vie, puis se retournant avec un air effarouché: Seigneurs, je vous supplie encore une fois de me mener au lieu où ma chère Clairette a été noyée; car la vie est pour moi un fardeau odieux, si vous ne faites ce que je vous demande, je me détruirai moi-même. Le Roi Garin ayant entendu Florent parler ainsi en désespéré, se courrouça contre lui, & lui dit mille invectives. Il commanda ensuite à ceux qui étoient présens, de le prendre & de l'enfermer dans la grosse tour, pour s'assurer de lui; il dit ensuite, que je suis malheureux! de me voir ainsi mené par mon fils, mais par la foi que je dois à Saint Jacques, il me payera cher tout le chagrin qu'il me cause, car de la vie il ne possédera un pied de mon royaume. Florent qui l'avoit entendu, lui dit: Je fais fort peu de cas de vous & de votre royaume, même de tout ce que vous pouvez faire, car j'aurois mieux mourir. Il n'y avoit personne qui eût pitié de voir qu'il avoit perdu son bon sens. Florent voyant que tous ceux qui étoient présens avoient un air affligé, dit aux Barons & Chevaliers, Seigneurs, venez vers moi, ôtez-moi mes habits & mes armes, remettez-moi entre les mains de mon père, car je ne veux pas que vous ayez aucun d'plaisir pour moi, qui ai tout perdu ce que j'aimois. Les Chevaliers s'approchèrent de Florent & le rendirent au Roi Garin son père, qui le prit par la main & l'emmena fièrement, en lui disant qu'il alloit le mettre dans un lieu d'où il ne sortiroit de long-tems. Le Comte Pierre en eut bien du chagrin & n'osa pas dire un seul mot de plaintes;

le Roi mena lui-même son fils à la grosse tour, où il le laissa pleurer la perte de sa chère Clairette, qui étoit enfermée dans une chambre de cette même tour. Florent entendit quelque tems après qu'il y fut entré, des pleurs & des lamentations & il fit tant d'attention, qu'il reconnut la voix & dit: Grand Dieu! quelle est la voix que je viens d'entendre, il me semble que c'est celle de la personne que j'ai tant aimée, je vais écouter encore pour m'en assurer davantage. Clairette vint vers le mur qui étoit tout frais maçonné, puis-que le mortier n'étoit pas même encore sec; elle fit tant avec son couteau, qu'elle parvint à en tirer une pierre, elle travailla tant qu'elle parvint à en sortir. Elle entra dans le jardin qui étoit auprès de la tour, aperçut un rosier, elle se mit dessous. Il faisoit alors un beau clair de Lune. Charmée de l'odeur douce & agréable que répandoient les roses, elle en cueillit une, & dit: Grand Dieu! Je voudrois que mon ami fut auprès de moi, je pense qu'il n'en est pas bien éloigné; mais s'il étoit auprès de moi, j'aurois bien du plaisir à lui présenter cette rose. Certainement je ne m'arrêterai point que je ne l'aye trouvé, & si je ne le puis, j'en mourrai de douleur. Comme elle se parloit ainsi en elle-même dans le jardin, Florent qui étoit dans la tour, la reconnut & lui dit: O grand Dieu! que viens-je d'entendre dans ce jardin! C'est, lui dit Clairette, la voix de celle que tu as tant aimée, & qui t'aime toujours; j'ai réussi à me sauver de cette tour où j'étois enfermée, cher ami, rassurez-moi, ou je suis perdue pour toujours. Quand Florent entendit la voix de sa tendre amie, il fut si satisfait qu'il oublia tout son chagrin, & fut ravi de savoir qu'elle n'étoit pas noyée comme son père lui avoit voulu faire croire, il lui

dit: Ma douce amie, en quel endroit pensez-vous pouvoir vous réfugier? car, si malheureusement pour nous, le Roi mon père apprenoit que vous êtes échappée de cette tour, il vous feroit mourir. Florent dit à Clairette, faites-moi le plaisir de me cueillir de ces fleurs & de m'en jeter ici, je serai assez consolé d'avoir dans mes mains ce que les vôtres auront touchées. Alors elle cueillit un bouquet de roses & d'autres fleurs, & les jeta à son ami par un grillage qui donnoit sur le jardin, il les baissa plusieurs fois, & croyant pouvoir prendre la main de son amie, il vint à la fenêtre; mais il ne lui fut pas possible, car le mur étoit trop épais, dont ils furent tous deux bien fâchés. Comme ils causoient ensemble, il y vint des espions vers la tour, qui avoient été envoyés par le Roi Garin, pour savoir si Florent & Clairette ne seroient point aidés du Comte Pierre d'Arragon; quand ils y furent arrivés, ils prêtèrent l'oreille, & ils entendirent Florent & Clairette qui causoient ensemble touchant leurs malheurs, & pleuroient. Ils dirent à ces amans infortunés de se taire, parce qu'on venoit les espier, ils leur dirent: Si malheureusement on vous aperçoit, votre mort est certaine, nous avons pitié de vous & prions Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous garder, car nous ne pouvons vous aider en aucune manière. Florent & Clairette ne se dirent aucune parole, & s'éloignèrent l'un de l'autre; il y vint ensuite une autre sentinelle que le Roi Garin avoit envoyé pour savoir qui étoit venu vers la tour pour consoler les prisonniers. Quand elle fut venue vers la tour, elle s'aperçut que Clairette étoit sauvée, & elle s'écria aussitôt qu'il n'y avoit plus de prisonnière. Quand Clairette entendit cela, elle eut bien peur & s'éloigna de la tour le plus secrètement qu'elle put,

Et fut au bout du jardin où il y avoit un rocher très-élevé, au bas duquel étoit un vivier bien profond, elle monta dessus, & dit Ah! Florent, mon ami, c'est aujourd'hui le malheureux jour de notre séparation, car il faudra que je meure.

Quand Clairette se vit seule sur le rocher, elle aperçut qu'il y avoit dans le verger beaucoup de gens qui portoient des flambeaux, & qui a herchoient, ce qui l'effrayoit, parce qu'elle savoit bien que sa mort étoit assurée si on la trouvoit. Elle se mit à prier Dieu & la Vierge Marie de vouloir bien la secourir, elle disoit ensuite : si j'ai le malheur d'être prise, on me fera périr dans les tourmens les plus affreux ; mais puisqu'il faut absolument nous séparer, j'aime mieux me noyer que de me laisser prendre ; alors elle fit le signe de la croix, se recommanda à Notre-Seigneur & se laissa glisser du haut du rocher, mais elle tomba dans un grand buisson qui lui déchira les mains & le visage, de manière que le sang lui découloit tout le long du corps, elle en ressentit tant de douleur qu'elle resta en foiblesse sur la place. La nouvelle que la prisonnière étoit échappée de la tour, fut bientôt répandue dans le Palais ; & dès que le Roi en fut averti, il en fut bien fâché, & jura que Pierre d'Arragon perdroit sa terre & ses biens, puisqu'il avoit favorisé la fuite de l'aventurière.

Comme la sentinelle trouva la Demoiselle qu'elle mena dans un bois, mit ensuite Florent dehors & lui montra l'endroit où il avoit conduit sa maîtresse ; comme Florent & Clairette s'embarquèrent, & comme le Roi Garin fit prendre la sentinelle & rechercher son fils.

Pendant que le bruit s'étoit répandu dans le Palais que Clairette s'étoit

fuyée de la tour où elle avoit été enfermée, la première sentinelle qui avoit parlé à Clairette, se mit à la recherche dans le verger, elle la trouva qui étoit arrêtée dans un buisson, en grand danger de se noyer. Cette sentinelle étoit un honnête homme très-compatissant, il sortit du verger, & vint le plus promptement qu'il lui fut possible au bord de l'eau, où il trouva un petit bateau dans lequel il entra, & vint vis-à-vis de l'endroit où étoit Clairette, & lui dit : Ne craignez rien, si je puis vous aider en quelque manière, je le ferai du meilleur de mon cœur ; descendez dans ce bateau, je vous conduirai dans le bois que vous voyez, où vous vous tiendrez cachée jusqu'à ce que j'aie pu parler à votre ami, car s'il plaît à Dieu je l'amènerai & le tirerai du danger où il est à présent, en reconnaissance des services qu'il m'a rendu autrefois. Quand Clairette entendit la sentinelle lui parler ainsi, elle oublia tout le mal qu'elle avoit senti, elle se retira du buisson le mieux qu'il lui fut possible, & vint au bord de l'eau, elle descendit ensuite dans le bateau, & elle la conduisit à l'autre bord & de là, dans le bois qui n'étoit pas éloigné de la rivière, & elle prit congé d'elle en lui disant : Belle, ne sortez pas d'ici que je ne sois revenu. Ami, lui dit Clairette, je prie Dieu que vous puissiez retirer mon amant du danger auquel il est exposé. La sentinelle retourna dans le verger, & fut aux écoutes auprès du Palais, où elle entendit un grand bruit, mais elle ne pensoit pas à Florent, parce que la tour où il étoit, étoit très-forte, & que la chambre où il étoit en fermé étoit éloignée du Palais, & donnoit sur le jardin. La sentinelle vint au pied du mur, au-dessus duquel étoit la chambre de Florent, & elle lui dit : si vous desirez revoir votre amie qui vous attend dans le bois

où

où je l'ai menée pour la sauver. Prenez ce pied-de-chèvre que je vais vous tendre & travaillez à élargir le trou ; de mon côté je travaillerai tant, que nous viendrons à bout de notre entreprise. Quand Florent l'entendit, il fut bien satisfait d'apprendre que sa chère amie étoit sauvée, & il fit tant avec son pied-de-chèvre, qu'il fit une sortie suffisante par laquelle il passa & fut conduit par la sentinelle aux écuries du Roi, où il prit de beaux chevaux. La sentinelle qui desiroit beaucoup rendre service au jeune Seigneur, fit si bien qu'il apporta à Florent son haubert, son écu, son haume, sa lance & une très-bonne épée ; Florent s'arma des pieds à la tête & monta sur le bon cheval qu'il avoit choisi dans l'écurie. Quand la sentinelle le vit monté sur son cheval, elle lui montra le lieu où elle avoit laissé Clairette, puis elle quitta Florent, qui lui promit de le récompenser. Alors il piqua son cheval, & ne s'arrêta point qu'il n'eut trouvé sa chère Clairette qui l'attendoit au bord du bois. Quand Florent fut arrivé, il descendit de cheval & vint embrasser sa chère amie, & voyant qu'elle étoit toute ensanglantée, il en eut pitié, & lui dit : Ma tendre amie, il est nécessaire que nous partions de ce lieu avant que le jour paroisse, ainsi préparez-vous & montez derrière moi ; il l'aida à monter & partirent aussi tôt. Quand ils furent un peu éloignés, Clairette regarda derrière elle & vit une grande foule de monde qui sortoit de la ville, elle dit alors, il nous est impossible de nous sauver, & nous serons pris infailliblement : c'est maintenant qu'il faut nous séparer. Ils aperçurent la sentinelle qui les avoit délivrés, se sauver à travers champ, pour éviter la colère du Roi, qui la faisoit poursuivre, & elle se sauva dans le bois. Florent qui connoissoit

parfaitement bien les chemins, parce qu'il avoit chassé très-souvent dans ces lieux, prit un sentier qui les conduisit au port, où ils trouvèrent un vaisseau qui étoit prêt à faire voile. Florent fit descendre Clairette & descendit après de cheval, il la prit par la main, & vint avec elle parler au Patron du vaisseau, & ils le prièrent tant, qu'il les reçut sur son bord. Il fit mettre à la voile, & le vent qui étoit favorable les éloigna bientôt de terre. Ils virent de loin la pauvre sentinelle qui se désoloit sur le bord de la mer ; il y étoit venu dans l'intention de rejoindre Florent, mais il étoit trop tard, car le Roi Garin arriva avec un grand nombre de gens, & voyant le vaisseau qui s'éloignoit, il dit : Mon fils est perdu pour moi, il est parti avec son aventurière ; mais je jure que je ferai trancher la tête à la sentinelle qui les a délivrés. Il la fit prendre, & le pauvre homme se voyant pris s'écria : Grand Dieu ! que je suis malheureux d'avoir secouru Florent & sa maîtresse ; faut-il que pour cela je meure, voilà la récompense que je recevrai pour avoir sauvé la vie de mon Seigneur.

Des grandes contestations qu'il y eut au Palais pour la sentinelle que le Roi vouloit faire pendre ; comme le Roi de Navarre prit la ville & le Roi Garin, & partit ensuite.

Quand Pierre d'Arragon vit qu'on avoit pris la sentinelle qui avoit sauvé Florent & Clairette, il fut bien fâché de voir battre ce pauvre homme, il vit vers Garin & dit : Sire, vous voyez bien que vous n'avez pas raison de souffrir que l'on maltraite ainsi cette sentinelle. Vous voulez le faire mourir, mais si vous le faites, je ne vous servirai jamais, mais j'irai

L

servir le Roi de Navarre, & je l'aiderai à vous faire la guerre. Quand le Roi Garin entendit les menaces que lui faisoit Pierre d'Arragon, il lui dit qu'il s'en repentiroit.

La sentinelle se rendit vers le Roi Garin, & se jetant à ses pieds, il le conjura instamment de vouloir bien lui faire grace, mais il ne voulut point en entendre parler. Pierre d'Arragon fut très-irrité de voir que le roi étoit inexorable, la pauvre sentinelle regardoit triste ment au-tour d'elle, & engageoit les assistants à prier Dieu d'avoir pitié de son ame; je meurs, disoit-il, pour avoir délivré mon Seigneur. On rentra dans Courtoise, & la sentinelle fut mise en prison. Le roi retourna au Palais, & Pierre d'Arragon le suivit accompagné d'un grand nombre de Chevaliers qui lui étoient entièrement dévoués. Le Roi commanda qu'on fit un échafaud sur lequel il vouloit faire trancher la tête à la sentinelle.

Quand les Barons entendirent les ordres cruels que le Roi venoit de donner, ils demandèrent tous la grace de la sentinelle, mais il ne voulut pas l'accorder, même à leur considération. Pierre, indigné de l'opiniâtreté du Roi, fit signe aux parens de la sentinelle, qui étoient cent cinquante, d'aller dans la tour, prendre des armes & de venir ensuite rompre les portes de la prison, de donner des armes à la sentinelle, & de s'en retourner ensuite au palais, & ils y vinrent. Quand le Roi Garin les vit armés, il s'écria à ses gens de prendre les armes & de se saisir de ceux qui étoient armés. Ils furent bientôt armés, croyant prendre la sentinelle; mais ses parens se jetèrent tous sur les gens du Roi, & ils les maltraitèrent tant, que ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper au carnage, furent contraints de

fuir, le Roi lui-même se sauva dans sa chambre. On apprit bientôt la nouvelle que le Roi étoit en danger de perdre la vie. Le peuple courut aussitôt aux armes pour secourir le Roi. Un espion vint raconter au Roi de Navarre, qui tenoit la ville assiégée, l'événement considérable qu'il y avoit parce que le Roi Garin vouloit faire mourir la sentinelle qui avoit facilité l'évasion de Florent & de Clairette. Le Roi de Navarre apprit cette nouvelle avec une grande satisfaction, il fit aussitôt prendre les armes à ses troupes; il est, dit-il, tems ou jamais d'attaquer la ville, & voici la plus belle occasion de me venger d'un traître, qui a fait mourir ma sœur après l'avoir épousée; ils s'avancèrent tambour battant & étendards déployés, pour faire le siège de la ville; mais quelques Arragonnois vinrent au palais annoncer cette nouvelle. Aussitôt le Roi & ses Barons fortifièrent & marchèrent contre leurs ennemis qu'ils trouvèrent en ordre, & il y eut un combat très-sanglant.

Il y avoit un si grand nombre de Navarrois, que les Arragonnois furent obligés de leur céder la victoire & se sauver dans la ville; mais les Navarrois les suivirent de si près, qu'ils y entrèrent avec eux, & firent prisonniers tous ceux qu'ils rencontroient. Le Roi Garin se sauva dans une Eglise, & l'épée à la main, se défendoit de son mieux contre ses ennemis, mais sa défense fut de peu de valeur, car il fut assailli par un trop grand nombre, & le Roi de Navarre ordonna qu'il fut fait prisonnier; Seigneur, dit Garin, c'est violer la sainteté du lieu. Le Roi de Navarre qui étoit homme juste, sentant la vérité, répondit: Je veux récompenser cette action par une meilleure, si vous voulez accorder la grace à la sentinelle qui a délivré mon neveu, je forçai de vous

ville sans que personne de mes gens emporte aucune chose. Je le fais par amitié pour mon neveu, & je vous promets que d'un mois je n'approcherai de cette ville, mais aussitôt que le mois sera passé, je ne serai point content que je n'aye pris votre ville d'assaut & vous prisonnier, je veux venger la mort de ma sœur. Alors le Roi Garin lui répondit: Sire, je vous remercie & je pardonne à la sentinelle comme vous m'en avez prié. Mais quant à ce que vous me dites que vous prendrez ma ville dans un mois, quand nous serons là, avec l'aide de Dieu & de mes Chevaliers, je me défendrai du mieux qu'il me sera possible. Le Roi de Navarre sortit de l'Eglise, monta à cheval & sortit de la ville, attendant que tous ses gens en fussent dehors, & quand ils furent tous sortis, il se retira dans sa tente, & fit fermer le camp jusqu'à tems où le jour que la trêve devoit finir arrivoit. Nous parlerons de Florent qui voguoit avec sa chère Clairette.

Comme les Sarrasins prirent Florent & Clairette, après avoir tué tous ceux qui étoient dans le vaisseau, & les emmenèrent au château d'Anjalme.

Après que Florent fut parti de son pays avec sa chère Clairette, le Patron du vaisseau sachant que Florent étoit fils du Roi d'Arragon, vint auprès de lui & lui dit: Sire, le bien que je vois en vous, m'engage à vous dire ce que je ne dirois à tout autre: je vois bien que vous craignez que le Roi Garin votre père ne vous atteigne, rassurez-vous sur mon amitié & l'attachement que mes matelots ont pour vous; je veux qu'ils vous obéissent comme à moi-même, je pense que vous ne devez rien appréhender de la part de votre père, car nous en sommes bien

éloignés. Patron, lui répondit Florent, je vous remercie de vos offres; tous les matelots s'efforcèrent de lui dire, Sire, ne refusez pas d'être notre maître & notre conducteur, si nous n'avions pas eu le vent contraire, nous serions encore plus éloignés. Seigneur, dit Florent, je vous remercie de cet avantage. Ils passèrent la mer d'Afrique & arrivèrent vers l'île de Candie; un vent de tramontagne s'éleva avec tant de fureur, qu'il les poussa sur les côtes de Barbarie. Clairette fut saisie d'effroi, lorsqu'elle vit que la terreur étoit répandue parmi les matelots, elle se mit en prières, invoquant le Seigneur d'avoir pitié d'eux. Florent voyant que sa maîtresse & tous les matelots étoient consternés, il les rassura du mieux qu'il lui fut possible; mais la tempête les jeta au port d'une ville nommée Anfalme, & ils furent obligés d'y jeter l'ancre, à peine l'eurent-ils jettée, qu'ils virent venir à eux un vaisseau & une galère sur lesquels il y avoit bien quatre cents Payens, dans le dessein de s'en parer du vaisseau. Le Patron du vaisseau les voyant venir, dit à Florent, Sire, nous sommes perdus, car nous allons devenir esclaves des Sarrasins. Florent dit au Patron & aux matelots, sachez que celui que Dieu veut aider, n'a rien à craindre, & que le grand nombre des gens que vous voyez, ne pourront vous faire aucun mal, si Dieu veut nous aider. Il s'agit de faire voir notre courage en défendant notre vie. Le Patron & les matelots lui répondirent, Sire, nous nous mettons à la garde de Dieu & sous votre conduite. Ils s'armèrent tous, & chacun se prépara à se bien défendre. Seigneurs, leur dit Florent, reprenez courage & que chacun pense à bien combattre. Le vaisseau & la galère des Sarrasins furent bientôt assez près, & les accablèrent d'une grêle

de traits, & le combat commença, ceux qui étoient dans le fort, leur lançoient des morceaux de fer rouges. Florent & ses gens se défendoient de leur mieux; il fauta dans le vaisseau des ennemis, & y fit un très-grand carnage; mais les Sarrasins vinrent à l'abordage dans son vaisseau, & tuèrent d'abord le Patron, le reste de l'équipage subit le même sort. Florent vit en un instant son vaisseau criblé & rempli d'eau par les trous que les boulets avoient fait. Quand Clairette vit que le vaisseau prenoit eau de toutes parts, elle aima mieux se jeter dans le vaisseau des Sarrasins que de périr en mer. Quand Florent vit que Clairette étoit dans le vaisseau en emi, il y lava l'épée à la main, & il frappoit à droite & à gauche; mais le nombre l'emporta, ils le jetèrent par terre; ils lui lièrent les pieds & les mains. Florent se voyant pris, commença à regretter ses gens, & il dit: Ah! mon père, si je suis malheureux, c'est par votre faute. Il regardoit tristement Clairette que les Sarrasins maltraoient. Clairette l'aperçut & tomba en foiblesse; Florent pleuroit & l'embrassoit tendrement. Les Sarrasins les remirent ensuite entre les mains du Gouverneur, qui voyant leur jeunesse, en eut pitié; mais il ne le fit pas paroître; & les emmena avec lui au Château, & les autres prisonniers furent mis dans une tour où ils eurent bien de la misère.

Comme Sorbare le Gouverneur reconforta Florent & Clairette; & des quatre vaisseaux chrétiens qui arrivèrent au port, & reconrurent Florent.

Quand le Gouverneur eut emmené Florent & Clairette dans son château avec lui; il leur dit: Mes enfans, vous ne faites pitié, je vous prie de me dire

qui vous êtes, & par quel hasard vous vous trouvez dans ces lieux? Si vous me dites la vérité, vous n'y perderez rien & je vous mettrai sous ma sauve-garde. Sire, dit Florent, je vous dirai toute la vérité & ne m'écarterai pas d'un seul mot. Apprenez que je suis fils du Roi d'Arragon, que j'ai quitté en colère; il raconta ensuite son aventure telle qu'elle étoit, & dit au Gouverneur, Sire, je vous ai raconté au plus juste toute mon histoire, j'espère que vous voudrez bien prendre Clairette & moi sous votre protection, notre vie est entré vos mains; il se mit ensuite aux pieds du Gouverneur, mais Sorbare le releva & lui dit: Ne craignez rien, je vous sauverai, mais n'en parlez à personne, il appela aussitôt quatre de ses sergens & leur dit: Je vous recommande de ne pas maltraiter ce jeune homme & cette Demoiselle, & de leur donner tout ce qui est nécessaire à la vie, comme on m'a fait quand je fus prisonnier à Taragone. Sorbare dit ensuite à Florent, sachez que je fus autrefois roi de Bellarmin; il arriva que combattant avec Emery de Narbonne, je fus pris par Regnault de Beaulande, dont on n'a tant parlé; il me fit conduire prisonnier à Bordeaux, où je vis un noble Prince nommé Huon, qui avoit épousé la noble Esclarmonde, fille de l'Amiral Gaudisse; ils avoient une petite fille qu'ils devoient bien aimer, car, quoiqu'elle n'eût que six ans, elle étoit aussi belle que l'on puisse en voir pour son jeune âge. J'ai oui dire depuis, que plusieurs Rois & Princes étoient venus à Bordeaux pour l'avoir en mariage; je me suis sauvé ensuite vers mon oncle, qui me donna cette place en garde. Comme j'ai été bien traité chez les chrétiens, je veux que vous les traitiez de même. Sire, répondirent les Sergens, nous exécuterons vos ordres.

ils emmenèrent alors Florent & Clairette dans une tour, & ils furent mis chacun en une chambre séparée. Quand Clairette se vit séparée de son ami Florent, elle versa des larmes, & dit: Huon, mon très-cher père, & vous Esclarmonde ma mère, je ne puis être que mécontente de l'amitié que vous avez eu pour le Roi Oberon, ce qui est cause que je vous ai perdu tous deux; vous m'avez abandonnée, & je me trouve réduite dans une prison. O! Roi Oberon, que de malheurs vous me prépariez lorsque vous donâtes votre Royaume à mon père; je voudrois voir la ville de Montmur, où sont mon père & ma mère. J'ai perdu la fleur de mes amis, je vois bien qu'il me faudra mourir de chagrin dans cette prison. O mort! que ne me prenoit-tu lorsque j'étois encore jeune à Bordeaux. Je me recommande à Dieu & à sa Mère, afin qu'il aient pitié de moi. Elle disoit ensuite, plutôt à Dieu que je fusse auprès de mon cher ami, il adouciroit par sa présence mon ennui & mes chagrins. Le Gouverneur a bien mal fait de nous séparer l'un de l'autre. Si le père de Florent savoit de quelle famille je suis, il ne refuseroit certainement pas de me marier avec son fils; mais quelques peines que je doive souffrir, il ne l'apprendra pas de moi. Florent qui étoit dans une chambre au-dessus, & qui avoit entendu tout ce que Clairette avoit dit, l'en aimoit davantage. Florent se mit à une fenêtre, & regarda Sorbare qui se promenoit dans la cour, il le pria d'avoir pitié de la Demoiselle qui étoit dans la tour. Ami, lui dit Sorbare, ayez un peu de patience, & ayant que la nuit soit venue, je vous délivrerai; car pour l'attachement que j'ai à vous servir, je quitterai la loi de Mahomet, & je croirai à loi de Dieu, & quand la nuit viendra, nous nous embarquerons; mais je ne puis

me charger de vos gens qui sont dans la ville. Florent le conjura de faire tout son possible pour les délivrer. Le Gouverneur jeta les yeux sur la mer, & vit venir de loin quatre gros vaisseaux qui portoient au moins deux mille passagers, qui venoient du Saint Sépulcre, & avoient été poussés dans ce port par une tempête. Le Gouverneur retourna à la tour, & dit à Florent: Vous voyez un grand nombre de gens qui viennent, il faudroit aller au port savoir ce que c'est. Sire, dit Florent, je suis prêt à vous suivre; & je me mets sous votre protection ainsi que ma mie; il fit aussitôt sortir de sa chambre la Demoiselle Clairette, Florent fut bien joyeux de la voir & il lui dit: Ma chère amie, ne soyez pas fâchée & ne craignez rien, nous reviendrons bientôt, nous allons nous informer quels gens viennent arriver au port. Sire, dit la Demoiselle, que Dieu vous conduise. Sorbare & Florent s'en allèrent au port, & virent que c'étoit des Chrétiens. Florent les salua, & leur dit: soyez les bienvenus, je vous prie de me dire d'où vous venez & ce que vous cherchez? le Patron du vaisseau répondit, Seigneurs, nous sommes Français, nous venons du Saint Sépulcre, c'est pourquoi si nous vous devons quelque tribut, nous sommes prêts à vous satisfaire; Sorbare leur répondit, puisque ce n'est que par la tempête que vous vous trouvez à ce port, vous serez secourus. Je vous fais savoir que je crois à la loi de Dieu, quoique je n'y sois pas baptisé; je vous dirai comme il faudra que vous vous y preniez, si vous voulez m'en croire; vous n'aurez qu'à venir avec moi dans ce palais, & je vous fournirai d'armes & de chevaux, & quand vous serez armés, vous demeurerez dans le château, sans faire rien paroître, je m'en irai ensuite au port & je serai bien radoubler un vaisseau qui

y est, car, il y a dans cette ville des prisonniers qui y sont depuis peu de tems, ils sont Français; quand le matin sera venu, nous entrerons & nous mettrons le feu dans toute la ville, nous en emporterons le meilleur butin, & ferons prisonniers tous ceux qui se trouveront à notre rencontre; si après cela les Sarrasins nous viennent attaquer dans nos vaisseaux, il nous faudra défendre de notre mieux; mais il faudroit auparavant nous assurer des vaisseaux qui sont dans le port. Quand ils entendirent Sorbare le Gouverneur, ils louèrent beaucoup son avis, & furent tous d'avis de foire sa volonté. Le Gouverneur leur dit: Seigneurs, afin que vous croyez la vérité de ce que je vous dis, & que vous n'avez aucun soupçon à mon égard, ce jeune homme pourra vous informer du tout.

Sire, dit le Patron, votre air nous manifeste beaucoup de franchise, nous nous mettons tous sous votre protection; dites-nous, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme que nous voyons auprès de vous, il me semble l'avoir déjà vu en quelque endroit. Patron, lui dit Sorbare, puisque vous desirez savoir qui il est, vous ferez qu'il se nomme Florent, qu'il est fils du Roi d'Arragon, & que poussé par la tempête jusqu'à ce port, il a été fait prisonnier avec une belle Demoiselle qui est dans mon Château. Quand le Patron & ceux qui étoient avec lui, entendirent que c'étoit le fils du Roi d'Arragon, ils en furent tous bien joyeux, car ils étoient tous Arragonois, & députés pour aller le rechercher. Ils remercièrent N. Seigneur de cette heureuse rencontre, & dirent à Florent: Sire, nous devons bien remercier Dieu de vous avoir trouvé, nous sommes aussi très-surpris de ce que vous vous cachez tant de nous; le Roi Garin

voire père nous a envoyé pour vous rechercher, & nous n'aurions jamais eu le bonheur de vous retrouver, si le Ciel ne nous eût fourni cette occasion; d'ailleurs nous n'aurions pu porter aucunes nouvelles au Roi Garin votre père.

Comme le Gouverneur Sorbare & le noble Florent avec leurs gens allèrent vers la ville, la prirent, enlevèrent tout le meilleur butin, & s'embarquèrent avec Clairette pour retourner en Arragon.

LE Patron & tous ceux qui étoient avec lui, ayant reconnu Florent, ils furent si joyeux que Sorbare & eux ne savoient comment lui témoigner le plaisir qu'ils avoient de l'avoir trouvé; pendant que cette reconnoissance se faisoit, un Sarrasin qui avoit entendu le projet qu'ils avoient formé, parce qu'il comprenoit le français, vint avertir les Bourgeois de la ville du dessein que le Gouverneur Sorbare avoit projeté avec les Chrétiens. Quand les Payens & Sarrasins eurent entendus le rapport que le Sarrasin leur avoit fait, ils coururent aux armes, & vinrent vers le château pour le prendre; mais leur attaque fut vaine, ceux qui étoient dedans firent pleuvoir sur eux une grêle de traits, & se défendirent si bien qu'ils les forcèrent de se retirer & de s'éloigner au moins d'un trait d'arc du château. Florent qui étoit dedans leur cria: Misérables, vous avez détruit tous mes gens; mais si Dieu me donne des jours, je vengerai leur mort. Quand les Payens & Sarrasins virent qu'ils ne pouvoient s'emparer du château, parce qu'il étoit bien défendu; ils craignirent que la ville ne fut prise & se retirèrent tous dans leurs maisons. Le Gouverneur qui les connoissoit bien, dit à Florent, Seigneur, il seroit à propos

de monter tous à cheval, car les Sarrasins, qui pour la plupart sont blessés, se sont retirés dans leurs maisons; ainsi je ferois d'avis que nous les attaquions vivement dans la ville.

Alors Florent & ses gens dirent au Gouverneur, Sire, votre avis est très-bon, nous sommes tous prêts à le suivre. Ils sortirent tous du château, Sorbare & Florent se mirent à leur tête, ils entrèrent dans la ville sans trouver de résistance, ils mirent le feu dans plusieurs endroits, & commencèrent alors le carnage le plus sanglant que l'on put voir; enfin, ils combattirent tant qu'ils firent beaucoup de prisonniers & s'emparèrent de la ville, ils délivrèrent ensuite leurs gens, qui furent bien réjouis de revoir leur Seigneur qu'ils croyoient mort; on fit un butin considérable qui fut partagé aux soldats, aussitôt que la ville fut prise, ils portèrent tout le butin dans leur vaisseau, & mirent le feu par toute la ville, & furent retirer la belle Clairette du château, qui fut ravie de revoir son cher ami Florent.

Sorbare qui desiroit beaucoup partir de ce lieu, fit ramasser toutes les richesses qu'il y avoit dans le château, & les fit porter dans les vaisseaux avec beaucoup de vivres & de tout ce qui étoit nécessaire. Florent prit Clairette par la main, & lui raconta comment le Roi Garin son père les avoit fait chercher par terre & par mer, & que c'étoit de sa part que ceux qu'elle voyoit devant elle étoient venus; quand Clairette entendit qu'il s'agissoit de retourner vers le Roi Garin, elle fut bien fâchée, & dit: Mon ami, vous savez la haine que le Roi a contre vous & moi; au nom de Dieu, je vous prie de me conduire autre part. Belle, lui dit Florent, ne craignez rien, car si vous eussiez voulu dire votre nom & votre origine, vous

nous auriez épargné bien des peines & des chagrins. Sire, lui répondit Clairette, la chose n'est pas comme vous le dites. Florent lui dit: Je fais ce qu'il en est. On leva l'ancre & l'on mit à la voile. Le vent qui étoit favorable les éloigna bientôt de terre. Sorbare, content d'avoir délivré les Chrétiens, & d'abandonner sa loi & son pays par amitié pour Florent, vint vers lui & lui dit: Vassal, je vous abandonne mon corps & mes biens, & vous promets de ne vous laisser qu'à la mort. Florent lui dit: Je vous remercie, je n'aurai pas un denier que vous n'y participiez. Nous parlerons dans le chapitre suivant du Roi Garin qui étoit assiégé par le Roi de Navarre son beau-frère.

Comme le Roi Huon de Bordeaux envoya deux de ses Chevaliers vers les deux Rois; comme l'on vit paraître un grand nombre de gens entre les deux armées, de la paix qui fut faite, & comme Huon leur parla.

Après que le Roi de Navarre eut fait prisonnier le Roi Garin, & qu'ils eurent assigné le jour auquel chacun d'eux devoit montrer sa valeur, il arriva que deux jours auparavant que les secours fussent venus, les uns dans Couroufe & les autres vers le Roi de Navarre, qui menaçoit beaucoup son beau-frère, parce qu'il étoit cause de la fuite de son fils Florent, il jura de le venger au péril de sa vie; il rassembla tant de troupes que les vallées en étoient couvertes. La nuit auparavant le jour nommé, on entendit dans l'air une voix si épouvantable que la terre en trembla, & tant les assiégés que les assiégés furent saisis d'une frayeur mortelle; peu s'en fallut qu'ils ne quittassent le siège. Peu de tems après la voix

prononça ces paroles : Vous Seigneur qui êtes sur ce champ de bataille, ne vous hâtez pas de combattre tant d'un côté que d'autre, car on vous enverra un tel secours, que vous serez également contens de part & d'autre; on entendit plus rien & tous ceux qui étoient dans le camp se mirent toute la nuit en prières, se recommandant à Notre-Seigneur qu'il lui plût de les secourir. Le Roi Garin fut aussi très-surpris d'entendre cette voix. Grand Dieu! s'il falloit que tant de gens périssent par rapport à moi, je serois perdu à jamais; hélas! mon fils, que j'ai été mal avisé de vous avoir banni de mon Royaume, j'ai eu tort de vous avoir fait emprisonner, ce sera par ma faute si tout le pays dont vous devez hériter est détruit; alors il tomba en foiblesse au milieu de ses Barons, ils crurent qu'il étoit mort, & se formèrent des regrets sur sa perte, surtout dans une circonstance aussi critique; le bruit de sa mort s'étoit déjà répandu, mais il reprit ses sens, & les Barons s'assemblèrent autour de lui & lui firent donner ce qui étoit nécessaire; il entendit la Messe, après laquelle on vit venir deux Chevaliers très-beaux, l'un étoit Gloriand & l'autre Malebron, ils étoient tous deux Chevaliers faés. Quand ils furent arrivés devant le Roi, ils le saluèrent humblement, & lui dirent, Sire, le Roi Huon de Bordeaux vous salue, il est le Roi de toute la Ferie, & il vient pour conserver vos terres, il est père de la noble Clairette que vous avez traitée d'aventurière, & à cause d'elle vous avez banni votre fils Florent, & il revient auprès de vous pour faire la paix entre vous & le Roi de Navarre votre beau frère; alors s'accomplira le mariage de Florent & de Clairette. Quand le Roi Garin entendit les Chevaliers faés, il en fut si transporté,

qu'il embrassa les Chevaliers & leur dit: Seigneurs, Seigneurs, sachez que je remets ma vie & mon Royaume entre les mains de Huon de Bordeaux, pour en faire à sa disposition. Les deux Chevaliers disparurent aussitôt; & on ne put savoir par où ils étoient passés. Le Roi Garin & ses Barons élevèrent les mains au Ciel, & ils firent le signe de la Croix en recommandant leurs âmes à Dieu. Les deux Chevaliers faés retournèrent à Montmar, où ils trouvèrent le Roi Huon auquel ils racontèrent ce qu'ils avoient dit au Roi Garin de sa part; ils lui dirent le jour que les deux Rois avoient assignés pour la bataille, ils dirent ensuite à Huon: Sire, ayez pitié de Florent & de votre fille, qui sont actuellement sur mer. Huon leur répondit: sachez que bientôt je serai dans Courtoise avec un si grand nombre de gens que les vallées en seront toutes remplies, & si l'un des deux Rois vouloit aller contre ma volonté, j'aurai bientôt fait de lui ôter tout ce qu'il pourra posséder, car je prétends que ma fille soit Duchesse de tout le pays de Bordeaux; je ne dois lui mieux exprimer mon amitié pour elle; il appela ensuite Esclarmonde & lui dit: Chère épouse, vous verrez aujourd'hui quelqu'un qu'il y a long-tems que vous desirez de voir, c'est votre fille Clairette que l'on ne peut voir sans l'aimer, je veux qu'elle reçoive des Chevaliers & des Dames, tous les honneurs qui sont dûs à son rang, car elle a souffert assez de misères & de tourmens. Le jour de la bataille étoit enfin arrivé, tout le peuple de la ville de Courtoise étoit en prières, les uns assistoient à la messe, les autres se confessoient pour aller à la bataille. Le Roi de Navarre ordonna à tous ses gens de s'armer & monter à cheval. Le Roi Garin monta à cheval, & ordonna à ses

Maréchaux

Maréchaux de distribuer son armée sur trois lignes; on vit sortir de la ville plus de cinquante mille hommes, & il y avoit beaucoup de Dames & de Demoiselles qui suivoient leurs amis; ensuite venoient les Moines des Couvents, portant des Croix & priant Dieu pour la conservation de leur Roi. Nous vous laisserons à parler des deux Rois qui étoient rangés en bataille, & nous parlerons du Roi Huon qui appela tous les Barons de Ferie; il y avoit là Gloriand, Malebron, Esclarmonde & plusieurs autres Chevaliers. Huon parla, & dit: Seigneurs, vous savez que par la volonté de Dieu, le roi m'a donné son Royaume & sa puissance dans toutes les Feries du monde, où je puis faire tous mes commandemens. Ainsi, je ne veux pas qu'il se passe rien de sanglant entre le Roi de Navarre & celui d'Arragon; ainsi, je me souhaite avec deux cents mille hommes armés comme il faut, & tous bien montés; j'en souhaite autant à pied, tous armés d'arcs & de foie; je desire aussi ravoir ma fille, que par ma faute j'ai abandonné; mon intention est de la marier avec son cher Florent, c'est déjà un très-vaillant Chevalier; je ne crois pas que l'on puisse en trouver un meilleur, je le souhaite avec Sorbare & ses gens au port de Courtoise. Je souhaite aussi ma tente dans la prairie qui est entre les deux armées; je veux qu'il y ait dessus un grand dragon de fin or. Il n'eut pas plutôt fait son souhait, qu'il s'y trouva aussitôt avec ses gens. Quand le Roi de Navarre vit tant de gens & de tentes, & qu'il vit le beau pavillon du Roi & un dragon d'or tout brillant, il fut très-surpris, il appela ses Barons & Chevaliers & leur dit: Seigneurs, voyez cette foule innombrable de gens, il me semble que je n'en ai jamais vu tant, & je ne sais ce

que ce peut être, il leur dit: Je vous prie d'aller voir que's gens ce sont, ce qu'ils cherchent, s'ils sont amis ou ennemis, & qui est-ce qui les conduit. Alors les Chevaliers répondirent: Nous n'irons pas, car nous ne savons pas s'ils sont vos ennemis; quand le Roi de Navarre entendit qu'aucun des chevaliers ne vouloit entreprendre d'aller voir l'armée, il fut bien fâché; comme il leur parloit, les deux messagers du Roi Huon arrivèrent devant le Roi de Navarre. Gloriand lui dit: Le Roi Huon nous mande que vous fassiez la paix avec le Roi Garin, car il veut marier sa fille avec Florent votre neveu. Quand le Roi de Navarre entendit les messagers, il fut bien content, il commanda à ses Barons d'aller avec lui vers le Roi Huon; ils le suivirent, & étant arrivés dans la tente du Roi Huon, ils le saluèrent humblement, & il leur rendit le salut, & dit au Roi de Navarre, soyez le bien-venu. Le Roi de Navarre lui répondit: Sire, je suis prêt d'exécuter tout ce que vous m'avez commandé par vos Chevaliers. Huon envoya chercher le Roi Garin, qui vint accompagné de mille de ses Chevaliers. En arrivant, il salua le Roi Huon & lui dit: Sire, soyez le bien-venu dans mon Royaume; je vous le remets pour en disposer à votre gré, & suis prêt d'exécuter tout ce que vous m'ordonnerez. Il raconta au Roi Huon tout le fait de la sentinelle & de son fils qu'il avoit fait emprisonner, parce qu'il aimoit la plus belle Demoiselle, que l'on puisse voir. Par amour pour elle mon fils est parti. Garin, lui dit Huon, sachez que vous les verrez bientôt tous deux ici, car c'est mon intention de les marier ensemble; cette Demoiselle est ma fille, apprenez qu'elle est née du sang royal, sa naissance lui a déjà coûté bien cher. Quand Garin entendit

M

que Huon vouloit marier sa fille à Florent, & qu'ils devoient bientôt arriver, transporté de joie, il se jeta aux pieds de Huon, & lui dit : Ah ! Sire, se pourroit-il faire qu'en mes vieux jours j'aurois la consolation de revoir mon fils, & que la noble demoiselle à qui j'ai tant fait de peine, deviendroit son épouse. Huon lui dit : N'ayez aucun doute, car je n'aurai pas plutôt souhaité, qu'il se trouvera avec ma fille auprès de moi. Sire, dit Esclarmonde, faites que je revoie bientôt ma chère enfant ; dans peu de tems vous la verrez, lui répondit Huon.

Comme Florent & Clairette arrivèrent auprès du Roi Huon ; de la grande joie qu'il eut à leur arrivée ; de leur mariage ; & de la paix qui fut faite entre le Roi de Navarre & le Roi Garin d'Arragon.

Quand le Roi Huon vit Esclarmonde le prier instamment, il se laissa toucher, & dit : Ma chère fille, j'ai pitié de vous & de votre ami Florent, ainsi je vous souhaite tous deux avec vos gens au port, je veux que Clairette soit habillée aussi richement qu'une Reine qui sort de son palais pour aller se marier, & qu'avec vous il y ait des Dames & Demoiselles des plus belles que l'on puisse trouver, & bien parées. Il n'eut pas plutôt souhaité, que l'on vit arriver les vaisseaux dans le port ; Florent & Clairette étoient richement accompagnés avec des trompettes, tambours, luths, vielles & autres instrumens ; toute cette musique étoit si charmante qu'il sembloit qu'on fut en Paradis.

Il y avoit d'autre part des Dames & Chevaliers qui chantoient très-mélodieusement. Ils portoient des habits couverts de pierres, qui éclatoient à la lueur du

Soleil. Il n'y a personne au monde, qui, si s'il eut vu tout ce brillant cortège, n'eût pensé que la Cour du Paradis étoit descendue sur la terre. Florent étoit accompagné de trois mille hommes ; Clairette étoit montée sur un beau cheval blanc, qui portoit au cou des petites cloches d'argent. Le détail de cette marche brillante seroit trop long à faire, je dirai seulement que Clairette étoit accompagnée de deux Fées, Morgue & Oriande qui chantoient agréablement.

Ensuite marchoit Crussine avec un grand nombre de Fées, elles annonçoient toutes beaucoup de joie. Huon dit alors à Esclarmonde, ma chère amie, il est tems de partir, car je vois arriver ma fille avec Florent, ils ne sont pas loin d'ici.

Quand Esclarmonde entendit ce que lui venoit de dire Huon, elle se sentit plus contente qu'elle ne l'avoit jamais été, tant elle desiroit de revoir sa chère Clairette. Elle partit la première en brillant accompagnement ; Huon partit ensuite avec les deux Rois, qui avoient leurs enseignes déployées, ils étoient suivis chacun de leurs gens. Les chemins en étoient tous couverts ; c'étoit quelque chose de beau à voir, la satisfaction que l'on témoignoit au sujet de l'arrivée de Florent & de la belle Clairette. Le Roi Garin ne pouvoit contenir sa joie quand il vit tant de noble assemblée pour honorer l'arrivée de son fils Florent ; il remercia Dieu de tout son cœur. Ainsi comme vous voyez, les Rois & les Princes alloient au-devant, & en bon équipage ; le son des instrumens ravissoit tout le monde. La belle Clairette fut bien charmée de voir la Reine sa mère qui pleuroit de joie de la voir, elle l'embrassa & la tint ferrée pendant long-tems dans ses bras sans pouvoir lui parler. Le Roi Huon de Bordeaux retira sa fille des

bras de sa femme, & l'embrassa plusieurs fois. D'autre part le Roi Garin vint vers son fils l'embrassa & lui dit ; Mon fils, je vous ai bien mal traité, je vous ai fait emprisonner à cause de cette aimable Demoiselle ; je suis bien fâché que le Roi de Navarre ait ainsi détruit mon Royaume que vous devez posséder. Sire, dit Florent, je vous prie de lui pardonner, il est mon oncle, & je suis très-satisfait que vous ayez la paix ensemble. Je vous prie de m'accorder cette aimable Demoiselle en mariage. Mon fils lui répondit le Roi Garin, soyez assuré que vous l'aurez, car je pense qu'il n'y en a pas de plus noble en dix Royaumes. Florent remercia son père, & le Roi de Navarre son oncle vint l'embrasser & lui dit : cher neveu, je suis charmé de votre retour. Je suis bien charmé aussi, dit Florent, que la paix soit faite entre vous & mon père ; en conversant ainsi, ils vinrent au camp, & dès qu'ils y furent arrivés, Huon appela les deux Rois & leur demanda si ils vouloient s'accorder comme il leur diroit ; ils lui répondirent qu'ils s'en rapporteroient à sa volonté, il leur dit qu'il vouloit que la paix fut faite entr'eux, ils consentirent à sa volonté.

Huon appela ensuite Florent, & lui demanda le récit de ses aventures, & comment il avoit été secouru par Sorbare le Gouverneur. Florent raconta tout ce qui lui étoit arrivé, ce qui amusoit beaucoup les Rois qui l'écoutoient ; ils en furent tous bon gré à Sorbare, ils le traitèrent bien & le firent ensuite baptiser. Huon appela les deux Rois, & leur dit : Je veux que vous n'ayez aucune rancune l'un contre l'autre. Sire, lui répondirent les deux Rois, nous sommes prêts à vous le prouver, alors ils s'embrassèrent, cela fit plaisir à Huon & aux Barons qui étoient là.

Garin, dit Huon, dès maintenant je veux que votre fils ait ma fille en mariage, je leur donnerai les villes de Bordeaux, de Blayes, Gironville & tout ce qui en dépend.

Quand Garin entendit le Roi Huon, il le remercia de l'offre qu'il lui faisoit pour son fils Florent ; tous les Barons applaudirent beaucoup à ce mariage. Garin, charmé de toutes les bontés que lui témoignoit Huon, lui dit : Sire, mon fils devient le vôtre, il ne peut être plus heureux ; alors les deux pères étant d'accord, on fit fiancer Florent & Clairette, & ils furent mariés dès le même jour. Les réjouissances qui furent faites à l'occasion de ce mariage, durèrent pendant huit jours. Le Roi de Navarre donna son Royaume à Florent, pour en jouir après sa mort. Je ne ferai pas le détail des fêtes & des tournois que l'on fit pendant ces huit jours. Le Roi Huon donna à sa fille Clairette trente mulets chargés d'or & de grandes richesses ; les Barons & le peuple vinrent vers Huon, le conjurant les larmes aux yeux de prendre pitié d'eux, & de vouloir bien les dédommager des malheurs & des pertes que la guerre avec les Navarrois leur avoit causé.

Quand la noble Reine Esclarmonde entendit les plaintes des Barons & du Peuple, elle en eut pitié, & embrassant son mari Huon, elle lui dit : Sire, je vous prie, au nom de l'amitié que vous avez pour nos enfans, d'avoir pitié de ce peuple, car il a mis toute sa confiance en vous. Huon lui répondit, je vais vous prouver toute mon amitié pour vous, alors il les fit tous mettre à genoux, & leur dit : Seigneurs, qui êtes ici assemblés, pour que vous croyez la vérité de ce que je vous dis, il m'a été accordé un tel pouvoir par le Roi Oberon, que je veux

que tout le pays qui a été détruit & brûlé dans le royaume d'Arragon, redevint dans l'état où il étoit auparavant, & que les châteaux & maisons soient meilleures qu'auparavant que la guerre les ait détruits. Alors il fit le signe de la Croix sur tout le peuple & le royaume, il n'eut pas plutôt donné sa bénédiction, que les choses se trouvèrent dans l'état où il les avoit annoncées. Dieu veuille conserver la vie du noble Duc Huon de Bordeaux.

Comme Huon & la Reine Esclarmonde s'en retournèrent ; des présens qu'ils firent aux deux Rois & aux Princes qui étoient au mariage ; & comme Clairette fut fâchée de leur départ.

HUON ayant fait sa prière & remercié Dieu de la grace qu'il avoit bien voulu lui accorder en présence du peuple, se décida à partir & fit préparer ses équipages, il fit des présens à tous ceux qui étoient auprès de lui, & sur-tout à Sorbare auquel il recommanda sa fille. Sire, dit Sorbare, l'amitié que j'ai pour vous ; m'engage à ne la point quitter tant que je vivrai. Esclarmonde voyant qu'il falloit partir avec Huon & quitter sa chère fille, répandit des larmes, & lui dit : Ma chère fille, vous devez remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il vous a fait de vous avoir sauvée des dangers auxquels vous étiez exposée, & de ce que vous êtes maintenant comblée d'honneurs & de gloire. Conservez toujours votre cœur à Dieu, soyez charitable envers les pauvres, aimez & honorez votre mari, & gardez-lui une fidélité inviolable ; ressouvenez-vous de mes avis, car je n'aurai jamais le bonheur de vous revoir. Clairette ayant entendu les recommandations que lui faisoit Esclarmonde, se mit à pleurer & lui

dit : O ! ma très-chère mère, que votre départ & celui de mon père me fait de peine, plut à Dieu que je pusse passer le reste de ma vie avec vous ; elles ne pouvoient se lasser de s'embrasser. Huon prit Clairette entre ses bras & l'embrassa plusieurs fois, parce qu'il savoit qu'il ne la reverroit jamais. Esclarmonde pria Huon de leur faire une remontrance sur ce qu'ils avoient à faire. Dame, lui dit Huon, levez-vous ; Florent, venez vers moi, je vous ai donné ma fille en mariage, ayez-en soin tant qu'il plaira à Dieu de vous la conférer. Il leur fit ses adieux, & il dit aux deux Rois qui étoient bien fâchés de ce départ, qu'il leur recommandoit d'être toujours amis. Il prit congé d'eux & dit : Je me souhaite avec tous mes gens dans mon palais de Montmur ; il n'eut pas plutôt souhaité, qu'il disparut. Les Rois & ceux qui étoient avec eux furent bien surpris, ils ne savoient que dire, & ils pensoient que ce fut un songe, si ce n'eût été les présens que le Roi Huon leur avoit fait. Après le départ de Huon & d'Esclarmonde, le Roi de Navarre prit congé du Roi Garin & de Florent son neveu, qui le conduisit à quatre lieues de la ville ; il retourna ensuite vers sa chère Clairette, & ils vécurent quelque tems en joie & en tranquillité ; mais le Roi Garin qui étoit vieux, fut attaqué d'une grande maladie qui le conduisit au tombeau. Florent, Clairette & les Barons du Royaume le regretterent beaucoup, & couronnèrent Florent en grande solennité. Au bout de quelque tems Clairette devint enceinte, dont Florent & les nobles du Royaume furent bien réjouis : enfin, le jour de ses couches arriva, & elle mit au monde une fille, dont elle & Florent furent bien joyeux ; mais cette joie fut de bien peu de durée, comme on pourra voir ci-après.

Comme la Reine Clairette accoucha d'une fille dont elle mourut ; & comme lorsque cet enfant parvint à l'âge de quinze ans, son père la voulut avoir en mariage, ce qui causa bien du trouble.

Lorsque Florent fut que sa femme venoit d'accoucher d'une fille, il remercia Dieu, & fit baptiser cet enfant que l'on nomma Ide ; la satisfaction de la Reine fut complete, mais de vives douleurs qui la reprirent, la firent descendre dans le tombeau. On apporta sa fille au Roi Florent qui fut bien satisfait de la voir, il demanda ensuite comme se portoit sa chère épouse ; on pensa bien qu'on ne pourroit long-tems lui cacher la mort de la Reine, & on lui annonça aussitôt. Il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il tomba en foiblesse ; on le croyoit mort, mais quelque tems après il reprit ses sens, & s'écria douloureusement : Ah ! ma chère amie, malheureux moment où vous êtes née ; avec vous j'avois oublié toutes mes peines & mes malheurs. Mort cruelle ! tu m'as ravi ce que j'avois de plus cher au monde. Les Barons tâchoient de le consoler du mieux qu'il leur étoit possible ; ils regretterent beaucoup la Reine Clairette. Toute la ville étoit en deuil à ce sujet. Quand sa mort fut annoncée, les Dames de la ville vinrent passer la nuit auprès du corps de la Reine, le lendemain elle fut portée à la grande Eglise, où on lui fit tous les honneurs de la sépulture. Le Roi Florent reçut la visite des Princes & Barons du pays, mais rien ne pouvoit calmer sa douleur & son chagrin, toute sa consolation étoit de voir sa chère fille, encore sa douleur se renouveloit-elle quand il la voyoit. Elle fut si bien soignée qu'elle augmentoit tous les jours en embonpoint & en santé, elle commençoit à atteindre l'âge de quinze

ans, & son père l'aimoit si tendrement, qu'il ne pouvoit se lasser de la voir, & il l'embrassoit souvent en la serrant dans ses bras ; quand elle fut parvenue à l'âge de dix-huit ans, elle devint charmante & d'une rare beauté. Le Roi voyant que sa fille croissoit en beauté & en talens, dit à ses Barons qu'il avoit envie de se remarier s'il pouvoit trouver une femme comme celle qu'il avoit auparavant.

Les Barons furent bien joyeux d'apprendre que le Roi vouloit se marier, mais ils ne savoient pas quel étoit son dessein ; ils ne l'eurent pas plutôt appris, qu'il en arriva bien du mal, car bien des gens y perdirent la vie, & beaucoup d'Eglises en furent détruites. Le Roi fit mander à tous les Barons de se trouver à sa Cour au jour qu'il leur assigna. Ils vinrent tous au palais le jour qui leur avoit été prescrit. Le Roi les reçut assez bien, il les invita à dîner, après lequel ils le suivirent dans un jardin pour y tenir son conseil ; quand ils y furent tous arrivés, le Roi monta sur son siège & leur dit : Seigneurs, vous savez que je n'ai qu'une fille, elle m'a déjà été demandée par plusieurs Rois & Princes, mais je l'ai toujours refusée pensant qu'elle étoit encore trop jeune ; je n'ai pas voulu me remarier non plus, par amitié pour sa mère, & je ne le ferai qu'en en trouvant une semblable à celle que j'avois. C'est pour cela que je vous ai fait venir pour vous faire savoir ma volonté. Les Barons lui répondirent : Sachez que dans toute la Chrétienté, il n'y a point de femme de telle qualité qu'elle soit, qui ne se trouve très-satisfaite de vous avoir en mariage. Ainsi, décidez-vous dans quel endroit vous vouliez que nous allions, pour vous en trouver une. Seigneurs, leur répondit Florent, vous n'aurez pas grande peine, car la femme que je veux avois

n'est pas loin. Sire, dirent les Barons, daignez-nous dire qui elle est; le Roi leur répondit: c'est ma fille que je veux épouser, tant ses traits ont de rapport à ceux de sa mère que j'aimois passionnément. Quand les Barons entendirent le Roi, ils se regardèrent les uns & les autres, comme s'ils n'avoient pas entendu ce qu'il venoit de leur dire. Alors Sorbare qui étoit du Conseil du roi, dit: Sire, à Dieu ne plaise que cela arrive; vous qui devez l'exemple à tous, vous vous rendriez par une telle action, indigne du trône que vous occupez; le Roi piqué des remontrances que lui faisoit Sorbare, le regarda avec un air irrité, & lui dit: Sorbare, apprenez que si je ne vous avois pas autant d'obligation comme j'en ai, je vous ferois trancher la tête. Les Barons lui dirent, Sire, vous n'en ferez rien. Sorbare vous a parlé comme un homme sage & prudent; si vous ne suivez pas ses avis, vous n'êtes pas digne de porter la couronne; ils ne lui en dirent pas davantage, tant ils le redoutoient. Quand le Roi Florent eut entendu la réponse de ses Chevaliers, il envoya chercher sa fille, qui, ne sachant pas la volonté de son père, vint auprès de lui avec un air riant; le Roi l'embrassa tendrement. Elle ignoroit pourquoi il lui témoignoit tant d'amitié; mais les Barons qui le favoient bien, disoient entr'eux, Ah! mauvais père, tes pensées sont bien différentes de celles de ta fille, car si elle étoit seule ici, tu l'aurois bientôt déshonorée. Le Roi voyant sa fille Ide si belle, dit en lui-même qu'il mourroit de chagrin si elle ne devenoit son épouse; il lui dit ensuite, ma très-chère fille, vous avez perdu votre mère que je regrette beaucoup, mais vous lui ressemblez si bien, que lorsque je vous regarde, il me semble que je se la voie, ce qui m'engage à vous épouser.

Du chagrin que ressentit la belle Ide, lorsqu'elle apprit que son père vouloit l'épouser, & comme par le moyen d'une noble Dame & de Sorbare, elle partit à l'heure de minuit, & s'en alla à la garde de Dieu.

Quand la noble Demoiselle Ide eut entendu la proposition indigne que son père venoit de lui faire, elle changea de couleur, & baissant la tête, elle dit en pleurant, mon père, quel est donc votre indigne dessein? Si l'on vous entendoit, vous attireriez contre vous le blâme & l'indignation; alors elle voulut se lever, mais Florent la retint par la main & lui dit: Ma fille, ne refusez pas de faire à ma volonté, car j'ai beaucoup d'amitié pour vous. Alors tous les Barons dirent au roi qu'il peusât à ce qu'il venoit de dire, car on ne tiendrait jamais comote de lui. Quand le Roi entendit que ses Barons le détournoient de son dessein, il leur dit qu'il l'épouserait malgré eux, & que s'ils étoient assez hardis pour le contrarier, il les ferait tous mourir, & il les accabla d'injures. Quand la Demoiselle entendit son père ainsi parler aux Chevaliers, elle ne fut que trop certaine de la mauvaise volonté de son père, elle commença à pleurer en disant: Grand Dieu! il faudra donc que je sois déshonorée si mon père m'épouse, & nous courons risque d'être damnés tous deux. Elle forma dès lors le projet de s'en aller si loin, qu'on ne parlât plus d'elle. Le Roi la renvoya dans sa chambre avec ses Demoiselles, qui furent bien fâchées quand elles apprirent cette triste nouvelle. Le Roi leur ordonna de lui préparer un bain, parce que le lendemain il l'épouserait. Quand la Demoiselle fut dans sa chambre, elle appela une ancienne Dame qui étoit sa gouvernante, elle pria les autres de les

laisser seules, feignant qu'elle avoit envie de dormir; quand elles furent toutes sorties, elle se jeta aux pieds de cette Dame, les mains jointes & les larmes aux yeux, elle lui dit: Ah! ma très-chère Dame, je viens à vous comme une pauvre orpheline sans père, ni mère, car elle est morte, comme vous le savez, & mon père veut être mon mari, chose que je ne pourrai jamais supporter; daignez me conseiller ce que je dois faire pour m'éloigner de celui qui veut m'épouser. J'aime mieux m'en aller en pays étranger, & y vivre en pauvreté, que de passer mes jours dans l'horreur & dans le risque de me damner. Quand cette vertueuse Dame eut entendu les plaintes de celle qu'elle avoit élevée, elle lui dit: Ma très-chère fille, l'amitié que j'ai pour vous, m'engage à vous secourir, comme autrefois Pierre d'Arragon mon frère, qui délivra votre mère des mains des Sarrasins; pour moi je vous aiderai en dépit de votre père. Ide, satisfaite de la bonne volonté de cette Dame, l'embrassa & lui dit: Très-chère amie, que Dieu vous récompense du bien que vous me voulez faire, car je ne puis vous en récompenser moi-même. La Dame sortit de la chambre, & laissa Ide, plongée dans ses réflexions. Elle vint ensuite dans la chambre de Sorbare, qui étoit dans le palais, parce qu'il étoit du Conseil du Roi. Elle salua Sorbare qui lui demanda le sujet de sa visite; elle le tira à l'écart, & lui raconta la demande que lui avoit fait la Demoiselle Ide. Sorbare ne put retenir ses larmes, & pria ceux qui étoient dans la chambre, de vouloir bien sortir un moment, parce qu'il avoit quelque chose de particulier à dire à cette Dame. Quand ils se virent seuls, ils convinrent entr'eux que la Dame lui porterait tous les habillemens qui conviennent à un homme, & qu'à minuit

elle s'habilleroit & viendrait vers les écuries du palais; je m'y trouverai & je lui donnerai le meilleur cheval. La Dame fut bien joyeuse de ce que Sorbare vouloit bien se prêter à secourir la belle Ide; elle chercha des habits d'homme, & vint à la chambre de la Demoiselle, à laquelle elle raconta tout ce que Sorbare lui avoit dit. Quand Ide entendit la Dame, elle fut satisfaite. La Dame lui dit ensuite, comme le Roi Florent votre père, vous a fait préparer un bain, afin que l'on ne s'aperçoive de rien, vous vous y baignerez avant les autres Demoiselles, vous ferez préparer votre lit, & quand vous serez dans votre chambre, vous nous ordonnerez de nous en aller au bain, & je les entretiendrai si long-tems qu'il n'y en aura pas une qui n'ait envie de dormir; pendant ce tems vous vous habillerez, vous prendrez cette épée & ces éperons, vous irez ensuite vers les écuries où vous trouverez un cheval tout prêt. Ide fit tout ce que cette Dame lui avoit recommandé; elle fut au bain, après qu'elle fut essuyée, elle ordonna à ses femmes de venir l'aider à se coucher, & quand elles furent toutes sorties, elle se releva, s'habilla en homme & mit l'épée à son côté, elle prit ses éperons & sauta dans le jardin par une fenêtre qui étoit tres-basse; elle vint doucement auprès des écuries du Roi, où elle trouva Sorbare qui lui tenoit un cheval prêt, sur lequel il avoit mis un sac rempli de pain & de viande; il avoit mis ensuite deux bouteilles pleines de vin, à l'arçon de la selle. Elle monta, sans rien dire, sur le cheval & prit congé de Sorbare, qui lui dit les larmes aux yeux: Que Dieu vous conduise, ma chère amie, prenez par le chemin qui est à droite. Sire, lui répondit la belle Ide, que le Seigneur vous récompense de votre bon service. Ainsi s'en alla

la sage & prudente Ide, pour ne pas commettre l'inceste que son père vouloit exiger d'elle. Elle arriva dans une forêt, & y marcha pendant trois jours, sans tenir une route bien assurée.

Comme le Roi Florent fut bien courroucé quand il apprit que sa fille avoit pris la fuite, étant déguisée en homme, & comme elle vint en Allemagne, trouva des voleurs dans une forêt, & alla comme écuyer offrir ses services à l'Empereur.

ON a vu ci-devant que le Roi d'Arragon vouloit épouser sa fille Ide, malgré la représentation de ses Barons & de son peuple; on lui annonça le lendemain l'arrivée du Roi de Navarre, il le reçut très-bien, & le conduisit dans son palais; mais à peine y furent-ils entrés, qu'on vint lui annoncer la nouvelle de la fuite de sa fille; il ne l'eut pas plutôt apprise qu'il entra dans une telle fureur, que personne n'osoit l'approcher, & même lui dire un seul mot. Il alla droit à la chambre de sa fille, où il trouva les Dames auxquelles il l'avoit confiée, & il les auroit maltraitées, si le Roi de Navarre ne l'en eut empêché. Il blâma beaucoup son neveu quand il eut appris sa mauvaise intention. Il y vint ensuite un palfrenier, qui dit au Roi qu'on lui avoit pris son bon cheval; alors comme un désespéré, il ordonna qu'on allât après de tous côtés, & que celui qui pourroit la ramener ou en donner quelques nouvelles, auroit mille florins d'or. L'appât de la récompense en fit mettre beaucoup en campagne, pour tâcher de retrouver la fille du Roi; mais ils n'en purent rapporter aucunes nouvelles, dont le Roi fut bien fâché. La belle Ide après avoir beaucoup marché par le

pays d'Arragon & de Lombardie, sans trouver aucune aventure digne d'être racontée, vint en Allemagne, où elle fut obligée de vendre son cheval, n'ayant pas d'autre ressource pour vivre; elle fut contrainte de marcher & arriva à Balle, & y demeura quelque tems, pendant lequel elle apprit que l'Empereur mandoit des gens de tous côtés, pour le secourir contre le Roi de Castille qui lui faisoit la guerre. Quand la belle vit que plusieurs nobles hommes se préparoient pour aller à Rome secourir l'Empereur, elle fut bien joyeuse & dit à son hôte que si elle avoit son cheval & ses armes, elle iroit à la guerre avec les autres; elle pensa que l'Empereur de Rome que l'on nommoit Othon, lui feroit un bon accueil; elle s'adressa à des Allemands qui furent bien satisfaits de la voir, parce qu'il leur sembloit que c'étoit un jeune homme; l'un d'eux l'appela & lui dit: Ami, je desirerois bien savoir qui vous êtes? Sire, lui répondit-elle, je suis à celui à qui mon service pourra plaire, car je voudrois servir un grand Seigneur; il n'y a pas long-tems que j'étois en Arragon, où j'ai servi un grand Seigneur qui est mort. Je sais bien gouverner des chevaux, au besoin je conduirois un sommier, & si je me trouvois en bataille avec mon maître, il pourroit s'en trouver de plus foible que moi. L'Allemand lui répondit: Beau jeune homme, ce que tu dis prouve que tu as du courage, il ne peut en résulter que du bien; mais dis-moi quel est ton nom? Sire, je m'appelle Ide. Je vous retiens pour mon Ecuyer, & vous aurez soin de panser mon cheval; je suis prêt à vous servir, lui répondit Ide. L'Allemand l'emmena dans son hôtel, ils y restèrent encore trois jours après que l'armée fut partie & quand tous les équipages furent préparés, ils partirent pour Rome. Après quelques

quelques journées de marche, ils passèrent dans une forêt très-vaste & fort épaisse, dans laquelle étoient embusqués un grand nombre d'Espagnols, ils crièrent à mort quand ils virent venir les Allemands. Ide qui marchoit devant, donna un tel coup d'épieu à un Espagnol, qu'elle lui passa au travers du corps; l'Espagnol tomba mort en lui retirant. Les Espagnols se jettèrent sur les Allemands & les tuèrent presque tous. Quand Ide vit que son maître & ses gens étoient tués, elle prit la fuite par un petit sentier qui la conduisit auprès d'un rocher, où elle passa la nuit. Le lendemain matin elle avoit une telle faim & une si grande soif qu'elle ne pouvoit presque pas marcher, cependant elle fut obligée de pousser son chemin jusqu'à deux heures après midi; alors, regardant sur sa droite, elle aperçut une troupe de voleurs qui buvoient & mangeoient; elle avoit une faim si grande, que bannissant toute crainte, elle approcha vers eux. Quand ils la virent, ils dirent entr'eux: Ce jeune Ecuyer est monté sur un très-beau cheval, & ce sera pour nous. Quand Ide approcha d'eux elle les salua humblement & leur dit: s'il vous plaisoit de me donner à manger, je payerois bien volontiers mon écot; ami, lui dit un des voleurs; y a-t-il quelqu'un avec vous dans la forêt? Seigneurs, leur dit Ide, Dieu me conduit; alors l'un d'eux prit le cheval par la bride, & dit aux autres, tenez-le bien à quant à moi, son cheval ne m'échappera pas. Quand Ide se vit ainsi assaillie, elle eut bien peur, elle n'osa pas se défendre, & elle leur dit: Seigneurs que gagnerez-vous à me faire mourir? Prenez mon épée, je vous la remets & faites-moi le plaisir de me donner à boire & à manger, car je meurs de faim; alors le maître lui dit: Nous te donnerons à manger autant que tu voudras. Sire,

dit Ide, je vous remercie, alors elle mangea avec eux & quand les voleurs eurent mangé, ils dirent à leur maître qu'il avoit mal fait de les empêcher de tuer l'Ecuyer, il leur répondit que ce seroit dommage de tuer un aussi bel homme, & qu'il valoit mieux qu'il apprenne à dérober & tuer comme eux, & s'il ne veut pas le faire, pour lors nous le tuons. Quand Ide entendit les voleurs, elle se recommanda à Dieu. Le maître lui demanda son nom, elle lui répondit: Je me nomme Ide, nous sommes partis quarante Gentilshommes au secours de l'Empereur qui est en guerre avec le Roi d'Espagne, nous avons trouvés dans notre chemin, des Espagnols qui étoient embusqués dans une forêt; de tous mes compagnons je suis le seul qui ait pu échapper à leur fureur; ainsi, Seigneur, rendez-moi mon cheval, & montrez-moi le chemin de Rome, vous me ferez bien plaisir. Non, lui répondit le maître, nous ne le ferons point, vous resterez avec nous, nous vous apprendrons à voler, & si vous résistez, je vous tranche la tête. Seigneur, dit Ide, vous me demandez une chose que je n'ai pas coutume de faire, & puisque l'un de vous me défie, qu'il vienne, & si je ne puis lui résister, faites de moi ce qu'il vous plaira; je payerois trop cher votre dîner, si je vous abandonnois mon cheval.

Alors un des voleurs lui dit: Puisque vous êtes si hardi, je veux jouter avec vous, si vous m'abattez par terre, vous ferez de notre compagnie, mais si je vous abats, je vous prendrai votre cheval, votre épée & vos habits.

Ide répondit qu'elle le vouloit bien à condition qu'il seroit écarté tous ses camarades, amenez, lui dit-elle, mon cheval auprès de moi, apportez-moi mon épée; quand les voleurs l'entendirent, ils ne

purent s'empêcher de rire, ils se recirèrent & firent amener le cheval comme il avoit été dit; alors Ide prit le larron par les cheveux, faisant signe de le renverser, mais elle le pressa si fort, qu'elle lui fit perdre la respiration, elle le jeta par terre d'une telle force qu'elle lui cassa les dents.

Ide voyant que le voleur étoit en danger de mourir, monta sur son cheval, tira ensuite son épée & leur dit: Malheureux, je ne vous crains plus; alors tomba sur eux avec tant de fureur, qu'elle en mit quatre sur le carreau, quand elle vit qu'il étoit tems de partir, elle piqua son cheval avec tant de vivacité, qu'elle fut bientôt éloignée d'eux; elle marcha tant qu'elle arriva à Rome & vint loger près le Palais, où elle trouva l'Empereur & les Romains qui parloient de la guerre. Ide étant arrivée, se mit à genoux devant l'Empereur & dit: Sire, je suis un Ecuyer qui vient d'Allemagne, où j'ai servi pendant un certain espace de tems, mais je n'y ai rien gagné, dont je suis bien fâché, c'est pourquoi je viens vous offrir mes services s'ils vous sont agréables.

Comme Ide fut retenue dans le Palais de l'empereur, & comme Olive sa fille en devint amoureuse, pensant qu'elle fut un homme; comme le Roi d'Espagne vint attaquer la ville de Rome & fut fait prisonnier par Ide.

Quand l'Empereur entendit parler Ide & qu'il vit qu'il avoit le corps bien fait, il pensa qu'il n'avoit jamais vu un plus bel homme, & comme Ide lui parloit, Olive sa fille arriva, & tous les Barons se levèrent devant elle; elle s'assit auprès de son père & fixa beaucoup le jeune Ecuyer, elle ne put s'empêcher de

lui donner des louanges sur son courage & sa beauté; elle étoit elle-même si aimable qu'elle étoit adorée de tous ceux qui la voyoient. L'Empereur demanda à Ide comment elle avoit nom & de quel pays elle étoit? Sire, je m'appelle Ide, & suis natif de Tarasconne, je suis parent du Duc Naimés de Bavière & d'Amaury de Narbonne; mais j'ai été banni de mon pays par les parens de Ganelon, & j'ai supporté depuis bien des peines & des misères. L'Empereur lui répondit: Ami, vous êtes de bonne famille, ainsi, comme je vous crois courageux, je vous retiens à mon service. Sire, dit Ide je souhaite de vous servir comme il faut. Ma fille, dit l'Empereur, j'ai retenu cet Ecuyer pour vous servir. Sire, dit Olive, je vous remercie humblement, car il a l'air bien né, je suis très-satisfaite de l'avoir. L'Empereur dit ensuite à Ide, mon ami, servez-moi bien & si vous servez bien ma fille, vous en serez récompensé. Sire, dit Ide, je ferai tant, moyennant la grace de Dieu, que je vous contenterai, quand la guerre viendra, je ne serai pas des derniers à la bataille; je fais bien trancher devant un Roi ou Reine, comme il convient. Ami, s'il est vrai, comme vous dites, que vous ayez autant de talent, vous pourrez rester à mon service. Ide remercia l'Empereur & demeura au Palais, où elle s'acquitta si bien de son service, qu'elle se fit aimer de toutes les personnes de la Cour, & surtout de la Demoiselle Olive, qui ne pouvoit se lasser de la regarder, elle en devint éperduement amoureuse, quand Ide s'en aperçut, elle pria Dieu de lui faire la grace de ne pas être reconnue ni pour homme ni pour femme; elle faisoit l'aumône, alloit fréquemment à l'Eglise, & prioit Dieu de toucher le cœur du Roi Florent son père, qui étoit cause de sa

disgraces. Se trouvant un certain jour avec l'Empereur, elle lui dit: Sire, sachez que le Roi d'Espagne est entré sur vos terres avec une puissante armée, où il met tout à feu & à sang, & il est déjà péri beaucoup de Romains, il a juré sa foi, qu'avant un mois, il sera dans Rome avec toute son armée; il a dit qu'il vous feroit mourir & jouiroit de votre fille que vous lui avez refusée: j'aimerois mieux qu'il l'eût épousée, que de faire mourir tant de gens & de détruire tant de villes & de châteaux. Quand l'Empereur entendit cette nouvelle, il dit à Ide: Mon ami, daignez me conseiller, car je ne pensois pas que ces gens dussent venir si-tôt m'attaquer. Sire, lui répondit Ide, ne vous troublez point, au contraire, rassurez-vous, car vous aurez sujet de vous réjouir avec vos Barons; donnez-moi la conduite de vos gens, j'irai au-devant d'eux, & je leur ferai payer le dégât qu'ils ont fait sur vos terres, si Dieu veut m'aider. L'Empereur voyant le courage de ce jeune Ecuyer, l'estima beaucoup, & lui dit: Je suis charmé de votre zèle, ainsi, je vous fais Chevalier & vous donne cette épée pour augmenter votre courage. Le Roi lui mit l'épée & l'embrassa en lui disant: Souvenez-vous que je vous fais Chevalier, je prie Dieu qu'il vous accompagne dans la bataille, soyez prudent, & vous vous en retirerez toujours bien. Sire, dit Ide, si Dieu veut me secourir, je combatterai si bien, qu'il n'y aura pas un Espagnol qui n'eût voulu avoir repassé la mer. Alors sans plus tarder, les Romains s'armèrent & commencèrent à sonner la trompette par toute la ville de Rome; l'infanterie & la cavalerie s'assemblèrent devant le Palais. L'Empereur leur dit: Je vous recommande d'obéir au Chevalier Ide, comme à moi-même; vous sachez que je ne puis plus porter les armes,

ainsi, je vous ordonne de le regarder comme moi-même. Alors tous les Barons & le peuple lui dirent: Nous suivrons les commandemens comme les vôtres. L'Empereur la fit armer richement, il lui fit amener un bon cheval sur lequel elle monta fort légèrement; elle étoit ornée d'un riche casque & d'un bon bouclier, elle prit ensuite un épieu qu'elle portoit avec grace; elle prit congé de l'Empereur & de sa fille & sortit de la ville à la tête de l'armée qu'elle distribua en trois corps, & donna la conduite des deux premiers à deux nobles Chevaliers qui savoient bien les gouverner; elle se mit à la tête du troisième, puis elle fit déployer les étendards & marcha contre ses ennemis; les Espagnols croyoient avoir déjà remporté la victoire parce qu'ils n'avoient encore trouvé personne qui leur eût résisté; mais ils se trompoient, car si Dieu veut aider Ide, avant la fin du jour, elle leur ôtera l'espérance de la victoire. Elle alloit par les rangs encourageant les soldats; ils s'approchèrent des ennemis & firent fondre sur eux une grêle de traits. Ide vint l'épieu à la main contre le neveu du Roi d'Espagne & lui passa l'épieu au travers du corps, le Chevalier mourut sur-le-champ. Ide dit en elle-même, si vous voulez avoir l'Empire Romain, vous l'achèrerez certainement bien cher, elle dit ensuite: Ah! Dieu, je vous prie de vouloir bien aider cette pauvre fugitive; elle piqua son cheval & vint l'épieu baissé contre un Espagnol, à qui elle le passa au travers du corps & lui dit: Tu as fait une grande folie de venir si loin chercher la mort.

Après ces exploits, elle renversoit ce qui se trouvoit sur son passage; tant que son épieu dura, elle s'en servit, elle prit ensuite son épée & aperçut un noble Espagnol qui étoit oncle du Roi, auquel elle

donna un si grand coup qu'elle le fendit jusqu'aux dents, & lui fit mordre la poussière. Elle se mit ensuite dans la mêlée & frappoit à droite & à gauche; elle tâchoit de détruire les chefs pour ébranler plus facilement les soldats. Les Romains de leur côté se défendoient si courageusement qu'ils mirent en fuite les Espagnols, & ils ne seroient jamais revenus si le Duc d'Arragon n'eut amené avec lui trois mille hommes avec lesquels il ramena tous ceux qui fuyoient; la bataille recommença plus fort qu'auparavant; il y périt bien des vaillans Chevaliers. Les Romains s'alarmèrent, & l'on entendoit par toute l'armée les cris douloureux de ceux qui étoient tombés & foulés sous les pieds des chevaux. Le Roi d'Espagne vint à la bataille l'épée à la main, & vit un Chevalier Romain qui étoit cousin de l'Empereur, & lui trancha la tête. Ide qui étoit là, fut si irritée, qu'animée par le desir de venger la mort de ce Baron, elle porta au Roi un si grand coup d'épée qu'elle lui coupa les cheveux, le Roi se détournant un peu évita d'avoir la tête tranchée, car l'épée tomba sur le col du cheval. Les Espagnols pensant que leur Roi étoit mort, prirent la fuite, & le laissèrent étendu sur la place. Alors la noble Ide le prit par le casque, & le remit entre les mains de deux Chevaliers, qui le conduisirent par son ordre prisonnier dans la ville de Rome; ils le présentèrent à l'Empereur, qui remercia Dieu d'un moment auquel Ide lui avoit présenté son service. Il fit mettre le Roi d'Espagne aux fers dans une forte tour avec les fers aux pieds. Enfin, par la valeur de la belle Ide, les Romains remportèrent la victoire, & ce qui resta d'Espagnols fut trop heureux de prendre la fuite. Ide à la tête de son armée, les poursuivit jusques à leur camp, où il y en eut encore beaucoup de

tués & d'autres faits prisonniers. On fit un butin considérable, qui fut partagé aux soldats; la joie éclatoit par toute la ville, & l'on vanta par tout le courage de la noble Ide. Olive qui étoit aux crenaux, & avoit vu la victoire qu'Ide venoit de remporter, sentit en elle-même bien de la satisfaction & dit tout bas: C'est celui-là seul qui aura mon amour, il le mérite à tous égards. Elle parloit ainsi, parce qu'elle pensoit qu'Ide étoit homme.

Comme l'Empereur de Rome reçut très-bien la noble Ide; des honneurs qu'il lui rendit en la faisant connétable de son empire, & comme il rendit la liberté au Roi d'Espagne.

Après que la bataille fut finie & que le butin fut partagé, Ide, suivie des troupes Romaines, entra en grand triomphe dans la ville, aussi-tôt que l'Empereur apprit son arrivée, il vint au devant, & les Officiers de l'armée lui racontèrent que c'étoit par sa valeur que cette victoire avoit été remportée. L'Empereur en rendit à Dieu de grandes actions de grâces; Ide descendit devant le Palais, où elle fut bien reçue du Pape. Quand l'Empereur la vit, il vint au-devant & l'embrassa en lui disant: Ide, mon cher ami, je suis bien charmé de votre arrivée, vous avez si bien défendu notre Royaume, que nous devons vous honorer, c'est pourquoi nous vous prions de vouloir être mon Connétable, & je vous donne le droit de commander dans tout mon Empire, je veux que tous mes Barons vous rendent hommage comme à moi-même. Sire, dit Ide, je vous remercie de tant d'honneurs, & je prie Dieu de me faire la grace de continuer à pouvoir vous être utile. L'Empereur commanda ensuite qu'on amena le Roi d'Espagne

devant lui, quand on l'eut amené, il lui dit Roi d'Espagne, pour quel sujet êtes-vous sorti de votre Royaume, dans l'intention de détruire mon Empire? Vous avez tué une grande partie de mes gens & vous avez brûlé mes villes, dont je suis bien irrité, cependant nous ne vous avons fait aucun mal; mais avant qu'un peu de tems se soit écoulé, je punirai vos crimes en vous faisant trancher la tête. A ces menaces foudroyantes, le Roi, tout tremblant, se jeta à genou devant l'Empereur, le pria humblement de lui pardonner, qu'il répareroit tout le ravage qu'il avoit fait dans son Empire; il lui promit de plus, que si quelqu'un venoit l'attaquer, il lui donneroit quinze mille hommes de troupes à sa solde. Ide s'approcha alors de l'Empereur, & lui dit Sire: Je vous prie de faire grâce à ce Roi, & de lui pardonner à condition qu'il tiendra les offres qu'il vous a faites; vous devez bien remercier Dieu de ce qu'il m'a fait la grace de vous livrer un Roi tel que celui-ci. Vassal, lui répondit l'Empereur, je vous en fais bon gré, je suivrai votre conseil, car il me paroît très-bon. Quand le Roi d'Espagne entendit qu'il en seroit quitte, il loua Dieu & rendit hommage à l'Empereur; il lui livra des otages pour affermir son serment & ses promesses. L'Empereur lui donna ensuite un sauf-conduit pour retourner dans son pays. Le Roi d'Espagne remercia l'Empereur, & Ide s'en retourna dans son pays.

Comme l'Empereur maria sa fille avec Ide, pensant qu'elle fut homme; comme elle fut découverte, & l'Empereur voulut la faire brûler.

Quand le Roi d'Espagne fut parti de Rome, l'Empereur remercia Ide du bon service qu'il lui avoit rendu. Olive la fille en devint si amoureuse, qu'elle ne

pouvoir vivre sans la voir. Un jour l'Empereur assembla ses Barons & son Conseil & leur remontra qu'il n'avoit qu'une fille & qu'il devoit la marier pour qu'elle lui donnât des successeurs qui possédassent ses terres après sa mort; il leur dit: Il me semble que l'on n'en peut point trouver qui lui convienne mieux que le noble Ide, il m'a rendu de grands services, ainsi il faut l'en récompenser; je ne crois pas que l'on puisse trouver un Chevalier qui soit plus courageux & qui mérite mieux de gouverner un Empire. Quand les Barons eurent entendu l'Empereur, ils se levèrent tous & applaudirent à son dessein. Alors le bon Empereur fit appeler Ide, il lui dit: Mon très-cher ami, pour les grands services que vous m'avez rendus, je veux vous récompenser comme il est juste, je crois n'avoir pas de plus beau présent à vous faire que celui d'Olive ma chère fille, je vous la donne en mariage, afin qu'après moi vous gouverniez mon Empire; comme je suis très-avancé en âge, je vous donne des-à-présent le gouvernement de mon Empire. Sire, lui répondit Ide, que me dites-vous là? Sachez que je suis un pauvre Gentilhomme, chassé de mon pays, & je n'ai aucun bien; ee seroit domage que la fille d'un Empereur; fut alliée à un homme aussi peu fortuné que je le suis. Sire, je vous remercie très-humblement, & vous prie de marier votre fille qui est belle, à quelque Prince puissant, qui puisse vous donner des secours dans l'occasion. Comment, dit l'Empereur à Ide, vous osez refuser la main de ma fille, qui vous procureroit certainement beaucoup d'honneurs. Ide lui répondit: Puisqu'il vous plaît de me faire cet honneur, je ne le refuserai pas, je vous remercie humblement de tant d'honneur. L'Empereur fit appeler sa fille, qui vint

aussi-tôt auprès de lui, car elle avoit été avertie pourquoi l'Empereur l'avoit mandée. Quand elle fut venue en sa présence, il lui dit : Ma chère fille, il faut me promettre de faire ce que je vous dirai. Sire, je ne puis rien vous refuser de ce qui peut vous faire plaisir. Ma fille, dit l'Empereur, je suis charmé de votre réponse, je vous ai fait appeler pour vous dire que n'ayant que vous d'héritière dans mon Royaume, je desire vous marier avec Ide, pour qu'il maintienne & défende mon Royaume duquel vous devez hériter, je veux qu'il soit Roi & vous Reine après ma mort. Sire, dit Olive, je suis prête à satisfaire vos volontés. Je remercie Dieu des graces qu'il me fait en ce jour, en me donnant celui que j'aime le plus au monde; elle se mit à genoux devant l'Empereur son père & le remercia de sa bonne intention pour elle; elle se leva ensuite, & l'embrassa en lui disant : Mon très-cher père, je vous prie de ne point retarder notre mariage, car j'ai appris qu'Ide avoit dessein de s'en aller. Quand les Barons l'entendirent, ils ne purent s'empêcher de rire; l'Empereur dit alors, approchez Olive, venez fiancer avec Ide votre futur mari. Pour les grands services que vous, Ide, m'avez rendus, je vous donne ma très-chère fille en mariage & la possession de mon Empire après ma mort. Quand Ide eut entendu l'Empereur, tout son sang se glaça dans ses veines, elle perdit contenance & trembla de tous ses membres, elle prioit Dieu de vouloir bien la conseiller sur ce qu'elle avoit à faire. Elle disoit en elle-même, je vois bien que je serai contrainte d'accepter la proposition, ah! mon père, votre indigne amour pour moi, me cause bien des malheurs, je ne puis éviter d'être découverte par la fille de l'Empereur, & ne pourrai leur échapper. D'ailleurs, si

je déclare que je suis sa fille, peut-être manderoient-ils à mon père le lieu où je suis, afin qu'il m'envoie chercher; cependant, puisque les choses sont poussées à un tel point, j'épouserai la fille de l'Empereur, & je posséderai son Royaume, je ferai ce que Dieu me conseillera. Elle dit ensuite à l'Empereur, Sire, puisque c'est votre volonté de me donner votre fille en mariage, je suis prêt de l'accepter. On les conduisit alors à l'Eglise, où ils fiancèrent & furent mariés tout de suite, dont il y eut de grandes réjouissances dans Rome; au sortir de l'Eglise, ils retournèrent au palais, où l'on avoit préparé un magnifique festin. Le détail des fêtes & des divertissemens qu'il y eut, seroit trop long à faire; mais on peut dire avec vérité, que depuis la fondation de Rome, on n'avoit point vu dans cette ville, d'aussi grandes réjouissances, comme il y en eut à l'occasion du mariage de ces deux demoiselles, dont on croyoit que l'une étoit un homme. Quand on eut soupé, on conduisit dans leur chambre les deux demoiselles; on coucha Olive, Ide ferma la porte, afin que personne ne put les entendre, puis, vint au lit & se coucha sur le bord, & dit à Olive, que Dieu vous donne une bonne nuit, mais n'attendez rien de moi, car je suis indisposé; elle embrassa Olive, qui lui dit : Mon très-cher ami, vous êtes ce maintenant ce que j'ai de plus cher dans le monde, & afin que vous ne pensiez pas que je desire que vous fassiez ce qui se fait entre l'homme & la femme, je suis contente de m'en déporter pendant quinze jours, car je vous crois si honnête, que je n'apprehende nullement que vous manquiez à la fidélité inviolable que vous m'avez jurée. Ide lui répondit, Belle, je voudrois bien pouvoir faire votre volonté; ils passèrent ainsi le reste de la nuit à s'embrasser

Le lendemain, ils se leverent & on leur fit mettre de riches habillemens, puis ils ils vinrent au palais, & dès que l'Empereur vit sa fille Olive, il lui demanda, après l'avoir bien considérée, eh bien! ma fille, comment êtes-vous mariée? Sire, lui répondit Olive, ainsi que je le desirois, car je crois que j'aime Ide encore plus que vous qui êtes mon père. Cette réponse fit rire tous les Barons qui étoient assemblés. Les fêtes durèrent huit jours, & chacun se retira ensuite où bon lui sembla. Quand les quinze jours furent écoulés, Ide étant couchée avec son épouse, n'osoit approcher d'elle; mais Olive fut bien fâchée, & dit tout bas : que je suis malheureuse de m'être attachée à un aussi bel homme! puis elle s'avança vers Ide pour savoir le sujet de son silence. Ide se mit à pleurer & lui demanda grace; elle lui raconta le sujet pour lequel elle avoit déguisé son sexe; elle lui dit qu'elle étoit femme, & qu'elle s'étoit sauvée parce que son père avoit voulu l'épouser malgré elle. Olive ayant entendu le triste récit de la malheureuse Ide, en fut bien fâchée, cependant elle la consola, & lui dit; Ma chère amie, ne craignez rien, car je ne vous accuserai pas, & puisque nous sommes épousées, je vous serai fidèle; je passerai ma vie avec vous, puisque c'est la volonté de Dieu. Comme elles parloient particulièrement, il y avoit dans une chambre voisine, un jeune homme, qui ayant entendu leurs propos, alla aussi-tôt au palais, & rapporta à l'Empereur tout ce qu'il venoit d'entendre. Cette nouvelle désagréable fâcha beaucoup l'Empereur, qui lui dit de prendre bien garde à ne pas se contredire dans une de ses paroles. Le jeune homme lui répondit : Sire, faites-moi trancher la tête, si la chose n'est pas comme je vous l'ai rapportée. L'Empereur

voyant la fermeté avec laquelle le jeune homme soutenoit ce qu'il avoit avancé, fit appeler ses plus proches Barons & leur raconta tout ce qui s'étoit passé; ils ne pouvoient s'imaginer que cela put être, a cause de son grand courage. L'Empereur pour mieux s'en assurer, imagina de faire préparer un bain, & quand il fut prêt, il envoya chercher Ide, qui ne se méfioit de rien; quand Ide fut arrivée dans la chambre où étoit le bain, il lui ordonna de se déshabiller pour se baigner. Ide fut bien surprise & dit à l'Empereur : Sire, je vous prie de vous en déporter pour cette fois, je n'ai pas même coutume de le faire. L'Empereur lui dit qu'il ne s'en déporteroit pas & qu'il falloit se déshabiller, car si ce qu'on lui avoit dit étoit vrai, il le feroit mourir avec sa fille. Ide vit bien à ces paroles qu'elle étoit perdue, elle se jeta aux genoux de l'Empereur, en lui demandant grace & le priant d'avoir pitié d'elle; alors il envoya chercher ses Barons qui se promenoient par le palais, & qui étoient tous bien fâchés du malheur de la pauvre Ide, qu'ils aimoient beaucoup par rapport à sa valeur. Ils vinrent auprès de l'Empereur, & y trouvèrent Ide qui étoit à genoux à ses pieds, & qui fendoit en larmes; l'Empereur leur raconta toute la vérité du fait, pourquoi il fallut que justice en fut faite. Alors elle fut condamnée par tous les Pairs & Barons de Rome, à être brûlée. Ide étoit à genoux, attendant son jugement & ayant les mains étendues vers le Ciel, priant Notre-Seigneur Jésus-Christ de recevoir son âme dans son Saint Paradis. Olive après avoir perdue Ide, fut mariée à un Prince qui devint Empereur. On le nommera Ide, même fils du Roi Florent. Ils eurent un fils dont il sera parlé dans la suite de cette histoire,

Comme le Roi Florent envoya deux de ses Chevaliers à Rome vers l'Empereur son fils, le priant de le venir voir, qu'il laissât l'empire de Rome à son fils Croissant, & amenât avec lui Olive sa belle-fille.

L'Empereur & l'Impératrice voyant leur fils croître tous les jours en esprit & en talens, adressoient au Ciel des vœux de remerciement, le priant de vouloir bien continuer de répandre ses bontés sur leur fils. Un jour de Pentecôte, comme l'Empereur tenoit sa Cour pour célébrer la solennité du jour, plusieurs Rois, Ducs Barons & Comtes y étoient venus, & comme on étoit au milieu du dîner, il arriva deux notables Chevaliers, qui, quand ils furent entrés au palais, vinrent vers l'Empereur Ide, ils le saluerent & lui dirent : Que Dieu garde & conserve le noble & puissant Roi Florent d'Arragon, de Navarre & Duc de Bordeaux, & veuille conserver le noble excellent Empereur Romain son cher fils & sa belle-fille l'Impératrice Olive. Quand l'Empereur Ide entendit parler de son pere, il fut saisi de frayeur, il regarda attentivement les deux Chevaliers & leur demanda comment le Roi Florent son pere s'étoit porté depuis son départ; alors un des Chevaliers lui répondit : Sire, si je voulois vous dire dans quel désespoir étoit plongé votre pere, je pourrois être trop long; je vous dirai seulement qu'après que vous fûtes parti, il y vint des nouvelles que votre oncle le Roi de Navarre venoit le voir; votre pere alla au-devant de lui, ils vinrent à Courtoise & descendirent au palais, où votre pere apprit que vous étiez parti, il fut si irrité que personne n'osoit l'approcher ni lui parler, il couroit par le palais comme un désespéré,

personne n'osa rester au château; il fut attaqué d'une forte maladie qui le réduisit presqu'à la mort; mais peu-à-peu ses forces revinrent & il se rétablit parfaitement. Le Roi de Navarre & plusieurs Princes l'engagerent à demander Dieu le pardon de ses fautes. Il reconnut son erreur, & le repentir de ce qu'il avoit causé votre fuite, lui fit répandre un torrent de larmes; dans ces entrefaites le Roi de Navarre fut attaqué d'une maladie si violente, qu'il mourut au bout de quatre jours, le Roi votre pere le regretta beaucoup; sa santé revint un peu, mais il est retombé depuis & il est dangereusement malade. On lui a rapporté depuis quelque tems toute votre aventure dont il a été très-satisfait, & il desire beaucoup vous voir, c'est pourquoi il nous a envoyés pour vous recommander comme à son enfant, que vous & votre femme quittiez ce pays & le laissiez à votre fils, en lui donnant des notables hommes avec lui pour le conduire, & vous passerez vos jours dans le Royaume d'Arragon qui vous appartient ainsi que celui de Navarre & le Duché de Bordeaux, vous voudrez bien, auparavant que je parte, me dire votre volonté, afin que je puisse en rendre la réponse au Roi votre pere.

Comme l'Empereur Ide & sa femme firent à leur départ de Rome, de belles remontrances à leur fils, & comme ils arrivèrent à Courtoise auprès du Roi Florent, qui les reçut comme ses enfans.

Après que l'Empereur Ide eut entendu raconter aux Chevaliers les tristes nouvelles de la dangereuse maladie de son pere, les larmes lui tombèrent des yeux de pitié, & il leur répondit : Seigneurs, de votre arrivée & de vos bonnes nouvelles,

je vous remercie, je suis bien fâché de sa maladie, dont pour le reconforter & réjouir, vous retournerez vers lui, & lui direz que je me recommande à lui, & que vers la Saint-Jean je serai chez lui; les messagers entendant la réponse de l'Empereur, furent contents; ils allèrent dîner, & revinrent prendre congé de l'Empereur, qui leur fit de beaux présens pour l'amour de Florent son pere; quand l'Impératrice entendit que son mari vouloit quitter le pays où elle étoit née, & pour l'amour de son fils Croissant que tendrement il aimoit, mais puisque le plaisir de son Seigneur étoit de faire ainsi; elle se contenta par elle-même, car elle l'aimoit tant, que pour rien, elle n'eût voulu contredire sa volonté; bien furent courtoisés les Barons du pays, mais le plus qu'ils parent, se reconfortèrent pour Croissant que l'Empereur leur recommanda; puis il fit à son fils plusieurs belles remontrances & doctrines, il lui commanda que doux & courtois fut son peuple, & que de léger il ne crut, & que sur-tout, il n'écourât les flatteurs ni le vent qui d'eux pouvoit sortir, & fais-toi servir de gentilshommes qui soient partis de gens qui, en leur tems, ayent eu bonne renommée; aime les Eglises, donne pour Dieu aux pauvres, que tes coffres & trésors soient ouverts à tes Chevaliers. Ainsi comme on voit, l'Empereur Ide remontra & dit à son fils Croissant, de notables enseignemens; puis quand il eut parlé à son fils, il appela ses Barons, & leur dit : Seigneurs, la plupart de vous, sâit que ma volonté est que moi & ma femme allions par devers le Roi mon pere, par quoi vous prie à tous que veuillez avoir mon fils pour recommandé, bien grand trésor lui laisse, afin que si aucune guerre ou autre affaire lui survient, qu'il fut pouvu d'argent pour y obvier & aller à l'encontre

de ceux qui voudroient faire du dommage à lui ou à son pays, aussi le royaume d'Arragon n'est pas si loin d'ici, que tôt je n'en n'eusse des nouvelles. Quand les Barons entendirent l'Empereur qui avoit entrepris de faire ce voyage, bien furent de certain qu'ils ne le pouvoient détourner que son plaisir ne fit. Ils lui répondirent tous en général, qu'au plus près que bonnement faire pourroient, ils accompliroient son commandement, & serviroient son fils Croissant, & lui aideroient à garder son pays & ses terres, & les défendre contre ceux qui nuire lui voudroient. Après que l'Empereur eut parlé à son fils & à ses Barons, qu'il leur eut dit sa volonté, il fit préparer son traî & prit avec lui grand nombre de Chevaliers pour l'accompagner & fit appareiller deux gros vaisseaux qu'il fit charger de vivres, & d'artillerie telle comme il appartenoit pour la défense de leur vie, & chargèrent dessus grands biens, robes & joyaux, puis prirent congé du Saint Père & des habitans de la Ville, qui étoient très-fâchés de leur départ. Ils s'embarquèrent tous sur la rivière du Tibre, eux & ceux qui devoient s'en aller, au départ qu'ils firent, les peres prenoient congé de leurs enfans en les baignant tendrement. Lorsque l'Impératrice Olive vit qu'il falloit quitter son fils, elle se mit à pleurer amèrement; mais l'Empereur la consola du mieux qu'il put; ils montèrent sur leurs vaisseaux, & voguèrent si bien qu'ils gagnèrent la haute mer, où ils naviguèrent tant de nuit que de jour sans danger et sans fortune, qu'ils arrivèrent en la ville de Courtoise, où ils descendirent, & furent reçus en grande joie; ils traversèrent la ville, & vinrent ensuite au Palais, où étant montés, ils trouvèrent le Roi Florent qui étoit sur son lit, lequel quand il fut averti de leur arrivée, en

eur grande joie, mais peu après l'Empereur & sa femme furent où le Roi étoit couché, ils se mirent à genoux devant lui, quand il les vit il ne leur put rien dire, alors leur fit signe qu'après de lui approchassent, ce qu'ils firent, il les baïta par grand amour, & leur dit que bien fussent venus en son Royaume, si de la grande joie vous vouliez parler, trop vous pourrois ennuyer, par quoi retournons à parler du noble Croissant qui étoit resté dans Rome.

Comme le noble Croissant fut si large qu'il donna tout le trésor que son pere lui avoit laissé, si bien qu'il n'avoit plus rien & f. t. contraint de chercher des aventures avec un seul domestique.

Bientôt après que l'Empereur Ide & l'Impératrice Olive furent partis de Rome, Croissant leur fils, crut & amanda en vertus, il se divertissoit & prenoit son plaisir en toutes maniere, il faisoit crier joutes, faisoit des présens aux Dames & aux Chevaliers. Nul ne parloit de lui qu'il n'emportât quelque don; il prenoit plaisir à donner, il étoit aimé de tout le monde, mais plusieurs anciens disoient entre eux, si Croissant notre jeune Prince fait ainsi longuement, le trésor que l'Empereur son pere lui a amassé pourra bien diminuer, & ceux qui maintenant le suivent de si près, le laisseront aller & l'abandonneront quelque jour, ce qui arriva, ainsi que ci-après pourrez ouïr; car il donna à tel qui lors étoit pauvre, quand il fut riche, ne lui voulut pas donner du pain à manger. Il fut si généreux que tout le trésor que son pere lui avoit laissé, il donna tant du sien, qu'il se trouva sans aucun bien & fut délaissé de tous ceux qui l'avoient servi. Comme il n'avoit plus rien à leur donner, ils se tournoient d'autre part quand rencontrer le devoient, il s'en aperçut trop tard & il en eut un si grand chagrin,

qu'il vouloit s'en aller du Palais, afin de chercher aventure, car il vit bien qu'après avoir tout donné, il ne trouvoit pas un homme qui voulut lui prêter un seul denier; de ce qui lui étoit resté, il en acheta deux chevaux, monta sur l'un & fit monter sur l'autre son domestique qui avoit derrière lui une petite malle dans laquelle étoient ses habits, car il n'avoit en bourse que cent livres d'argent pour faire sa dépense. Un matin il sortit de Rome pour n'être point vu & il marcha si bien par ses journées qu'il s'éloigna de la Ville de Rome. Nous parlerons de lui quand il en sera tems

Comme les Romains mandèrent au Roi de Pallie qu'il vint les gouverner, parce qu'il étoit trop jeune, avoit donné tout son bien; comme Guemart vint & ils le reçurent pour leur Roi.

Après que les Barons & les Sénateurs de Rome furent avertis que leur droiturier Seigneur Croissant étoit parti de la Ville & qu'il avoit dépensé tout son bien, ils tinrent assemblée au Capitole, où l'un d'entr'eux dit que maudite étoit la terre gouvernée par un Seigneur trop jeune, comme on a pu l'apercevoir par notre jeune Seigneur Croissant qui a tout dépensé & donné le grand bien que son pere lui avoit laissé; il disoit qu'il auroit bien mal gouverné son pays, puisqu'il n'avoit pu garder ce qu'il tenoit si bien en fermé dans ses coffres. Et pour cela je suis d'avis que nous envoyons par devers le Roi Guemart de Pullie qui a intention de nous venir assiéger, parce qu'il sait bien que nous sommes sans Seigneur, & pour ce sujet, mon avis est que par devers lui ambassade de noble soit envoyée le

priaant que vers la Ville de Rome il voulut venir, qu'ils lui renderoient obéissance. Il vaut mieux y aller à présent, pour qu'il ne nous fasse aucun dommage. Ceux qui étoient-là l'approuverent, ils dépêcherent vers lui & il reçut très-bien l'Ambassadeur, il vint à Rome où ils le reconnuèrent pour leur Seigneur. Auparavant son entrée dans Rome; ils allerent au-devant de lui en grand triomphe & l'amenèrent dans la Ville au son des trompettes qui marchoient devant lui jusqu'à ce qu'il vint descendre à l'Eglise de S. Pierre & baïta les Reliques sur lesquelles il fit serment tel qu'étoit la coutume des Empereurs & des Rois, & de défendre & garder Rome & tout l'Empire, puis après il vint au Palais où il fut reçu en grande joie, des nobles & du peuple & gouverna Rome en paix & bonne justice. Nous vous laisserons à parler de lui & retournerons au noble Croissant.

Comme Croissant vint à Nice en Provence vers le Comte Remond qui étoit assiégé des Sarrazins, de l'honneur qu'il lui fit en lui donnant son casque & le faisant Chevalier, & de la jalousie que le fils du Comte avoit contre lui.

Après que Croissant fut parti de Rome avec son domestique, voyant qu'on ne tenoit déjà plus compte de lui, parce qu'il n'avoit plus rien du tout à donner, il traversa la Romanie & la Lombardie & passa le Piémont & le Dauphiné; quand il fut arrivé dans la Ville de Grenoble, on lui dit qu'il y avoit en Provence un Comte qui se nommoit Remond de S. Giles, qui étoit assiégé dans Nice par le Roi de Grenade & le Roi de Belmarin, lesquels nuit & jour donnoient de tres-grands assauts à la Ville, ils avoient juré & fait serment

qu'ils ne partiroient point de-là auparavant qu'ils n'eussent pris la Ville, & eussent fait mourir le Comte Remond. Quand Croissant eut entendu ces nouvelles, il se rassura, reprit courage & se mit dans l'idée qu'avis lui étoit que les Sarrazins s'en iroient & leveroient le siège avant d'arriver. Après que lui & ses chevaux eurent mangé, il monta à cheval avec son domestique & ne cessa de marcher jusqu'à Nice, où il arriva sur le soir sans être apperçu par aucun des assiégeans, car pour lors ils étoient retirés dans leurs tentes & pavillons, parce qu'environ deux heures avant que Croissant arrivât à la Ville, les Sarrazins & ceux de la Ville s'étoient escarmouchés, dont ils étoient tous bien las & accablés; aussi par le côté où Croissant arriva, il n'y avoit aucuns Sarrazins, il fit tant qu'il vint à la porte, si haut cria au Portier que dedans le laisse entrer, le Portier voyant qu'il n'étoit que lui deuxième, & que c'étoit un Chrétien, le laisse entrer sans aucun refus, quand Croissant se vit dans la Ville sans aucun danger, fut content & arriva dans un des bons logis de la Ville où il descendit & soupa avec son hôte, parce qu'il étoit déjà tard pour aller à la Cour. Il y alla le lendemain matin & y trouva le Comte Remond qui devoit à ses Chevaliers du feu de la guerre. Quand Croissant fut entré il salua le Comte & tous les Barons qui y étoient; le Comte voyant le jeune vassal, le considéra & il lui sembla que jour de sa vie n'avoit vu de plus beau que cela qui l'avoit sauvé, parce que puissant étoit; il passa avant, vint prendre Croissant par la main, lui demanda qui il étoit & comment il avoit nom. Sire dit-il, mon nom est Croissant. Le Comte lui dit: Je suis bien charmé de votre arrivée, cela me fait plaisir, car il est aujourd'hui neces-

faire d'avoir avec moi un Chevalier pour m'aider. A votre air vous me semblez être homme par qui grande chose devroit être faite, car de votre âge n'ai point vu vassal qui plus eut dû faire craindre si entre ses ennemis se trouvoit, pour ce que je vois à vos habillemens que pas n'êtes chevalier, je vous le ferai afin que votre prouesse soit connue, vous voyez que devant cette Ville sont logés deux Rois qui sont ennemis de notre foi, lesquels au plaisir de Dieu j'ai intention que demain les combattrai; j'attends en cette nuit mon frere le Duc de Calabre qui amene avec lui trente mille hommes & quinze mille que j'ai en cette Ville, pourquoi, vu votre grand courage qui vous a engagé à me venir servir, tel honneur vous ferai que je vous donnerai mon enseigne à porter, & si tant est que vous fassiez ce qu'il me plaira, vous n'aurez pas perdu vos peines. Sire, dit Croissant, Dieu me fasse cette grace que demain à lui & à vous puisse faire tel service que ce soit le bien de la chrétienté & de vous, car jamais ne sera heure si par vous suis fait Chevalier, que tout le temps de ma vie ne me doive rebuter, alors le Comte appella son fils qui n'étoit pas encore Chevalier, ainsi que plusieurs autres lesquels il fit Chevaliers, leur donnant l'accollée & dit à Croissant: Vassal, je prie Dieu que telle force te veuille donner que demain puisse gagner la bataille. Sire, dit Croissant Dieu me fasse la grace de vous récompenser de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, car quant à moi, moyennant la grace de Dieu, ferai si bien demain que vos ennemis maudront l'heure qu'ainsi vous sont venus assaillir, ainsi comme ils étoient en ces devies, le Duc de Calabre entra dans la Ville & vint descendre devant le Palais, de la joie que le Comte eut, ne vous en ferai mention à présent, mais il

arriva si bien que les Chevaliers nouveaux étoient au doutez & la quinzaine dressée où ils devoient s'aller éprouver. Le Duc Calabre & le Comte Remond son frere les accompagnerent desirant de voir le meilleur assaut, le Duc demanda au Comte, qui étoit le jeune Vassal qui auprès de son neveu chevauchoit, parce que plus beau ni plus puissant avoit vu. Frere, lui dit-il, comment étoit venu pour honneur acquérir, mais qui il étoit ni de quelle famille, il ne savoit. Quand ils furent venus au lieu où la quinzaine étoit dressée, le fils du Comte prit sa lance & frappa contre l'estache si grand coup que sa lance se brisa, puis les autres y vinrent qui tous essayèrent; les uns rompirent leurs lances, les autres rompirent par terre par la force de leurs coups; mais il n'y en eut aucun qui eut fait remuer l'estache. Quand Croissant vit que tous s'étoient éprouvés pour renverser entierement l'estache, il avoit pris une grosse & forte lance laquelle il batta & piqua son cheval avec une telle force, qu'avis étoit à ceux qui étoient-là, que tout dût se rompre, il ataquua l'estache de telle force qu'il abattit tout en un tas, ceux qui étoient présents furent surpris, le Comte Remond dit au Duc de Calabre, qu'onque plus beau coup n'avoit vu & que bien étoit à craindre celui qui ce coup avoit fait, bien prise fut des Dames, & sur-tout de la fille du Comte qui étoit belle Demoiselle, mais le fils du Comte en fut bien fâché & prit une si grande aversion contre Croissant qu'il eut bien voulu courir sur lui pour le détruire. Quand Croissant eut frappé son coup, il s'en retourna vers le Comte, le quel lui dit doucement: Croissant, Dieu veuille augmenter votre valeur, mais je vous prie humblement que me veuillez dire qui vous êtes & de quels parens, car je fais que

vous êtes issu de noble famille. Sire, dit Croissant, puisque la vérité voulez savoir de mon fait, sans rien manquer je vous la dirai, sachez que je suis fils de l'Empereur de Rome dont je suis parti pour un remord que je n'ai pu supporter, ainsi je vais par le monde pour chercher des aventures telles qu'il plaira à Dieu me les envoyer. Quand le Comte entendit Croissant, il fut bien joyeux & en loua N. Seigneur & lui dit: Beau fils, soyez le bien venu, j'ai une fille belle & aimable, je veux que vous l'ayez en mariage, & tant de terres & Seigneuries que jamais n'avez eues. Sire, dit Croissant, si belle offre je ne veux refuser, mais avant que jamais prenne femme, mon vouloir est de mon honneur exaucer & que renommée soit de moi comme a été de mes prédécesseurs & aussi que Terres & Seigneuries aye conquises, après ces paroles dites, le Duc de Calabre & le comte Remond prirent entre eux deux, le valeureux Croissant par les mains, ils l'emmenèrent dîner au Palais; ils vinrent ensuite dans la Salle où tous les Barons étoient, alors Croissant qui desiroit de se trouver en un lieu où son courage put briller, parla tout haut & dit au Comte Remond: Sire, vous savez déjà bien que les ennemis de Dieu & les vôtres vous tiennent assiéger en votre Ville & il est très-déraisonnable de les y souffrir si long-tems, sans leur avoir fait quelque tour ou attaque, & pour ce je conseillerois qu'avant que je puisse connoître de votre état & de votre puissance, ni quels sont vos gens, il seroit bon que dès maintenant les alliés ayaient ordonné vos chefs & vos capitaines pour conduire & guider vos hommes, afin que quand vous serez sorti, leur sçavez votre venue, ensuite nous les suivrons de si près, qu'à grand peine leur donnerons-nous le loisir

de se défendre. Quand le Comte Remond & le Duc de Calabre entendirent Croissant louer son conseil, ils ordonnerent leur fait & choisirent ceux qui devoient conduire les bataillons, ils sortirent ensuite de la Ville avec leurs gens.

Comme Croissant gagna la bataille & par son grand courage périrent tous les Sarrasins dont le Comte Remond & son frere furent bien joyeux.

Quand le noble Comte Remond fut hors de la Ville, il ordonna trois bataillons, il donna le premier à conduire à Croissant & lui dit: Vassal, je vous prie de montrer aujourd'hui que vous êtes issu de famille d'Empereurs Romains, & de la noble lignée de Huon de Bordeaux, car j'ai grande confiance en la force de votre bras, il me semble que mes ennemis soient déjà devant moi. Sire, dit Croissant, je ferai tant au plaisir de Dieu, que nos ennemis n'auront le loisir de disputer la victoire. Il donna le second à son fils, en le priant de montrer la valeur dont il étoit pourvu. Il conduisit le troisième avec le Duc de Calabre, chaque bataillon étoit de quinze mille hommes. Le comte envoya un messager à l'armée des Sarrasins pour annoncer son arrivée, le messager ayant fait son message, retourna vers le Comte Remond auquel il raconta toute l'affaire: après que le messager eut parlé, Croissant dit: Sire, je vous prie de dire quelles armes portent les Rois payens, afin que je les connoisse, car plutôt les chefs seront morts, plutôt leurs gens s'enfuiront; alors le comte enseigna les armes des Rois à Croissant; Sire, dit-il, puisque j'en suis averti, jamais je n'arrêterai jusqu'à ce que je les aie rencontrés. Alors les Sarrasins qui virent bien venir les chrétiens commencèrent à jeter un si haut cri qu'il n'y eut si hardi qui ne

fat surpris. Quand Croissant aperçut les Sarrasins approcher, il fit hâter la bataille & quand il fut prêt, il baissa sa lance qui étoit très-forte de laquelle il frappa le fils du Roi de Belmarin, tellement que sa lance lui passa outre le corps, il tomba mort par terre, quand Croissant eut tué le fils du Roi Belmarin, il vit devant lui le neveu du Roi de Grenade qu'il renversa par terre si rudement, qu'en tombant il se rompit le col, quand sa lance fut rompue, il mit l'épée à la main dont il abattoit les Sarrasins & en faisoit si grand carnage, qu'il n'y avoit nul si hardi qui osât l'attendre. La nouvelle vint bientôt au Roi de Belmarin, que son fils étoit tué par un Chevalier, qui, par la bataille faisoit merveilles; quand le Roi entendit la mort de son fils, il fit serment que mieux aimoit mourir que sa mort ne fut vengée. Alors il vint à la bataille, & trouva le Sénéchal du Duc, il le frappa de sa lance par l'écu, de telle force qu'il ne le put garantir que tout outre le corps elle ne lui passât. Alors la bataille recommença de nouveau, bien faisoient Provençaux & Calabriens, le Comte Remond se jeta dans la mêlée, il rencontra dans son chemin l'Amiral des Cordes, il lui donna un si grand coup d'épée qu'il le fendit jusqu'aux dents, ensuite il vit le Roi de Grenade, qui faisoit grand carnage de ses gens; le Comte Remond prit une lance, & vint à l'encontre, il l'assena sur la bouche de son écu, tellement qu'il tomba au milieu de ses gens, & le Comte l'aurait tué, si ses gens ne l'eussent secouru. D'autre part, Croissant vit venir devant lui le Roi Belmarin, qui le cherchoit par les rangs, pour se venger de la mort de son fils. Quand il vit Croissant, qui alloit confondant hommes & chevaux, & que nul n'étoit qui lui put résister, il s'écria haut à Croissant, & lui dit: ô faux

Chevalier qui a tué mon fils, bien dois louer Mahomer, si je puis m'en venger; alors il baissa sa lance & frappa Croissant au milieu de l'écu, de si grande force, que la lance rompit, pour la force du coup ne branla Croissant, comme si c'eût été un rocher. Croissant, irrité du coup, abandonna la bride de son cheval, & leva sa bonne épée dont il frappa le Roi sur le coin de son casque, qu'il abattit; tout le coup tomba comme la foudre, il atteignit le cheval de si grande force qu'il le renversa par terre, & fut force au Roi de tomber. Il fut étourdi du grand coup qu'il avoit reçu; que s'il n'eût été aussi-tôt secouru par ses gens, le noble Croissant lui eût tranché la tête. les Payens & Sarrasins remontèrent leur Roi & coururent sur Croissant pour le faire mourir, mais de près ne l'osoient approcher. Il aperçut le grand Amiral d'Espagne, & lui donna un si grand coup d'épée, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine, & tomba mort entre les pieds des chevaux. Très-grand deuil en eurent les Payens, sur-tout le Roi de Grenade qui y étoit présent, lequel quand Croissant le vit en fut joyeux, il approcha de lui & lui donna sur le casque un si grand coup qu'il le fendit jusqu'à la poitrine, & tomba le dit Roi mort par terre; puis, vint à celui qui portoit l'étendard des Sarrasins, auquel étoit peint le portrait de Mahomer, il lui donna un coup de revers de sa bonne épée entre le cou & l'épaule, tellement que lui abattit la tête. Quand les Sarrasins virent leur Roi érendu mort, & l'étendard où ils devoient se rallier, renversé par terre, le courage leur faillit, & commencèrent à perdre place. Croissant qui ne pensoit qu'à occire & mettre à mort tous les chefs, vit passer devant lui le Roi de Belmarin, auquel il donna un si grand coup d'épée qu'il lui abattit toute l'épaule, dont la grande

voulent qu'il sentit tombé par terre entre les chevaux, où il mourut à grande peine. Le Comte Remond, le Duc de Calabre voyant devant eux les hautes actions que Croissant faisoit, il bénirent l'heure & le jour de sa naissance, remerciant Dieu de le leur avoir envoyé. Si du grand courage de Croissant je voulois vous parler, je pourrais être trop long; mais par son secours, les Sarrasins furent mis en une grande déroute, & s'enfuirent vers la mer; ceux qui purent se sauver furent heureux, mais il en échappa bien peu. Après la bataille, les provençaux & Calabriens vinrent au butin qui fut grand. Le Comte partit & donna tellement que chacun fut content, car tant de bien & de richesses y avoit es tentes des Sarrasins, qu'on ne pouvoit nombrer, dont tous ceux qui eurent du butin furent bien riches.

Du grand honneur que le Comte Remond fit à Croissant en voulant lui donner sa fille en mariage, dont son fils fut jaloux & voulut faire mourir Croissant, mais il ne put, car Croissant le fit mourir & se sa va au plus vite.

Après que la bataille fut finie, & que les Sarrasins furent morts, le Comte Remond vint vers Croissant, il le conduisit avec lui dans la ville, & le mit entre lui & le Duc de Calabre, & entrèrent en la ville où ils furent reçus à grande joie, ils vinrent devant le Palais, & montèrent à la salle, où tous se désarmèrent, ensuite le Comte dit tout haut: O très-noble Chevalier, rempli de courage, à qui nul ne doit se comparer, par ta vertu tu as sauvé une partie de la chrétienté, où la foi est exaucée; il n'est en moi de te pouvoir récompenser, cependant si tu veux t'abaisser à prendre ma fille en mariage, je te donnerai la moitié de tout mon bien. Quand

Croissant entendit le Comte, il lui dit: Sire, de vos bontés & du présent que vous me voulez faire, vous remercie, quant à votre fille je lui ferai tant d'honneur que je la ferai Impératrice de Rome, où elle fera servie & honorée comme Reine de tout le pays. Le Comte fut bien content de la réponse de Croissant, mais son fils ne l'étoit pas; il dit en lui-même: Croissant, puisque par vous je me vois déshérité, & que mon père vous donne tout ce qui m'appartient, avant d'y consentir je vous ferai mourir si je puis; ainsi, comme on peut l'entendre, pensoit le fils du Comte contre Croissant, lequel s'il n'est secouru de Dieu, est en danger de périr.

Le Comte Remond fut trouver sa fille, & lui dit: ma fille, sachez que vous aurez pour mari le plus hardi qui jamais ait porté l'épée, c'est le brave Croissant, lequel vous a retiré d'esclavage. Quand la pucelle ouit son père, elle fut bien joyeuse. Sire, lui répondit-elle, puisque c'est votre plaisir qu'à ce jeune Vassal m'avez donné, je l'accepte volontiers & suis contente de faire votre plaisir, dont Croissant fut bien content; la pucelle humblement le salua & lui dit: Sire, de votre venue & secours sommes contents, car par vous est revenue toute joie. Dame, dit Croissant, ainsi vont les œuvres de Dieu, les hommes font les batailles; mais donne la victoire, ainsi en conversant, ils entrèrent en une chambre où les tables étoient mises; mais Izachar fils du Comte, n'y voulut pas entrer, il s'en alla dans un lieu secret de la ville, où il fit venir dix de ses complices auxquels il dit tout ce qu'il avoit intention de faire, & qu'à l'heure que Croissant seroit endormi, il viendrait le mettre à mort. Les dix larrons ayant entendu leur maître, répondirent tous qu'ils étoient prêts à faire son commandement, à tant se turent,

attendant que l'heure fut venue pour accomplir leur cruelle entreprise; comme ils en parloient, il y avoit en une chambre un jeune Ecuyer qui entendit l'entreprise, il revint & jura que jamais il ne s'arrêteroit que jusqu'à ce que la chose fut racontée à Croissant, pour qu'il ne fut surpris. Il vint auprès de Croissant & lui fit récit de toute la trahison. Quand Croissant entendit l'Ecuyer, il devint plus rouge qu'un charbon, & dit que jamais il ne pourroit croire qu'une telle trahison fut tramée, par un si noble homme, pour vouloir donner la mort à celui qui ne lui a pas fait de mal. Sire, dit l'Ecuyer, je ferai votre plaisir, si vous n'y remédiez vous êtes perdu. Quand Croissant l'entendit, il eut bien peur & dit en lui-même qu'à personne n'en pareroit, mais que si quelqu'un l'attaquoit, il lui donneroit un si grand coup de son épée qu'il le tueroit. Après qu'ils eurent soupé, plusieurs ébattements il y eut en la salle, & ensuite le tems de se coucher étant arrivé, le Comte Remond fit conduire Croissant dans une riche & belle chambre en laquelle étoit un lit bien paré. Croissant vint dans cette chambre accompagné d'Ecuyers, qui, après qu'ils l'eurent amenés dans sa chambre, se retirèrent & le laissèrent tout seul avec son Ecuyer. Croissant le fit coucher dans un lit séparé du sien, & ne voulut pas lui dire sa pensée; il lui recommanda seulement de ne pas se déshabiller, pour lui, il prit ses armes, mit son épée à son côté, & se coucha dans son lit, il se cacha bien afin que ses armes ne fussent pas aperçues par ceux qui devoient le tuer. Alors le fils du Comte entra dans la chambre tout armé & l'épée à la main, avec dix compagnons qui tenoient dans leur main chacun un grand couteau d'acier; alors le fils du Comte leva l'épée & frappa sur le casque de Croissant un si grand coup que l'épée

lui tourna à la main, il vit par-là que Croissant étoit armé, dont il fut bien fâché; alors les dix compagnons frappèrent Croissant, mais ils ne purent lui faire de mal. Alors Croissant, l'épée à la main, sauta sur eux, quand le fils du Comte le vit, la frayeur s'empara de lui; il crut frapper, mais il ne le put, car Croissant se mit devant lui & le frappa si rudement, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine. Les autres qui étoient avec lui avoient tué l'Ecuyer de Croissant, dont il fut bien fâché; il attaqua en désespéré, & en tua cinq en peu de tems, les autres se sauvèrent le plus vite qu'ils purent, dans une chambre, sans oser y faire le moindre bruit.

Comme Croissant partit de Nice à pied, armé de son épée, & comme le Comte regretta son fils & fit poursuivre Croissant, mais ils ne le purent retrouver & s'en retournèrent.

Après que Croissant se vit ainsi entrepris, & qu'il avoit occis & mis à mort le fils du Comte Remond, il eut bien peur, car il savoit que si dudit Comte il étoit pris, il seroit en danger de mort, il partit vite du palais, mais quand il vint aux écuries dans lesquelles étoit son cheval, il trouva une grosse chaîne de fer qui fermoit la porte pour que la nuit on ne put les tirer dehors. Quand il vit cela, il fut bien surpris, & dit: O grand Dieu! daignez m'aider de votre grace, je ne vois aucun moyen par où je puisse m'empêcher de subir la mort; hélas! je pensois être marié à la fille du Comte, mais la chose est différente, car j'ai tué son frère. Alors Croissant commença à pleurer, & se mit à marcher dans la ville. Il ne s'arrêta pas qu'il ne fut parvenu à une des portes; il appela le portier, & lui dit que la porte

ouvrit

ouvrit, que besoin étoit d'aller à ses affaires. Le portier qui étoit bien exact lui répondit qu'il perdoit son tems, & que la porte ne seroit ouverte que le Soleil ne fut levé; quand Croissant vit que par douce parole il ne vouloit ouvrir la porte, il mit l'épée à la main & dit au portier: méchant homme, si incontinent tu ne me fais ouverture, de cette épée que je tiens, je te ferai mourir cruellement. Le portier apercevant que Croissant levoit l'épée pour le frapper, eut peur & vint aussitôt lui ouvrir; mais il avoit si peur qu'il trembloit de tous ses membres. Il lui ouvrit donc la porte sans résistance; ainsi, Croissant sortit tout défarmé, n'ayant mis qu'une robe dessous son habit de soie, & son épée qu'il avoit à son côté, avec une bourse qu'il avoit pendue à sa ceinture, en laquelle il y avoit vingt sous de monnoie; ainsi il prit le chemin pour aller à Rome, mais avant qu'il eut marché deux lieues loin de la ville, cinq larrons qui étoient en une chambre, ayant appris que le Chevalier Croissant étoit parti, sortirent hors de la chambre, en faisant tant de bruit, que par tout le palais l'effroi s'éleva, & même que le Roi vint au palais l'épée à la main, & trouva les larrons qui lui dirent, que pour quelques paroles que Croissant & son fils avoient eues ensemble, il survint un débat où votre fils a été tué par Croissant, qui, de fait, à pensée le fit, afin que de votre pays fut Seigneur, à cause de votre fille que vous lui avez promise en mariage, & nous n'avons pu venir à tems qu'il ne s'en fut, mais quand ce vint à la sortie de la chambre, il tua cinq hommes avec votre fils, lesquels n'étoient point armés, mais Croissant l'étoit & ressembloit à un terrible ennemi.

Quand nous vîmes que nous étions déformés, nous tuâmes son Ecuyer. Quand

le Comte entendit les larrons, pas n'étoit merveilles, il fut courroucé de la chose ainsi arrivée, il vit la chambre où son fils étoit étendu mort. Quand il l'aperçut, du grand chagrin qu'il en eut, il tomba pâmé auprès de son cher fils, puis quand il fut revenu à soi, il adressa sa voix au Ciel en disant: Croissant, que votre arrivée & votre secours me coûtent cher! Alors il ordonna à ses Seigneurs & Gentilshommes qu'ils se missent à courir après le larron qui avoit tué son fils, car si je puis le tenir, jamais de mes mains il n'échappera que je ne le fasse mourir. Alors de tous côtés s'armèrent les Seigneurs, même le Comte s'arma & monta sur le meilleur cheval qu'il y eut; il sortit de la ville avec ses gens, qui se dispersèrent tous parmi les champs, & demandoient à ceux qu'ils rencontroient, s'ils n'avoient point vu passer Croissant; mais ils eurent beau s'informer, ils ne purent en savoir aucunes nouvelles certaines; ils apprirent seulement qu'un homme l'avoit rencontré à quinze lieues au-delà, qui s'en alloit en grande hâte. Quand le Comte entendit que sa peine seroit perdue de faire plus de recherches, ils s'en retournèrent vers la ville de Nice, bien fâchés & indignés; le Comte surtout pleuroit beaucoup la perte de son fils même de Croissant; car, disoit-il, c'étoit le plus hardi & le plus sage Chevalier que l'on put trouver au monde, & plût à Dieu qu'entre lui & moi fut fait un bon accord pour qu'il eût ma fille en mariage, & après moi mes terres. Il y eut plusieurs de ses gens qui lui dirent: Sire, laissez-le aller, car il ressemble mieux à un ennemi qu'à un homme, il est trop fier & trop cruel, il tueroit aussitôt un homme comme un autre boiroit un verre de vin. Maudite l'heure où il est né! alors le Comte Remond revint à la ville, en regrettant la

perle de son fils, & même il regretta Croissant. Quand il fut descendu dans le palais, il fit enterrer son fils, & lui fit faire le service qui convenoit. Le Duc de Calabre son frère, les Barons & Chevaliers qui étoient-là furent bien fâchés, mais ils ne savoient comme la chose étoit allée; la fille du Comte Remond étoit inconsolable, tant elle avoit aimé Croissant qu'elle croyoit avoir en mariage. Je ne parlerai plus d'enx & ferai mention de Croissant.

Comme Croissant arriva à une petite ville nommée Florencole, logea avec des larrons, qu'il tua dans une dispute, & se sauva; & comme il vint à Rome, où personne ne voulut lui donner un morceau de pain, & il fut obligé de coucher dans le vieux Palais sur une botte de paille.

Quand Croissant fut parti de Nice, & qu'il se vit à pied, il pria Dieu de prendre pitié de lui, il marcha trois jours sans boire ni manger qu'un peu de pain & d'eau, il avoit une faim si grande qu'à peine il pouvoit se soutenir; il marcha si bien qu'il arriva à Florencole, il aperçut un hôtel qui ressembloit à une taverne, & dit que s'il devoit être décapité, il entreroit pour y boire & manger, en payant son écot; il eut mieux fait de passer outre, car en grand péril va se mettre, comme l'on entendit ci-après; il approcha de l'hôtel & vit qu'on étoit fort occupé dans la cuisine, il vit dans une chambre où étoit allumé du feu, dans la quelle étoient six brigands qui, bien étoient pourvus pour le souper. Quand Croissant vit cela, il entra & demanda si on le logeroit bien? L'hôte répondit qu'oui; alors Croissant entra dans, & les brigands vinrent auprès de lui,

disant que bien étoit venu, ils se dirent ensuite, ce gros lourdaud nous est bien venu pour payer notre écot. Croissant leur demanda s'il pourroit souper avec eux, ils répondirent qu'oui, ils se mirent à table, & mangèrent; quand ils eurent soupés & se furent bien réchauffés, l'hôte dit qu'il étoit tems de compter; alors les brigands dirent: Dites-nous combien nous payerons par tête. Seigneurs, dit l'hôte, vous devez douze sols pour tous, pensez à payer ce que vous devez; le Capitaine des brigands appela Croissant, & dit qu'il falloit jouer aux dez pour voir qui paieroit l'écot, Croissant répondit: Seigneur, il n'est pas nécessaire de jouer, car à moi tout seul je veux payer; les brigands dirent qu'ils étoient contents & l'en remercièrent. Alors le Capitaine lui dit qu'il étoit très-bien arrivé pour eux, & qu'il convenoit bien que par autre manière parlât, qu'ainsi ne pouvoit échapper, dit à ses compagnons qu'il falloit lui faire laisser sa robe, l'autre brigand répondit que ses bas & ses souliers lui convenoit laisser pour le leur demain avoir du poccon. Quand Croissant entendit les brigands, il fut courroucé & leur répondit fièrement que leur parler laisseraient, qu'il avoit encore trois sols en sa bourse, & qu'il les donneroit auparavant qu'ils se courrouçassent; alors les brigands répondirent que ses raisons ne lui pourroient servir nullement, & qu'il falloit absolument laisser sa robe. Alors Croissant transporté de colère, se tourna vers les degrés d'une loge où étoit mise sa bonne épée, dont il fut bien joyeux, il courut en cet endroit, & la prenant, il la tira vivement hors du fourreau & s'en revint vers les brigands, qui, tous les cinq sautèrent sur lui l'épée à la main. Croissant les voyant, ne fut point surpris, il leva aussitôt sa bonne épée & frappa le Capitaine

sur la tête avec une si grande force, que ce brigand fut partagé en deux & tomba mort à terre, & puis vint à l'autre auquel il emporta la tête de dessus les épaules. Alors l'hôte commença bien fort à crier aux larrons, au meurtrier, mais Croissant ne voulut lui faire ni mal ni douleur; à ces grands cris, tous ceux de la ville sortirent & demandèrent à l'hôte ce que c'étoit, il répondit que c'étoit un grand larron fort & puissant, lequel avoit occis ces hommes; alors le Capitaine commanda qu'on le suivit à pied & à cheval, ils partirent bien armés, mais le Capitaine ne risquoit guères, parce que le premier ne vouloit être; alors de tous côtés, à pied & à cheval poursuivirent Croissant, qui ne tenoit le grand chemin, & outre cela, il y en avoit assez qui ne s'échauffoient pas trop de le trouver, parce qu'à tel mal recevoir ils n'étoient pas bien pressés, ils craignoient même de le trouver. Croissant se voyant loin de la ville, commença à louer Dieu de ce qu'ainsi étoit échappé sans danger avoir encouru. Il marcha toute la nuit & toute la journée jusqu'au soir qu'il arriva dans un bourg, où il fut obligé de vendre son épée, parce qu'il n'avoit point d'argent pour payer son écot. Il entra dans une auberge où il logea, & fut servi de tout ce qu'il demanda & voulut avoir, le lendemain matin quand il fallut partir, il vendit son aumônère & en prit ce qu'il put en avoir; il marcha pendant tant de jours qu'il approcha de la ville de Rome, & vit une auberge où il se logea pour passer la nuit, & quand ce vint le matin, il demanda à l'hôte, à qui étoit la ville, & qui en étoit Seigneur? L'hôte lui répondit que celui qui en étoit Seigneur se nommoit Guiemard de Pullie; mais auparavant lui, nous avons un jeune Seigneur qui étoit fils du noble Empereur

Ide, lequel vous ressembloit bien, mais tant de mauvais gouvernement qu'il dépensa tout le bien que son père lui avoit laissé, il donna tant que rien ne lui demeura pour subsister; il n'a été comé depuis, qu'il est en si grande pauvreté que l'on ne fait si jamais il reviendra. Quand Croissant entendit son hôte, tristement il commença à se plaindre en disant: Hélas! que deviendrai-je après avoir perdu mon bien sans aucune espérance. Néanmoins il ne manquoit point le matin d'entendre la Messe, dont il y en eut assez de ceux qui le virent qui le reconnurent, mais pas un d'eux ne le fit paroître, ce qui le chagrina, car il se voyoit réduit à la mendicité; il pensa qu'il vendroit sa robe, & qu'il ne se laisseroit pas mourir de faim. Après que son argent fut dépensé, il s'avisait d'aller dans les rues, pour voir s'il trouveroit quelqu'un à qui il eut fait du bien, & lui demander quelque chose; étant sorti il leva les yeux, & aperçut un bourgeois qui étoit à des fenêtres, & qu'il connoissoit bien. Croissant se tira à part & salua le bourgeois, lui disant: Sire, ayez souvenir d'un pauvre malheureux, à qui fortune est contraire, & qui, autrefois, vous a fait du bien. Quand ce bourgeois entendit Croissant, il le regarda fièrement, & il le reconnut, il appela son domestique & lui commanda d'apporter un chaudron plein d'eau, le domestique fit ce que son maître lui avoit ordonné; alors le maître prit le chaudron & jeta l'eau sur la tête de Croissant, dont son habit & sa chemise furent très-mouillés. Croissant, sans rien dire, se nettoya, puis dit au bourgeois que s'il pouvoit vivre long-tems, il lui feroit payer cette offense. Croissant qui étoit irrité, dirigea son chemin vers un vieux palais, où de long-tems il n'avoit demeuré personne, dont les portes étoient

fermées, il y avoit deux bottes de paille déliées, il se coucha & s'endormit dessus, bien fâché contre le bourgeois, qui ainsi l'avoit mouillé; le bourgeois vint vers l'Empereur Guiemart pour le flatter, il le salua en disant: Sire, je viens vous apprendre que Croissant fils de l'Empereur Ide, qui, de droit doit être héritier de l'Empire que vous gouvernez, est arrivé tout nud dans cette ville, il est comme un mendiant, & paroît si grand & si fort qu'il paroît propre au combat plus qu'aucun autre homme, c'est pourquoi, Sire, si vous voulez suivre mon conseil, vous lui ferez trancher la tête, afin qu'on n'en parle plus. Quand l'Empereur entendit le bourgeois, il le regarda bien fièrement lui disant de se taire; & qu'il étoit un traître; je fais bien que par lui tu as été enrichi, & pour ce, dorénavant je te recommande que si hardi ne sois de reparoître devant moi; si chose est qu'il soit pauvre, c'est dommage. Je lui ai fait tort de posséder ses terres, sans aucun sujet, & je m'en tiens coupable envers Dieu; c'est aujourd'hui Pâques, que tous les Chrétiens doivent s'humilier devant Notre-Seigneur, il est juste que je m'y rende, & que je fasse tant pour lui qu'il soit content de moi.

Comme l'empereur dit au bourgeois qui s'étoit moqué de Croissant, il lui fit porter à boire & à manger; du trésor qu'il trouva en une chambre du vieux palais, & de ce qui lui fut dit par les Chevaliers.

ALors que le bourgeois entendit l'Empereur, il eut bien peur, & s'en alla et honteux, & eut bien voulu ne s'être pas hâté d'apporter ces nouvelles à l'Empereur, qui resta pensif pour la pauvreté où étoit Croissant; il descendit de son

palais, vint se promener devant le vieux palais qui étoit près du sien, il regarda à l'entrée & vit un homme qui dormoit, il pensa bien que c'étoit Croissant, car le bourgeois lui avoit dit. Quand l'Empereur le vit; il en prit pitié, il revint dans son hôtel, & commanda qu'on lui apportât pain & vin, laquelle chose à son commandement fut faite, puis prit un bon manteau fourré de gris, & ordonna que nul ne le suivit; il vint au lieu où Croissant dormoit, & lui mit le vin & la viande auprès de lui sans le réveiller, puis prit le manteau & en couvrit Croissant, & quand il voulut partir, il regarda à droite & vit une porte ouverte, il aperçut une grande clarté qui sortoit du dedans, il retourna de ce côté & entra dans une chambre qu'il trouva grande & belle, il y vit ensuite une grande quantité d'or & d'argent, des pierres précieuses, dont il fut bien étonné, il avança encore un peu & aperçut un image qui étoit d'or très-brillant, & aussi grand qu'un enfant de deux ans, & avoit aux deux yeux deux escarboucles qui jettoient une si grande clarté, que toute la chambre étoit éclairée; il pensa l'emporter, & vit deux Chevaliers armés sortir de la chambre l'épée à la main, qui lui dirent: Vassal, prenez garde d'avoir assez de prudence pour ne pas toucher au trésor qui est ici, car il ne vous appartient pas. Seigneurs, leur dit-il à qui appartient-il donc? A Croissant qui est couché sur une botte de paille, il est pauvre & dénué; ainsi, si vous voulez savoir à qui ce trésor appartient, prenez trois besans d'or que voilà, puis retournez à votre palais & faites crier que tous les pauvres viennent à votre cour, & qu'à chacun donnez un florin, quand Croissant le saura, pas ne demeurera derrière, alors vous jetterez les trois besans d'or l'un de ça, l'autre là;

alors Croissant viendra & trouvera lesdits besans, il vous les rendra, & par-là vous connoîtrez à qui le trésor appartient, ensuite vous lui donnerez votre fille en mariage, vous le conduirez ici, & verrez qu'au trésor il prendra ce qu'il voudra, car c'est à lui & personne ne peut s'y opposer & l'empêcher de l'emporter. Ainsi, si vous faites ce que nous vous avons dit, vous aurez part audit trésor.

Comme les deux Chevaliers, gardes du trésor, dirent à l'empereur Guiemart comme ils savoient que c'étoit Croissant; comme Croissant à son réveil, trouva du vin & de la viande auprès de lui; comme le Roi Guiemart l'éprouva & lui donna en mariage sa fille & ses terres; & des réjouissances qu'il y eut dans Rome.

UN peu après que l'Empereur eut oui les deux Chevaliers, il leur certifia qu'il seroit ce qu'ils avoient dit, il vint au mont d'or, où il prit les trois besans & les mit en sa bourse, après prit congé des deux Chevaliers, & en sortant vit encore Croissant qui dormoit, il se donna grandes merveilles & passa outre, il vint en son palais où il trouva ses Barons qui lui dirent d'où il venoit? mais rien ne répondit: Après que les tables furent mises, il s'assit à dîner. Croissant, qui, dans le vieux palais étoit, s'éveilla & se donna grandes merveilles du manteau fourré que sur lui trouva, puis il vit qu'auprès étoit une petite nappe dans laquelle étoient enveloppés pain, chapons rôtis & perdrix, il vit ensuite une grosse bouteille pleine de vin, il loua Notre-Seigneur de cette aventure qu'il lui avoit envoyée, il but & mangea à son plaisir & s'en alla sans rien emporter pas même le manteau dont il avoit été

couvert qu'il n'osa emporter; & dit en lui-même qu'il n'avoit rien; il s'en retourna en la ville, & quand l'Empereur eut diné, il appela cinq sergens auxquels il dit qu'ils allâssent crier par la ville, que tous pauvres, qui, vers l'Empereur voudroient venir, auroient chacun un florin valant dix sols, laquelle chose firent après lesdits commandemens. Par quoi tous les pauvres se retirèrent vers le palais, Croissant s'en fut aussi vers les aures pour avoir l'aumône, avec quoi il payeroit son hôte, & pour ce, s'en alla hâtivement vers le palais avec les autres, & l'Empereur qui étoit là, attendant pour éprouver si ce que les deux Chevaliers lui avoient dit seroit chose véritable, il tira de sa bourse les trois besans d'or qu'il jeta sur le chemin qui menoit au palais, non pas tous ensemble, il les dispersa çà & là, assez de pauvres passèrent par-là, mais ils ne les aperçurent pas, Croissant vint avec les autres, & aperçut entre les pieds des gueux les besans d'or, il les ramassa & voyant que c'étoit de l'or, il dit: Hélas! si c'étoit de l'argent, il seroit à moi; mais c'est or, qui appartient à l'Empereur, ainsi je vais lui rendre, il s'en vint au palais & dit: Sire, je viens de trouver en chemin ces trois besans d'or que je vous remets, car ils vous appartiennent. Quand l'Empereur entendit le jeune Vassal, il lui dit: soyez le bien-venu, la loyauté qu'avez, vous aidera à mettre au lieu où par raison devez être; car je vous donne ma fille en mariage, vous la prendrez à femme, & avec ce, vous rendrai la couronne de l'Empereur qui de droit vous appartient. Croissant ayant entendu le Roi, fut bien satisfait, il s'agenouilla à terre & le remercia de l'honneur qu'il lui offroit, le Roi qui étoit prud'homme, le prit par la main & le releva; il l'emmena dans une

chambre dans laquelle il fit préparer un bain où il fit baigner Croissant; quand il fut baigné, le Roi fit apporter & lui fit mettre des habits tels qu'il falloit à un homme de son rang. Lors le Roi Guiemart manda quérir sa fille par deux Barons qui dedans la chambre étoient, laquelle vint au palais au mandement de son père, tout richement accompagnée de Dames & Demoiselles, qui étoient si richement accomodées que c'étoit merveilles.

Comme le Roi Guiemart fit promettre à Croissant que dans trois jours il épouserait sa fille; comme le Roi Guiemart mena Croissant au vieux château & lui montra le grand trésor que les deux Chevaliers lui gardoient.

OR, quand le Roi Guiemart vit sa fille venue au palais, la prit par la main, & lui dit: Ma très-chère fille, je vous ai trouvé un mari auquel vous ai donnée, c'est le plus beau, le plus hardi & le plus vaillant Chevalier qu'on puisse voir; c'est Croissant à qui cet Empire appartient, il est fils de l'Empereur Ide, lequel lui avoit laissé cet Empire; mais Croissant partit de cette ville en petite compagnie, il alla servir en pays étrangers, & quand les Barons virent qu'ils étoient sans Seigneur, ils m'envoyèrent quérir & me reçurent Seigneur; mais puisque Croissant est retourné, pour acquitter mon ame, je lui remettrai son Empire en main sans en rien retenir, car je suis assez riche, & puissant, ainsi, ma fille, si vous voulez vous épouserez ce jeune Vassal. Sire, lui répondit Croissant, si c'est son plaisir, j'y consens, car je n'en vis pas de plus belle; la Demoiselle entendant Croissant, fut bien joyeuse, elle le regarda & le trouva si beau, qu'elle fut bientôt éprise de lui;

plus elle le voit, & plus elle desire son mariage. La Demoiselle parla au Roi son père, & lui dit: Puisque votre plaisir & volonté est que j'aye Croissant pour époux, vous pouvez exécuter votre volonté, car folie seroit de refuser cela; vous priant que le mariage soit hâté, car si je ne l'ai, je renonce à tout mariage, personne ne me mettra l'anneau au doigt, si de moi & de Croissant le mariage ne se fait. Quand le Roi entendit sa fille, il lui dit en riant, ma fille, ne pensez pas le contraire; alors le Roi fit venir un Evêque, qui, ensemble les fiança, & quand les trois jours furent passés, & que les provisions & appareils des noces furent faites, le Roi Guiemart les fit prêter serment, & sur tout fit promettre à Croissant qu'au troisième jour il épouserait sa fille; ce qu'il promit & jura. Alors, le Roi sans plus tarder, prit Croissant par la main & l'emmena jusqu'au vieux palais, pour savoir & éprouver si le grand trésor qui y étoit, pourroit être pris & emporté par Croissant, tout ainsi comme les deux Chevaliers lui avoient dit. Ils allèrent ensemble au vieux palais, quand ils y furent arrivés, le Roi parla à Croissant, il lui dit: beau fils, je vous aime, aussi vous me devez porter foi puisque vous épousez ma fille; mais comme j'ai confiance en vous, je vous dirai ce que j'ai en pensée il est certain qu'il y environ quatre jours, ainsi que de la Messe j'étois revenu, jem'appuyai à l'une des fenêtres de mon palais, je regardois l'endroit où nous sommes, je vis que vous dormiez accablé par la faim & la misère, alors pitié pour vous s'éleva en moi, & vous apportai vin & viande, & je les mis auprès de vous & vous couvris d'un manteau gris, puis je vous laissai tout ceci, car je n'avois pas envie de vous éveiller, & comme je pensois m'en retourner, je vis

ouverte la porte de cette chambre que vous voyez fermée, d'où il sortoit une grande clarté. Alors je m'avancai & j'entrai dedans, & vis un si grand trésor que jamais on n'en peut voir de plus considérable, puis je vis un image bien riche que je pensai emporter; mais, comme je le tenois déjà, deux Chevaliers bien armés s'avancèrent, dont je fus effrayé, ils me dirent, que si j'étois assez imprudent pour y toucher, ils me feroient mourir; alors je leur demandai à qui étoit ce trésor? Ils me répondirent que c'étoit à Croissant qui dormoit; ils me commandèrent ensuite de prendre trois besans, pour éprouver à qui le trésor appartenoit, & me dirent de faire une aumône aux pauvres, & de jeter les trois besans d'or dans le chemin, par où les pauvres devoient passer, & que celui qui les trouveroit, & les mettoit en sa main, le trésor lui appartendroit; ainsi, je vous prie que nous y allons voir, pour savoir la vérité. Sire, dit Croissant, j'y consens, ils vinrent à la porte & la trouvèrent fermée; alors Croissant commença à dire: Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de vouloir nous ouvrir cette porte; Croissant ne parla point que la porte ne fut ouverte; ils y trouvèrent deux chevaliers l'épée à la main. Croissant & Guiemart entrèrent, les chevaliers firent beaucoup d'accueil à Croissant, & lui dirent: Il y a long-tems que nous sommes commis à la garde de ce trésor; le Roi Oberon, en nous le confiant, nous a dit qu'il vous appartenoit, & personne n'y a touché que le Roi Guiemart; vous pouvez le prendre, & en donner à qui bon vous semblera. Croissant fut bien joyeux, remercia les Chevaliers de ce qu'ils lui avoient gardé ce trésor; ils partirent, en lui recommandant d'être bon envers les pauvres, & fidelle au Roi

Guiemart son beau-père; Croissant les remercia des sages conseils qu'ils lui donnoient & disparurent sans qu'il fut ce qu'ils étoient devenus; ils se rassurèrent en faisant le signe de la croix. Quand Croissant vit ce trésor, il se promit bien de n'en faire participans que ceux qui le mériteroient, ce qu'il fit & s'attacha par-là beaucoup de monde. Il appela Guiemart & lui dit: Je veux que vous ayez la moitié de ce trésor; je vous remercie, lui répondit Guiemart, tout ce que je possède est à vous, je ne partagerai rien avec vous; alors ils partirent. Croissant prit auparavant des bijoux pour donner à son épouse; ils sortirent de la chambre du trésor & fermèrent la porte à la clef, qui leur avoit été donnée par les chevaliers. Ils revinrent bien joyeux au palais, Croissant vit sa maîtresse, à laquelle il donna les bijoux qu'il avoit apporté de la chambre du trésor, & elle l'en remercia.

Du grand trésor qu'ils apportèrent, & comme Croissant épousa la noble Demoiselle fille du Roi Guiemart; & fêtes que l'on fit.

Après que le Roi Guiemart & Croissant furent retournés au palais, la Demoiselle fut prête & arrangée, on les maria, ensuite l'on fit un festin, après lequel les jeunes Chevaliers jouèrent ensemble, & quand ce vint l'heure du souper, ils se mirent tous à table où ils furent servis splendidement, & après le bal, Croissant & son épouse allèrent se reposer, le lendemain ils revinrent au palais, & les divertissemens recommencèrent & durèrent quinze jours, après lesquels chacun partit. Quelques années après, le Roi Guiemart mourut après quatre jours de maladie, Catherine sa fille & Croissant le regrette-

rent beaucoup tant ils l'avoient aimé. Son corps fut porté à la grande Eglise de Saint-Pierre, où son service fut célébré & où l'on fit ses funérailles, il fut en suite enterré, universellement regretté, car il avoit été bon & juste; après le deuil fini, du consentement des Barons, il fut couronné Empereur, & Catherine Impératrice. On ordonna des fêtes pour la cérémonie du couronnement, il y eut de grandes ré-

jouissances; Croissant augmenta la seigneurie de Rome, comme Jerusalem & toute la Syrie, comme on le peut savoir plus amplement par la chronique. Nous ne dirons plus rien de lui; si l'on desire en savoir plus amplement, on peut parcourir les livres qui ont été fait pour lui. Ainsi finit cette histoire, qui traite du Duc Huon de Bordeaux & de sa posterité.

F I N.

PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté accordée le 31 mai 1726, signée De Saint-Hilaire, & scellée; il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, les Livres intitulés: *l'Histoire de Huon de Bordeaux, des Quatre Fils Aymon, de Valentin & Orson, des Conquêtes du Grand Charlemagne, des Aventures de Fortunatus, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, &c.

Registré sur le Registre VI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 34, fol. 345, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris, le 4 juin 1726.

D. MARIETTE, Syndic.







